



«Otto dont le comique dévastateur ne permet aucun jugement, échappe définitivement à la critique.

Il ne peut que ravir tous ceux qui partagent la folie d'une enfance toujours présente, à casser tous les jouets, même les plus magiques.

La magie d'Otto réside d'abord en cela - c'est pourquoi il est véritablement magicien.»

Pierre Etaix.

Otto pouvez-vous nous résumer ce livre ?

Avec plaisir !

Né : oui.

Mort : non

(Quelques détails supplémentaires dans ce livre)

Otto Wessely

Dessin de couverture : Pierre Etaix

Dessin verso : Fabrini

Maquette : Peter Din
Editions FFAP



Otto Wessely

OTTO

Je suis une star comme tout le monde - (Mes débuts : 1945 - 2010)

Otto WESSELY

OTTO

Je suis une star



comme tout le monde

(Mes débuts : 1945 - 2010)

Les éditions ffap
collection « Histoires de Magiciens »

ISBN 978-2-9534491-1-2



9 782953 449112





OTTO

Je suis une star comme tout le monde !

(Mes débuts : 1945 - 2010)



Otto Wessely

OTTO

Je suis une star comme tout le monde !

(Mes débuts : 1945 - 2010)

Les éditions  **fap**

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122- 5. 2° et 3°a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

*Tous droits de traductions, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

ISBN : 978-2-9534491-1-2

*© Éditions FFAP - Otto Wessely, 2011
257 rue Saint-Martin
75003 PARIS - FRANCE
www.magie-ffap.com
www.otto-wessely.com*

À Chryseis, qui lira ce livre depuis le Paradis...



Note de l'éditeur

D'aucuns ne manqueront pas de s'étonner de voir la FFAP publier la bibliographie du plus « non politiquement correct des magiciens de notre siècle » ; cela serait oublier un peu vite qu'Otto est de longue date membre de notre association et qu'il fut et est toujours un artiste reconnu, qui a eu le grand et très rare mérite d'apporter à notre art un nouvel élan, une façon différente de penser la magie. Sa démesure est de celles qui ne peuvent laisser indifférente et je souhaite à notre « Reine des Arts » de connaître encore et souvent, des artistes bousculant ainsi l'ordre établi et brillant des mille feux de leur talent, pour que même si avec eux, « Magie » rime avec « Folie », elle ne le fasse jamais avec « Ennui ».

Et à ceux qui regretteraient certains passages de ce livre et nous reprocheraient de les avoir conservés, sachez que le respect d'un artiste passe avant tout par le respect de ce qu'il est. Nous ne nous estimons pas en droit de juger de ce qui doit, ou ne doit pas être et nous laissons à chacun le choix de faire la part des choses.

Lorsqu'un Otto Wessely vous livre ses souvenirs et les pages de sa vie, on ne le censure pas... On savoure !

Après la publication du livre de Benoit Rosemont consacré à Charles Barbier, les éditions FFAP sont fières d'offrir ce nouvel opus à notre collection « Histoires de Magiciens ».

Nous remercions Otto Wessely de sa confiance et nous vous souhaitons une agréable plongée dans la vie d'un magicien pas tout à fait comme les autres...

Peter Din



En 1965, je n'ai pas mangé pendant trois semaines pour me payer une séquence de photos publicitaires chez le célèbre photographe Sponner à Vienne, le Harcourt autrichien. Il n'appuyait qu'une seule et unique fois sur le déclencheur; il fallait donc être prêt... (photo Sponner, Vienne)

OTTO WESSELY en 12 dates

1945 : Naissance en Autriche

1963 : Spectacles dans les fêtes foraines. Restera 7 ans

1968 : Rencontre de Christa, sa femme et partenaire

1980 : « La révolte des colombes »

1984 : Crazy Horse de Paris. Restera 7 ans

1988 : Naissance de Thomas, leur fils

1996 : « Strip Joker »

2001 : Crazy Horse de Las Vegas au MGM

2002 : Retour au Crazy Horse de Paris

2008 : Rejoint la troupe d'Arturo Brachetti

2009 : Rejoint « La Clique »

2045 : Prend sa retraite



Avant-propos

Au cours de ma vie, j'ai mené deux combats couronnés de succès :

- 1) Que l'on boive les vins à la bonne température :
 - le Beaujolais à 12°,
 - les autres vins rouges à 17° (passés les 20°, c'est inconsommable).
 - le Champagne à 6 degrés.

- 2) Que les trapézistes s'épilent sous les bras.

J'ai bientôt 65 ans, j'ai encore 40 ans à tirer. Mes prochains combats seront :

- Apprendre la levée double
- Sauver le monde

Otto Wessely



La farandole des Préfaces

« Dans notre siècle il faut être médiocre, c'est la seule chance qu'on ait de ne point gêner autrui. L'artiste est à descendre, sans délai, comme un oiseau perdu le premier jour de la chasse. Il n'y a plus de chasse gardée, tous les jours sont bons. Aucune complaisance, la société se défend. Il faut s'appeler Claudel ou Jean de Létraz, il faut être incompréhensible ou vulgaire, lyrique ou populaire, il n'y a pas de milieu, il n'y a que des variantes. Dès qu'une idée saine voit le jour, elle est aussitôt happée et mise en compote, et son auteur est traité d'anarchiste.

Divine Anarchie, adorable Anarchie, tu n'es pas un système, un parti, une référence, mais un état d'âme. Tu es la seule invention de l'homme, et sa solitude, et ce qui lui reste de liberté. Tu es l'avoine du poète ».

Léo Ferré, Préface



Avant-propos aux diverses préfaces

UN DOIGT DANS LE CUL-turel, et le reste de la main dans une luxueuse luxure.

Mon nom est Merlin, Jean Merlin. J'aurais pu continuer à m'étioler chez moi dans l'anonymat le plus complet, entre une bouteille de Clos Vougeot 1956 et une bouteille de Chassagne-Montrachet 1929, mais grâce au ciel, Otto Wesely m'a demandé d'écrire la préface de son livre. Mais bon, je ne rêve pas, je sais qu'il couche avec plusieurs ! Je ne lui en fais d'ailleurs pas grief : « Il faut bien que le corps exulte ! » Comme l'a si finement écrit Yvette Horner, mais avec un peu de malchance, je vais me retrouver encore avec la même bande de bras cassés : le Peter Din, le Fearson, le Bloom et tous les affreux de la Mageux Connection. Certaines mauvaises langues prétendent même que dans le livre, il y aura plus de préfaces que de livre.

Vous croyez que je vais me faire niquer comme ça ? Que nenni ! Je vais faire un « avant-propos » aux diverses préfaces afin de passer devant tous ces cons.

Voulez-vous que je vous dise : je suis fier de participer à cette escroquerie. Arnaquer le lecteur, en voilà un concept qu'il est neuf et jouissif.

Écrire un bouquin pour narrer, à quelques quidams en mal d'aventure, toute une vie de débauche, moi je n'aurais jamais osé, mais lui, le Otto, il ose tout (c'est même à ça qu'on le reconnaît) ! Alors à la question : « Est-il toujours

dans son état normal ? », je réponds : « Je pense qu'il abuse de l'orangeade ! ». Chacun sa merde ! Peu importe, l'essentiel c'est d'avancer toujours, car la plupart des autres avancent et puis reculent, et alors là, comment veux-tu... comment veux-tu...

Avec un peu de chance, pour ceux qui savent lire entre les lignes, Otto dont le talent n'est pas sans rappeler, les jours de tempête la phraséologie mortifère de Charles Baudelaire et les jours de vent de sable, la poésie mercenaire d'Arthur Rambo, Otto, disais-je, risque dans cet ouvrage d'anthologie, de nous mener sur les rives des paradis artificiels : les pastilles Valda, l'eau de fleurs d'oranger, et la jouvence de l'abbé qui ne sourit plus, depuis qu'il a été arrêté... Dommage !

Restent les phrases qui risquent d'effrayer quelques vieilles barbes de la FFAP : Genre « Bonjour », « Après vous », « Vous en êtes un autre ». À ceux-là, je répondrai que la vie est en marche, et que le langage évolue : et que les mots bite, couilles, caca, prout qui en 1932, faisaient les beaux soirs des sociétés savantes auxquelles la FFAP s'enorgueillissait d'appartenir, font désormais partie d'un passé dépassé.

Alors, et vous l'allez découvrir au fil de ces pages, Otto a tout essayé : il a été infirmière-nue-sous-sa blouse, coureur cycliste sans vélo, mais avec une grosse pompe, hôtesse de l'herbe-qui s'envoie-en-l'air, pute, vieille pute, coureur de haricot, joigneur de deux bouts, suceur de chiens, pêcheur de moules ; il a même essayé d'être pape (mais il a été recalé à l'oral). Et c'est dommage parce qu'avec lui, la religion aurait été sans doute plus marrante. Il nous aurait créé « l'illégal churches club » avec distribution gratuite de préservatifs à la sortie de l'office.

Quand il a quitté la légion, TOUTES les chèvres du Larzac l'ont regretté : il faut dire, à sa décharge, qu'il les connaissait toutes par leur prénom ! Bon, assez déconné.

Otto, tu m'as dit : « Si tu n'écris pas la préface, je me suicide ». Alors voilà, je t'ai écrit une préface de merde pour ton livre de merde ! J'ai fait mon job. Mais bon, TU PEUX TE SUICIDER QUAND MÊME ! L'un n'empêche pas l'autre !

Je sais bien que jusqu'ici, avec le suicide, tu n'as pas eu de chance : tu t'es fait de l'eau de Lourdes en intraveineuse et tu as survécu ; tu t'es jeté du haut de la Tour Eiffel et un camion de paille passait juste en dessous ; tu as écouté un disque entier de Dalida et comme un con, tu avais gardé tes boules Quiès ; tu t'es mis les deux doigts dans la prise de ta baignoire en chantant Alexandrie, Alex sans draps et le disjoncteur différentiel de l'élégante chaumine dans laquelle tu fleuris, t'a seulement donné une grosse secousse ! Keske tu vieux keujthedizzz ? T'as pas de chance, c'est tout.

Y'a un truc que tu n'as pas essayé : les sectes ! Alors je vais te dire : C'est comme l'alcool : ça prend plus de temps, mais c'est plus sûr. Moi je fais partie des témoins de Gévéor, mais il y a aussi la scientologie qu'elle est bonne, les allumés du 7ème jour, les Mormoils. Tous ces organismes sont hyper compétents : non seulement ils vont te ruiner, t'amoindrir, te laver le cerveau, te voler ton fils et l'endoctriner sous de fallacieux prétextes, mais ils vont aussi foutre toute ta famille en l'air et toi alors, tu mourras de chagrin. Mission accomplie !

Je voudrais pour finir souhaiter bonne chance à ton livre et surtout bonne chance à ceux nombreux qui vont le lire par voyeurisme intellectuel !

Bref, je sais qu'une fois de plus, tu vas faire du monde et c'est bien ainsi !

Continue, ne change rien, parce qu'habillé en notaire cravaté, en clergyman, en pompier sur une grande échelle, en militaire ou en toréador : tu aurais l'air d'un con !

Porte-toi bien, mon Otto, le plus longtemps possible. L'important pour certains, ça n'est pas la longueur de la vie, c'est son intensité. Tu as fait ton choix, je le respecte.

Jean Merlin



Préface d'Éric Fearson

*« J'ai toujours vu que pour réussir dans
le monde, il fallait avoir l'air fou et être sage ».*
Montesquieu

Ce livre est dangereux ! Et l'homme qui l'a écrit ne l'est pas moins. Derrière le titre provocateur de ce livre, se cache un ouvrage que chaque artiste ou aspirant-artiste devrait toujours avoir avec lui, surtout durant les pires moments de son existence. À en juger par le titre racoleur, vous pourriez penser que celui-ci est encore une « daube » commerciale de plus. Grossière erreur ! Rien de plus sérieux que les pages que vous tenez en main. Il ne s'agit, ni plus ni moins, que d'un guide qui vous enseignera à relativiser votre existence (si ! si !). L'auteur aurait pu le nommer pompeusement « Ma vie » ou bien encore stupidement « Autobiographie d'un magicien ». Bien lui en a pris de ne pas l'avoir fait, car vous n'auriez sans doute pas acheté cette œuvre incontournable. Cela aurait été la plus grave erreur de votre vie (et de celle de son auteur).

Dans l'univers suranné de la magie, Otto Wessely n'est pas un magicien comme les autres. Mais est-il seulement magicien ? Est-il simplement un comique ? Mais bordel de Dieu !... Comment diable définir ce névrosé déjanté ? Complexe tâche que voici, aussi complexe que l'homme lui-même. Car le bougre est aussi insaisissable et imprévisible qu'un fantôme. Dire d'Otto qu'il est drôle n'a aucun sens. C'est une évidence. Et puis, c'est comme de dire que vous montez en haut ou que vous descendez en bas. C'est un pléonasme. Co-

mique ou magicien, magicien comique, ces étiquettes sont forcément réductrices en ce qui le concerne. Il est tout cela à la fois et bien plus encore. C'est un monde à lui tout seul, gouverné par sa seule folie douce.

Je me souviens encore du Festival International des Magiciens de Rouen. Cette année-là, la parade des artistes que nous étions, arriva en tacot devant les magnifiques pelouses parfaitement entretenues de l'Hôtel de Ville... qui ne le restèrent pas longtemps. En effet, Otto avait pris soin d'apporter ses armes : plusieurs kilos de confettis blancs qui, sur la pelouse soignée, formèrent rapidement un tapis de neige surréaliste. Ce fut l'hiver en plein mois de mai ! Durant le Festival, d'autres attentats revendiqués et signés par notre poète terroriste endeuillèrent la ville. Parmi ceux-là, je me souviens d'une bombe surréaliste qui explosa dans le restaurant dans lequel nous nous produisions ce soir-là. Otto faisait apparaître des bouteilles de vin qu'il offrait gracieusement aux clients. Dois-je préciser qu'il avait auparavant subtilisé ces mêmes bouteilles dans la cave de l'établissement ? Quand il prit conscience de la chose, d'amusé, le visage du patron du restaurant devint éberlué. Une autre fois, devant le conseil régional et les notables de la région qui subventionnaient en partie le festival, notre amuseur offrit à notre assistance médusée et effarée, une imitation de Yogano que personne, hormis les magiciens, ne pouvait connaître. La mine perplexe et dubitative de l'audience en disait long. En coulisse, nous exultions. Après ça, c'en était fini des subventions du festival. Otto ose tout, surtout le pire ! C'était il y a 18 ans. La liste de ses frasques s'est allongée depuis. Ses attentats se sont naturellement multipliés à travers le monde faisant des milliers de « victimes ». Mais que fait donc la justice ? Qu'attendent donc les hautes instances magiques pour arrêter cet aliéné incurable que rien n'arrête ? Absolument rien. Ils ont trop peur des représailles !

Au cours de toutes ces années, j'ai approché différentes facettes de ce prodigieux détraqué. Je retiendrai naturellement le fou excentrique et génialissime que tout le monde connaît ; mais surtout, je retiendrai ses qualités d'homme. Au fil du temps, j'ai découvert un homme attachant, à la sincérité désarmante et possédant une sensibilité à fleurs de peau. Ses galères auraient pu faire de lui un homme aigri, et ses succès un artiste à l'égo surdimensionné comme on en rencontre tant dans le milieu magique. Heureusement, rien de tout cela. Pour notre plus grand plaisir, il est resté ce dangereux psychopathe que tous les psychiatres

dignes de ce nom aimeraient disséquer un jour. Toutes ces années et tous ces moments passés avec Otto m'ont surtout révélé une chose : son humanisme. C'est pourquoi cet ouvrage nous transmet en filigrane, une sagesse plus grande encore que celle qu'il doit à son vécu hors du commun. Cette sagesse nous enseigne qu'il importe peu que nous tombions dans l'abîme comme il l'a fait, si nous savons rester philosophe et détaché de la situation, si critique soit-elle. Sa biographie nous révèle une tragi-comédie qui offre à chaque lecteur une leçon de vie. Chacun de ses mots sonne vrai, et en dépit de son expérience, Otto a trouvé le moyen de conserver la foi du profane et de l'innocent. C'est peut-être là, que réside sa vraie magie.

Alors que la plupart des magiciens prétendent vous offrir du rêve (quelle connerie à l'eau de rose !), Otto vous offre à travers ses pages, son grain de folie rédigé avec une lucidité exemplaire. Quand vous refermerez ces pages, vous serez vous aussi contaminés et bons pour l'internement. Je vous l'ai déjà dit, ce livre est dangereux !

Une dernière chose à l'attention des magiciens : ce livre ne révèle aucun secret de magie. Oui vous avez bien lu et vous aurez bien raison d'être déçu. Mais sachez qu'Otto s'en fout royalement, car de toute façon, vous avez déjà acheté ce livre. Que vous poursuiviez ou non cette lecture, Otto s'en moque. La seule chose qu'il vous demande, c'est de ne pas le prêter. Laissez les autres faire la connerie de l'acheter. S'ils refusent, courez chez votre libraire, procurez-vous quelques exemplaires et offrez-leur !

Malgré cela, un conseil tout de même : forcez-vous et lisez ce livre jusqu'au bout et surtout entre les lignes. Plus que des secrets de magicien, vous apprendrez le secret de la vie, d'une vie – et de quelle vie ! — qui vaut plus que n'importe quel secret de magie...

Erick Fearson
Novembre 2009



Préface de Norbert Ferré

« Le rire réintroduit dans la vie individuelle et dans la vie collective, la fluidité qui lui manque souvent; il ramène donc ce qui est figé et mort, vers la Vie... »

Henri Bergson

Le rire — Essai sur la signification du comique (1900)

Je ne me souviens plus où j'ai rencontré Otto pour la première fois. La genèse de cette histoire s'est perdue dans le foisonnement toujours plus déroutant de ce qu'il m'a été donné d'observer lors de mes rencontres avec cet homme. Je le croise parfois dans des loges, indifféremment miteuses ou luxueuses, en Europe ou ailleurs. Et depuis, il n'hésite pas à faire sonner mon portable, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

C'est avec un véritable bonheur que j'ai redécouvert celui qui m'appelle : « Ma fille », celui à qui je réponds : « Maman ».

Otto sait mettre le monde à l'envers pour repérer son endroit. Mais qui est-il, cet homme au génie comique renversant ? Magicien déchu ? Poète grinçant ? Salope de music-hall ? Expérimentateur fou ? Ténébreux illuminé ? Qui est donc Otto Wessely ? Il soulève ici un pan du voile qui recouvre son histoire et devient tour à tour, artiste de foire, Prince de la nuit, libertin, lymphatique, pater, humoriste de l'excès, star.

Notre héros et sa bien-aimée Christa ne font rien comme les autres, ils ne disent rien comme les autres, ils ne vivent pas comme les autres. Ils sont tout simplement différents, tout simplement artistes. Une différence qui les rend si attachants, si intrigants, si dérangeants peut-être.

La principale singularité du comique, selon Kant, serait de nous leurrer fugacement. Il semblerait que l'humour, celui-là même que beaucoup d'entre nous cherchent à produire, procède d'une interrogation capitale sur la destinée de chaque chose. Chaque chose est-elle réellement à sa place ? En vertu de quoi cette place lui est elle assignée ? Ces questions centrales, dans l'art que beaucoup d'entre nous pratiquent, Otto les manipule avec un génie intuitif, un génie qui semble lui échapper, lui qui n'a de cesse de nous convier à l'irrespect enfantin.

Dans un monde constitué de Néron trop modeste, de Médée pédagogue, de Gilles de Rais qu'un saignement de nez affole, il fait bon prendre appui sur la moralité publique pour affoler la libido générale. Qu'on ne me dise pas qu'il en fait trop, dans une société où censure et refoulement exacerbent les simulacres, je m'étonnerais plutôt du trop peu d'excès.

Une carrière aussi longue et aussi applaudie ne peut être le fait du hasard ou de la chance. À ceux qui oseraient le croire, je répondrai que la chance qui dure n'est autre que... du talent.

Bonne lecture à vous tous,

Norbert Ferré
Mai 2010

Préface Gaëtan Bloom

Si vous êtes magicien, vous connaissez forcément Otto; dans ce petit monde assez fermé, tout le monde connaît Otto.

Il est incontournable, et quand « ils » parlent de lui, c'est toujours assorti de : « Mais c'est vraiment le plus fou, le plus déjanté ! »... Mais ça, Otto, il aime pas... c'est trop conventionnel, trop cliché... pas fou l'Otto !

Non, loin de là même ; simplement, Otto, il ne rentre pas dans les « cases », ni dans les boîtes. Dans aucune... c'est son problème et son génie... carrément inclassable ; mais toujours en Première... Otto, c'est ça... une vie en première classe, toujours... du Prater de Vienne, où il fit ses armes, aux plus prestigieuses scènes de la planète. Otto a tout fait, mais toujours à sa façon, et surtout en se jouant toujours de toutes les convenances.

Iconoclaste total, il ne peut faire les choses que différemment. Mon professeur de magie m'a dit que l'on ne devait jamais tourner le dos au public, ne jamais faire deux fois le même tour. Quand j'ai vu Otto, la première fois, dans son numéro de cannes... il faisait juste le contraire... mais il était déjà à l'Olympia. Il courait partout, remplissait la scène, se chargeait de dos au public, et faisait essentiellement le même tour de la canne à apparition plus de vingt fois... mais avec tant de variantes et de rythme, qu'il était déjà unique, transcendant les valeurs en faisant valser la poussière... et faisant le « tabac ». Ne cherchez pas ! C'est Otto... un exemple de vie à ne pas suivre si l'on se la veut installée et

tranquille. Christa, sa femme, sa muse, sa « maman », est la fée clochette de ce Peter Pan plus vrai que nature.

Ce livre ne vous apprendra pas de tours, mais bien plus, il vous donnera juste sûrement l'envie, au travers de toutes ces anecdotes (l'histoire de leur vie, en fait) de pouvoir vivre votre propre existence avec autant de panache.

Otto a obtenu les cachets les plus fous, dans les meilleures « maisons », et peut travailler juste pour rien, selon son humeur et la tête du client... et ce, sans jamais « casser » le métier. Otto est juste l'électron libre, indispensable, avec pour seule constante un sens de l'humour imparable, quelle que soit la situation. Je l'aime autant qu'il peut parfois m'insupporter... c'est tout dire.

En quatorze ans de « vie commune » au Crazy Horse, il m'a tout fait... le meilleur et le pire.

Accéder à ce « temple unique » est en soi une consécration. Otto est le seul à pouvoir revendiquer le fait de s'y être fait virer trois fois... et même quatre... très récemment, mais toujours repris. Cela mérite le « Guinness », non ?...

Dans l'univers ambiant, tellement plein de complaisances, Otto, à l'en-droit, à l'envers, et ne cherchez pas plus loin (il est son propre palindrome)... bref, Otto devrait être reconnu « d'utilité publique »... Alors, Magicien ou pas, en lisant ces pages, vous allez jubiler... et « crénondenon »... que c'est bon de jouer ! C'est tout le bien que je vous souhaite.

Gaëtan Bloom

Juin 2010

Ahhhhh!

Préface de Christa Wessely

Est-ce vraiment nécessaire ?...

Christa Wessely



Préface Jean Régil

Quand on est élevé par un père sévère et rigoriste comme cela a été son cas, on a deux solutions : devenir un être formaté ou, au contraire, un rebelle anarchiste faisant voler toutes les conventions en éclats. Il a rapidement opté pour la deuxième option. Il a fait des choses que peu d'artistes n'auraient jamais osé faire, même dans leurs délires les plus fous. Il a renvoyé des contrats qui ne lui plaisaient pas sous forme de confettis, montré ses fesses dans beaucoup de lieux et à beaucoup de gens dont David Copperfield, et même fait apparaître un sexe dans les mains de la princesse Stéphanie.

Chaque artiste a plusieurs anecdotes de ce calibre à raconter sur lui et miracle, cela ne l'a pas empêché de travailler. Mieux, il a fait une carrière exceptionnelle. Il est la preuve éblouissante que la sincérité, quelle qu'elle soit, paie toujours.

Ne nous voilons pas la face : l'homme est un malade qui se soigne sur scène. Mais tout le monde, finalement, y trouve son compte, car en se soignant, il nous guérit aussi. On rigole, ce qui est toujours bon pour la santé, et on apprend à voir la vie différemment. Il a changé une bonne partie du monde magique en nous apprenant à être moins coincés et plus généreux.

Celui que l'on prend pour le plus fou des magiciens est peut-être bien le plus intelligent.

J'ai fait de nombreuses tournées avec lui. Une des plus longues fut une tournée au Canada.

Au cours de cette tournée, il nous fit un gag que je trouve encore, à ce jour, sublime. À un certain moment de la tournée, il y eut quelques problèmes (comme à peu près dans toutes les tournées) et l'horrible doute s'insinua chez les artistes. La tournée allait-elle aller jusqu'au bout ?

Et un beau matin, chaque artiste trouva dans sa boîte un ticket d'avion pour le lendemain. Consternation !

Michel de la Vega, habituellement le plus flegmatique, explosa : « Je le savais !, je le savais ! » et il partit fermement décider à tuer le représentant canadien de la tournée, un certain M. Lehouse, qui « s'était bien évidemment gardé de nous prévenir ». Il lui tomba d'ailleurs dessus à bras raccourcis. Le pauvre ne comprenait rien ; et pour cause... C'était encore l'infâme Otto Wessely qui avait trouvé à l'aéroport des billets d'avion vierges, les avait remplis et placés dans nos boîtes à lettres.

Les artistes décidèrent de se venger avec l'aide de Lehouse. Tout d'abord, lors d'une conversation à table, il fut évoqué qu'une chaîne de télévision canadienne cherchait un artiste magicien. C'était très bien payé. Puis progressivement, la rumeur rapporta que c'était Otto qui avait des chances d'être choisi. Nous jouâmes la jalousie. Finalement, ce fut le cas. Otto était ravi, car il avait certaines dettes qu'il allait pouvoir payer. Enfin, cerise sur le gâteau, le rendez-vous fut pris avec lui, pour partir de l'hôtel à 5 heures du matin. La veille, donc, sous nos regards cachant difficilement notre sombre joie, nous vîmes Otto et Christa remballer tout leur matériel (nous étions dans ce théâtre pour plusieurs jours et nous, nous laissions le matériel sur place – le bonheur). On les vit porter leurs valises jusqu'à l'hôtel. Et nous allâmes nous coucher en mettant nos réveils sur 4 h 45. À 5 h, nous déboulâmes dans le Hall où Otto et sa femme attendaient avec leurs bagages. Nous étions morts de rire en annonçant que c'était une farce et que c'était bien son tour, etc.

Otto a ri, mais le fond était triste. Il nous expliqua alors qu'une bonne farce consiste à créer une situation ennuyeuse qui fait que lorsqu'on apprend que c'est une farce on est soulagé. C'était effectivement le cas des siennes. Nous, on avait créé une situation agréable et à la fin, il était déçu.

Il conclut : « *Les farces sont une chose sérieuse ; il faut les laisser aux professionnels de la chose. Vous, vous n'êtes que des amateurs* ».

Eh oui, il faut ajouter que les gens les plus intelligents ne sont pas les plus heureux. Otto a eu les faiblesses des grandes descentes aux abîmes et la volonté extraordinaire d'en sortir. Tout ça pour vous dire que vous vous apprêtez à lire les mémoires d'un être complexe, que j'ai la chance de bien connaître et qu'il m'a été impossible à résumer dans une simple préface.

En lisant ce livre, vous le comprendrez peut-être mieux ; et la seule chose que je peux vous affirmer, c'est qu'une fois de plus, vous allez RIRE.



« **La confusion des sentiments** »

« *Cet été-là, j'avais dix-sept ans et j'étais parfaitement heureuse...* »

Françoise Sagan

La fête chez SUSI

Cet été-là, j'avais 17 ans et j'étais parfaitement heureux : je venais juste de terminer mon école de chimiste à Vienne. À la sortie de l'école, on était attendu. Par qui ? Les pédos ? Non : Par les entreprises du pays entier. Pourquoi ? Pour nous engager. Le chômage n'existait pas et le marché du travail était submergé par cette chair fraîche dont je faisais partie : la promotion 1962. Maintenant, toute cette promo est à la retraite, sauf moi. Je continue de me prostituer. Cet été-là, Susi Weiss, 18 ans, une « vieille », nous avait préparé chez elle une belle fête pour la fin de cette année scolaire !

Cet été donc, j'avais 17 ans et j'étais parfaitement heureux. D'autant plus que ma vie sexuelle était un bonheur absolu : la première fois où j'ai fait l'amour, j'avais juste quinze ans, c'était le 15 septembre 1960, sur l'arrière banquette d'une voiture, et ça s'est merveilleusement bien passé. Car j'étais seul...

Je me souviens aussi d'une torride nuit d'amour avec James Dean quand j'avais 16 ans... La troisième fois, c'était encore mieux : il y avait cette pauvre saucisse de Strasbourg dans le frigo familial, qui elle aussi, s'ennuyait. Elle était lamentablement seule, comme moi. Nous n'avions pas le droit de nous servir dans le frigo ; chez nous, tout était compté. « Si je la mange, on va s'apercevoir qu'elle manque... ». Elle a donc servi pour une autre chose, beaucoup plus originale. Après coup, le problème s'est posé : « Que faire avec ? » On va m'accuser de l'avoir mangée, elle va manquer ! Horreur ! Finalement, elle a pris un bain et elle est retournée dans son frigo, d'où elle était venue, un quart d'heure avant... et puis, le lendemain, elle avait disparu, la pauvre. Je soupçonne mon frère de l'avoir mangée et je me suis dit qu'au moins, elle avait bien vécu celle-là, et qu'elle n'était pas morte idiote. Ma vie sexuelle était donc une source de joies, de conquêtes et de frimes rarement égalées.

Ma vie sentimentale fut encore plus riche. Il y avait deux sentiments que j'étais capable d'éprouver : la haine et la pitié. La haine envers les autres, la pitié envers moi-même. J'aimais beaucoup ma mère, je m'en foutais royalement de mes deux frères et je détestais mon père, qui lui de son côté, était amoureux de mon frère aîné. Au point de vue de l'affection familiale, c'était donc réglé ; je ne m'intéressais pas à eux, et eux, ils ne s'intéressaient pas à moi. On était *ex aequo*... Je n'en étais pas conscient et j'ai pensé que ce manque d'amour ne me faisait pas souffrir. Or, les effets pour ma vie future ont été désastreux. Quand j'avais 15 ans, mon père m'a avoué que je lui avais été antipathique dès mon premier souffle. Je ne le savais pas auparavant, je me sentais trop coupable de ne pas « les » aimer. Je reportais mon affection — comme le font beaucoup de magiciens — aux objets : foulards, boîtes, boules, pièces. Aujourd'hui, je me demande si toute cette affection que les collectionneurs portent à leur collection n'est pas le résultat d'un manque d'amour dans leur enfance. On ne peut forcer personne d'être aimé. On ne peut pas se forcer d'aimer ; l'amour, il faut le prendre ou le donner quand c'est là, et il faut dire : merci Dieu !

Il m'est impossible de raconter ma petite enfance, je n'en ai gardé aucun souvenir ; il n'y a pas de photos, pas de traces. *Autisme, Alzheimer et dépression* n'avaient pas de nom à l'époque, ça n'existait donc pas. Quand ma mère ne se souvenait plus de rien, on ne savait pas que son âme était en train de s'éteindre ; cela dura dix ans, elle s'est éteinte comme une bougie, en silence. Quand mon

père gueulait, son désespoir aurait pu être une dépression nerveuse. Comme je ne parlais à personne sauf à mes poupées — chiens, chats, girafes, mais jamais aux humains —, personne ne savait de quoi je souffrais. Ces choses-là étaient ignorées du monde entier. Aujourd'hui, cela *existe*, mais il n'y a toujours pas de remède. Parfois, il vaut peut-être mieux ne pas savoir, car dans ce livre je ne veux pas faire de la psycho analyse, je vous raconte tout simplement une vie de magicien, un magicien qui a traversé plusieurs décennies. Beaucoup de choses seront dites entre les lignes; ce récit est complètement subjectif et, bien sûr, plein de mauvaise foi !

À partir de l'âge de 5 ans, j'étais en union libre avec ma copine Isabelle, la fille des voisins. On ne se quittait jamais. Au début de notre relation, j'avais donc 5 ans, et elle n'en avait que deux; j'étais par conséquent un vieux con, deux fois plus vieux qu'elle, mais cela allait me permettre de lui apprendre la vie. Nous étions inséparables, elle était ma moitié et moi son double. On a dû divorcer quand j'avais 15 ans, car elle n'a pas supporté ma relation extra-conjugale avec James Dean. En 1999, nous nous sommes retrouvés : elle m'a proposé un rendez-vous dans un salon de thé, je lui ai répondu :

— Un salon de thé ?? On n'est pas si vieux que ça !

Et mal m'en a pris; je suis allé chez elle malgré le fait qu'elle soit mariée. En plus, j'étais défoncé à la CC — cadeau de mon neveu, 400 francs (800 schillings) le gramme — et il faut bien dire que notre légendaire complicité n'était plus ce qu'elle avait été... « *Avec le temps... on n'aime plus* »...

Mon éducation, religieuse bien sûr, a également été une réussite totale : je fus élevé dans un sentiment de culpabilité et de honte permanente. Encore aujourd'hui, chaque fois que je me fais une branlette, j'éteins les lumières pour que Dieu ne me voie pas. Ainsi, pour la faim dans le monde, il n'y a qu'un seul coupable : moi ! Parce que je ne mange pas mes saucisses ! J'ai toujours adoré la religion catholique, et cela pour 5 raisons : — meilleur logo depuis deux mille ans, la croix... — meilleur placement immobilier à long terme, les églises... — meilleur guide juridique, les dix commandements... — invention de la psycho analyse, la confession; et, en option, depuis peu de temps, ils sont devenus n° 1 en pédophilie. J'ai passé cinq années dans un internat religieux; malheureusement, aucun prêtre ne voulait de mon corps. J'étais trop moche. Fichtre !

Je m'égare, revenons à mes 17 ans. Nous faisons une belle fête de fin de l'année scolaire chez Susi qui avait l'appartement et la permission de ses parents pour le week-end. Il y avait du vin, des saucisses (ahhhh!) et plein de jeunes personnes de bonne famille. Tout pour être heureux, quoi! Nous étions fin juin, et je fus pour la première fois de ma vie, saoul! Ivre! Pas la petite cuite, non la bonne, la vraie, avec le vomi, les larmes, de la violence et tout le malheur du monde. Je me souviens encore que j'ai gerbé, que je voulais regerber, mais que la fenêtre était fermée; j'ai donc passé ma tête à travers une vitre et puis nous nous sommes retrouvés dans le tram pour rentrer chez nos parents, sauf moi, qui habitais chez mon frère. Pas celui dont papa était amoureux, l'autre, le futur Professeur à l'université de Vienne. J'étais donc parfaitement heureux, car j'ai pu encore une fois vomir (question de confirmer mon taux d'alcoolémie), mais cette fois-ci dans un sac en plastique qu'une fois rempli, mes camarades ont jeté par la fenêtre — ouverte cette fois-ci. Pauvre motard qui était juste à ce moment en train de doubler le tram... et puis, je ne me souviens plus de rien. Sauf de ce beau visage, qui s'est approché tout près de moi et qui m'a murmuré :

— « *Est-ce vraiment si terrible d'être seul ?* »

Jamais je ne saurai ni d'où, ni de qui cette voix venait, mais le problème avait désormais un nom : la solitude. À vrai dire, je n'ai jamais été complètement seul, car avec la solitude, on a un camarade présent, fidèle et stable, très stable.

Pour combler mon bonheur, il y avait aussi cette timidité malade; aujourd'hui, on dirait peut-être que c'était un état autistique atypique, ou un complexe d'infériorité. Avec le recul du temps, je peux le dire : ce n'était ni l'un ni l'autre, c'était de la pure lucidité. Je n'avais pas un complexe d'infériorité, j'étais vraiment inférieur : petit, adipeux, bête et méchant, sale, pauvre, seul, dépressif et timide... La totale! Mais... surtout timide. La première fois que j'osai sortir de la maison à moitié nu, c'est-à-dire en chemise, sans veste ou pull, j'avais 23 ans. Quelle audace! 30 ans plus tard, le producteur de Lagaf me demande de me foutre à poil à la télé, et cela devant 20 millions de téléspectateurs et ce fut un triomphe! C'était seulement pour montrer que je ne cachais rien dans mes manches ni dans mes vêtements, mais pour moi c'était devenu le symbole

d'une libération totale! À priori, je n'étais plus timide du tout. Le chemin pour en arriver là avait été long et tortueux, mais comme un proverbe chinois dit : « C'est le chemin qui est important et pas le but ». Sur ce chemin, j'ai dû provoquer des centaines de scandales, gober des milliers d'ecstasys, sniffer des kilomètres de farine et baiser avec la moitié de l'humanité... Ce « strip » est une vengeance de mes années honteuses, sinon ça ne « passerait pas », le public le perçoit inconsciemment. Nous, les artistes, nous faisons souvent des choses par instinct et le public les reçoit par le subconscient. Les gens sont moins abrutis que l'on ne pense...

À propos de timidité : je me vois à l'Olympia en 1973. Je n'étais plus du tout petit, pas moche du tout, plutôt canon, mais toujours timide. Ça va durer encore des années. Quelle fut ma réaction quand j'appris que le spectacle auquel je participais, serait prolongé de deux semaines ! Demander à la direction si ça me concernait aussi ? Exiger un contrat ? Une augmentation ? Non ! Le grand malade que j'étais a vidé sa loge, il a tout mis dans un taxi et il est rentré chez lui, à l'hôtel. Le lundi, l'Olympia faisait relâche. Le mardi après-midi, je suis allé regarder la façade du théâtre pour voir si mon nom y figurait toujours. Oui, j'étais encore présent sur la façade ! J'ai donc remis mes affaires dans le taxi, repris possession de ma loge, la 16, au premier étage (la plus moche), et j'ai travaillé le soir comme d'habitude. Personne ne s'était rendu compte de mon exode du dimanche, et de mon retour du mardi. Aujourd'hui, j'aurais plutôt tendance à dire : « Hé mec, si tu veux que je reste encore deux semaines dans cette poubelle que tu appelles un théâtre, faut vraiment être gentil avec moi, sinon je me casse et je ne baiserais plus ta femme ! » Après quarante années passées dans environ 1500 différents endroits, un compromis entre timidité et comportement... « Michael Vendetta » s'est installé.

Bref, la fête chez Susi fut courte et intense... Après avoir cuvé pendant quelques heures, je me réveillai encore pété. Je ne pensais qu'à une chose : présenter mes excuses à Susi qui avait sûrement passé le reste de la nuit à nettoyer l'appartement, et là, je vois cette poubelle avec un bouquet de fleurs dedans... un peu fané, mais pas trop. Acheter des fleurs à cette époque était hors de question à cause de la pauvreté galopante qui régnait parmi nous ; quoi donc de plus logique que de l'arranger un peu et de présenter ce bouquet d'amour à ma copine.

Et voici l'une de mes premières illusions : sembler avoir fait un geste ruineux. Ma copine fut enchantée ! Le charme de l'illusion marcha à fond.

« **La magie, c'est la poésie** » (Jacques Delord)

Pourquoi devient-on magicien ?

Pour faire passer le rêve ? Pour emmener les gens vers la joie, la sérénité ? Pour voir le monde avec les innocents yeux de l'enfant ? Pour rendre l'impossible possible ? Pour ouvrir les yeux de l'humanité sur la beauté et le miracle de la vie ?... Je me suis souvent posé ces questions essentielles. En ce qui me concerne, la raison était beaucoup plus métaphysique : c'était pour frimer et pour ne pas trop me fatiguer.

Je me souviens d'un exposé d'école, un an plus tôt, que nous avions dû préparer pour notre réussite scolaire en langue germanique. Le thème était : « *Mon hobby* ». Alors là, je fus surpris. Comme si j'avais le temps de m'occuper d'un hobby ! L'école nous prenait 18 heures par jour, c'était une école dite difficile, mes rencontres avec James Dean ou avec Alain Delon — très beau à l'époque — occupaient le reste de mes journées et surtout mes nuits, et, mis à part mon aventure avec la saucisse de Strasbourg, je n'avais que très peu d'activités extra scolaires. Sauf les « farces et attrapes » : tous les jours, je passais devant le fameux magasin *Aust & Co*, qui en vendait. Et là, en examinant les dernières nouveautés style coussin péteur ou sucre poivré, caca artificiel et bombe puante, j'ai eu mon flash divin : LA MAGIE ! Mon hobby sera la magie !! Je ne serai plus un élève anonyme, mais un magicien, un artiste, envié et courtoisé pour ses dons surnaturels et inimaginables. Le gentil vendeur m'expliqua quelques casse-tête et dès le lendemain, mon premier spectacle de magie vit le jour en cours d'Allemand. Puisque je ne savais rien, mais absolument rien en prestidigitation, j'inventai quelques histoires sur de grands magiciens qui n'avaient jamais existé. Vu le manque de connaissances en cette matière de mon auditoire,

cela passa comme une lettre à la poste, d'autant plus que mon brillant exposé fut accompagné par l'expérience du « Foulard qui devient un œuf » (9 shillings 50). Désormais, je savais faire une chose que le commun des mortels ne pouvait pas s'expliquer ! J'étais le roi du monde !

En même temps, j'ai appris mes premières leçons, indispensables pour devenir magicien :

Leçon n° 1 : Il vaut mieux séduire que convaincre.

Leçon n° 2 : La nécessité rend inventif.

Leçon n° 3 : La magie est facile !



Chimie, magie, dodo

« Boum »
Alfred Nobel

Chez FEIGEL au PRATER :

Nous sommes toujours dans les années soixante, je suis devenu chimiste et je gagne très mal ma vie.

Pas pour longtemps, car avec « le foulard qui devient un œuf » et avec « la pièce de monnaie qui disparaît dans un tube » agrémentés par « le coussin péteur », je me sens invulnérable. Je suis devenu assez copain avec M. Aust du magasin des farces et attrapes ; il me donna de précieuses leçons : même les « vases hindous » n'ont plus de secret pour moi. Mon répertoire provoque angoisse et ennui à mon entourage, et comme toujours, je me sens mal compris.

Vint le moment où j'ai eu l'idée géniale de placer une petite annonce dans un quotidien autrichien :

« Jeune magicien amateur cherche engagements occasionnels »



Chaque mot avait été le fruit d'une longue réflexion : j'ai joué la modestie pour attirer le client et avec « *jeune* » et « *amateur* », je suggérais que je ne serais pas cher. Si j'avais eu une pub style « Oscar mondial de magie », je n'aurais pas eu cette réponse qui a changé ma vie... j'ai reçu une carte postale avec 23 fautes d'orthographe d'un forain qui cherchait quelqu'un pour pas cher. Bingo ! C'était pour les week-ends, au célèbre *Prater* de Vienne, un parc d'attractions, chez Monsieur Feigel.

Ce fut pour moi un bonheur. Moins pour le public, mais pour moi oui. Je n'avais pas encore 18 ans et la tête d'un enfant de 14 ans pour produire des cigarettes, huit cigarettes allumées par spectacle. Au bout du cinquième show, (on donnait entre 5 et 10 shows par jour), j'étais à la limite de l'évanouissement, d'un côté à cause des cigarettes que je n'avais pas l'habitude de fumer, d'autre part l'ivresse de la scène m'envahissait. Je n'étais plus un anonyme, j'étais quelqu'un que le monde regardait avec, je le pensais, admiration, amour et respect... le paradis quoi !

La semaine à attendre le prochain spectacle fut longue et douloureuse. Dites à un drogué le lundi qu'il n'aura son shoot que le samedi - et cela à condition qu'il ne pleuve pas — et vous aurez une idée de mes souffrances. Le samedi arriva enfin, il ne pleuvait pas, le dimanche aussi : la même joie. Le cachet, 15 shillings (le prix d'un bon sandwich) contribuait également à mon bonheur quasi extatique...

Les semaines — longues — et les week-ends — trop courts — s'enchaînaient. Ma prestation avait un avantage : elle était longue, elle durait quinze interminables minutes, interminables pour le public, trop courtes pour moi.

Il y avait également un numéro avec des chiens, les *Atkins*, un numéro de lasso, le célèbre *Duo Jackson, Monika*, la « *fille électrique* » et Mr *Hackel*, un lilliputien de 90 cm avec un numéro de clown.

Mais la vedette était un mec qui dansait le « twist », très à la mode. On murmurait qu'il était pédé, un ragot que je préférais ignorer... c'était illégal en

C'était ma première publicité en 1963. Je l'ai réalisée moi-même...

Autriche (cette loi, un petit souvenir du Führer, fût abolie en 1969). Deux mecs qui s'envoyaient en l'air, avant 1969, étaient des criminels. Je ne parlais donc à personne de James Dean ni d'Alain Delon, très beau à l'époque. Nous gardions bien nos secrets...

Au point de vue du salaire, les rois étaient les *Atkins* avec leurs chiens : ils n'étaient pas payés du tout, mais ils avaient le droit de faire la « manche », c'est-à-dire de faire la collecte comme à l'église après leur prestation. Alors là, ça ne rigolait pas : j'ai même vu des pièces de cinq schillings dans leur assiette, j'en rêve encore aujourd'hui.

Un jour, les portes du paradis s'ouvrent à moi : les Atkins sont malades, et c'est moi qui ai le droit de faire la manche. Les autres artistes étaient trop « star » pour le faire, moi je n'attendais que ça ! À la fin de ce dimanche merveilleux, j'avais le double de mon salaire dans ma poche, sans coûter le moindre centime à la direction. Pendant toute la semaine, j'envoyais des milliers de prières au Bon Dieu pour que les Atkins gagnent à la loterie, ou, si la loterie n'était pas possible, qu'ils choppent un petit rhume juste avant le week-end prochain ; cela aurait bien pu, à défaut, arranger les choses. Ils sont revenus et j'eus même la force et l'hypocrisie de leur dire qu'ils m'avaient manqué.

Monsieur Feigel, quatre-vingts et quelques années, vivait avec une « vieille » de 35 ans, pour moi une mémé quoi. Elle était blonde, belle, sympathique et insolvable. Henriette était son nom. C'est elle qui m'avait fait passer mon audition en s'exclamant lors de mon dé à coudre qui disparaissait sous un foulard : « Il faut le prendre, il a de la dextérité ».

Nous sommes toujours en 1963, Fête de la Pentecôte, une journée clef pour chaque forain qui se respecte ; on peut tripler la recette si l'on travaille correctement. Nous nous étions préparés pour faire au moins dix spectacles. Mais nous, les artistes, nous nous étions passé le mot pour demander une augmentation à Monsieur Feigel sous peine de ne plus bosser chez lui. Ce jour-là, il était triste. Pas à cause de notre menace, à mon avis il aurait été soulagé de se débarrasser de nous, mais à cause de la disparition d'Henriette. Elle n'était plus là. Vroutsch... ! Disparue ! On a vite annulé notre préavis de grève, mais Henriette n'est pas revenue pour autant, ni ce week-end, ni le week-end suivant. Feigel

était inconsolable, et moi, j'avais perdu ma vieille complice. Nous savions tous qu'elle était partie avec un magicien. En tout cas, ce n'était pas moi, je restais fidèle à James Dean !

Albert LECHNER :

Ce magicien s'appelait Albert Lechner et il est revenu pour travailler chez Feigel. On admirait son culot, et Feigel était en quelque sorte soulagé de se voir débarrassé d'Henriette qui était petit à petit devenue patronne. Elle s'entendait mal avec Jules, le fils de Feigel, qui lui, de son côté, voulait sauver son héritage, mais supprimer le Variété pour mettre des automates de jeux, chose qui n'aurait été possible qu'après la mort de Feigel. Dallas at his best ! En plus, Feigel avait hébergé ce fameux Lechner.

Albert Lechner est devenu mon professeur, ma providence, mon père, mon frère, mon ami. Il venait juste de sortir de prison, pour conduite en état d'ivresse (1 morte, sa fiancée), et il était en train de refaire sa vie ou plutôt de la boucler avant son suicide. Mais tout d'abord, il voulait faire quelque chose d'utile.

Bénis soient les gens qui, avant de se suicider, ne le font pas bêtement, mais qui se rendent d'abord utiles. Ils pourraient tous signer des assurances-vie au profit des nécessiteux et -euses, ou faire profiter des prostituées comme mon ami VALLERINO (1950 – 2005), qui avait eu la bonne idée d'organiser une belle soirée à l'hôtel Sacher (le plus cher, le plus plouc à Vienne), avec du champagne et des putes. Au lieu de payer la note, il s'était enfermé dans sa chambre pour se tirer une balle dans la tête. Charmant et spectaculaire !

Bref, Monsieur Lechner décida de me montrer son meilleur tour avant qu'il ne se suicide : le miracle des lames de rasoir. On avale des lames, un fil, et les lames sortent enfilées en guirlande de la bouche de l'artiste. Ça ne me plai-

sait pas trop, mais par politesse j'acceptai de le faire le week-end suivant pour retarder le départ de Monsieur Lechner dans l'au-delà. De plus, j'étais curieux de voir la réaction de mon « professeur ». Il était bon créateur, bon businessman, bon baiseur je pense, mais comme interprète, il était nul. Mais il me donna *le* système pour ce tour. Le principe est simple, logique, mais avec un résultat des plus spectaculaires ; car selon lui, ce système permettait de faire le tour pas seulement avec cinq ou dix lames, mais avec quarante lames. Quarante lames, un nombre jamais atteint auparavant. Au début, je le faisais avec une dizaine, puis une vingtaine, puis 30, puis finalement 40, et puis 50, 60 et davantage... L'effet plaisait au public, et j'ai pu supprimer la production de cigarettes qui empestaient mes poumons. Le résultat fut surprenant : Lechner ne voulut plus se suicider, peut-être parce qu'Henriette n'était pas insensible à son charme campagnard, et quant à moi, le public applaudissait davantage les lames que ma fameuse boule volante.

Depuis 40 ans, je fais ce tour et souvent je termine mon spectacle avec un geste de politesse qui est devenu mon meilleur tour : j'utilise maintenant une centaine de lames (mon record fut 160, mais c'était devenu un peu répétitif et pénible). Chaque fois, je pense à lui.

Dix ans plus tard, je passe à la télé autrichienne et là, Monsieur Lechner m'a fait le plus beau compliment que l'on puisse faire à un magicien :

— « *Comment ça marche ?* » me demanda-t-il.

Je sais très bien qu'un beau compliment aurait plutôt été : « Ahhhhh , quel poète vous êtes », mais pour moi, le maître qui demande à son disciple le secret (pourtant c'était SON secret), c'est le nirvana... Je le faisais tellement bien, qu'il n'avait plus reconnu son système !

Lechner était aussi à l'origine de mon numéro de cannes : je fais apparaître et disparaître une vingtaine de cannes dans un tourbillon de confettis, de joie et de musique techno. Les cannes coûtaient cher à l'époque, trop cher pour moi. Je pensai donc à me faire offrir pour chaque fête, fête des Mères comprise, une canne. Au bout de cinq ans, mon numéro serait prêt. Mais le problème s'est posé : « Où cacher toutes ces cannes ? » À l'époque, c'était la mode des manipulateurs : dextérité et pas de matériel sur scène ; tous les « accessoires » (colombes

à moitié asphyxiées, cartes, foulards et autres merveilles qui font rêver) étaient chargés dans le costume, donc dans le frac, la queue-de-pie. Le mot d'ordre était « *élégance, sobriété, classe!* » Au point de vue de la classe, j'étais déjà en smoking, smoking rouge, rouge foncé, pour ne pas exagérer... Mais où mettre une vingtaine de cannes sinon dans mon cul ? La réponse de Lechner fut sans appel : dans le guéridon !! Je fais maintenant ce numéro depuis des décennies et toutes les cannes sont cachées dans le guéridon, mais le public a l'impression qu'elles jaillissent de mes mains. Un visionnaire ce mec !



L'art de se faire virer

« Casse-toi, pauv' con ! »
Nicolas Sarkozy

Ma première saison chez Feigel continua dans la joie, dans l'insouciance et dans une routine agréable et calme. Faire cinq spectacles par jour ne me posait pas de problème, c'était un bonheur, ce n'était pas du travail. Le public était mon amant, ma maîtresse et le sens de ma vie. Les semaines au laboratoire d'analyses pharmaceutique furent un peu dures. Un après-midi, j'étais un peu fatigué, on a reçu de la grenadine pour l'examiner. Ma façon de l'analyser fut peu orthodoxe ; je flanquai de l'alcool dedans, quelques prunes séchées et je bus ce cocktail délicieux pour m'endormir aussitôt. Le réveil a été dur : mon patron n'appréciait pas ma technique d'analyse chimique et me ficha à la porte. Dès le lendemain, je trouvais un autre emploi, à l'Institut d'hygiène de Vienne où j'ai examiné de l'eau pendant des années. C'était plus intéressant et plus cool, le taux de chômage à 0 %, en Allemand -Vollbeschaeftigung — nous mettait à l'abri de tout souci de non-emploi.

Le show chez Feigel tournait à plein régime ; je me voyais déjà en haut de l'affiche dans le monde entier, jusqu'au moment où deux ambassadeurs du

Au Variete Feigel au Wiener Prater ; en 1965, j'ai répété ma signature pour les séances d'auto-graphes que j'allais sûrement donner très prochainement...

célèbre *VEREINIGUNG FÜR MAGISCHE KUNST*, le Club des Magiciens Viennois, sont venus me rendre visite.

— *Êtes-vous au courant que vous travaillez sans licence ?*

— *De quoi parlez-vous, Messieurs si respectables ?*

— *Nous n'acceptons pas dans nos rangs des « artistes » travaillant à la fête foraine. Nous sommes une association de Gentlemen qui pratiquent la magie et pas un refuge pour les bateleurs !*

Avec ces mots, j'étais mis devant l'évidence : le monde des magiciens n'est pas toujours que Soleil et Printemps ; il peut être aussi méchanceté, ringardisme, pourriture et paranoïa. J'ai pris connaissance de mon exclusion des sociétés de magiciens de Vienne. Sniff! Quand on pense que sous Hitler, politicien austro-allemand (1889 — 1945), ces sociétés étaient annexées à la fameuse *Reichstheaterkammer*, qui ne tolérait ni bateleurs, ni forains, ni juifs, ni pédés. Pendant les années 60, soufflait encore ce vieil esprit d'ordre et de progrès qui avait régné sous le Führer. Ils n'avaient plus les moyens de me faire gazer, ces ordures, mais empêcher de travailler quelqu'un de 18 ans, ça, c'était encore à leur portée. Le pire était que je me sentais coupable d'être exclu, je me sentais comme une merde honteuse qu'aucune société magique n'accepterait. Là encore, Lechner prononça les mots qu'il fallait :

— *« Laisse tomber ces trous du cul ; quand j'ai passé mon examen d'entrée, j'en savais davantage qu'eux tous réunis ».*

Je l'écoutais, mais je me sentais mal.

Être exclu de son groupe est un cauchemar universel. Tout adolescent, tout enfant se construit auprès du groupe auquel il pense appartenir. Se sentir repoussé par ses pairs est une souffrance qui vous emmène vers la haine, la destruction voire l'autodestruction.

J'adore les artistes, qui font de l'art pour l'art, qui font les choses pour étonner leurs semblables, leurs pairs, pour montrer une facette uniquement perceptible par les connaisseurs, les initiés. Sans cela, aucun progrès en littérature, en peinture et en spectacle ne serait possible. Quand j'entends la phrase : « Je

ne travaille pas pour les magiciens, je travaille pour le public », j'émetts des réserves. Il ne faut pas suivre le public, sinon on est déjà en retard ; c'est à nous de créer des modes, c'est à nous de nous faire suivre...

À cette époque bien lointaine, il y avait trois possibilités pour un magicien de travailler : faire la manche, travailler à la fête foraine (les parcs d'attractions structurés comme Eurodisney n'existaient pas) et tertio les boîtes de nuit, les cabarets à strip et à entraîneuses. Ça n'avait rien à voir avec les discothèques d'aujourd'hui ; non, c'était très sélect, élégant, hypocrite, cher et nul. 90 % des magiciens gagnaient leur vie dans ce qu'on appelait les « grandes maisons ». À Vienne, il y avait le *MOULIN ROUGE*, le *MAXIM*, le *CASANOVA*, *ÈVE* et le *RENZ*, maisons de première catégorie, et les autres, le *BABENBERGERBAR*, le *GEISHA* et l'*ORCHIDÉE*, des noms qui à eux seuls faisaient déjà rêver, et tous ces établissements employaient des artistes. Pour moi, ces endroits étaient encore inaccessibles, dommage ! J'ai essayé plusieurs fois, mais mon heure de gloire n'est arrivée qu'à partir des années 70.

Je continuai de torturer mon public du Prater pendant des années. Sept années au total. Feigel fermait, j'allais illico chez son concurrent, l'*APOLLO-show*. Le show là-bas, le *sex-show* consistait en une projection de diapos de femmes nues. Après avoir payé et être entré, le public avait le choix entre : 1 - regarder une projection de diapos décolorées par le temps, 2 - se suicider, 3 - se faire rembourser (ça ne marchait jamais), 4 - faire un procès ou... 5 - rigoler. Les formules 1 et 5 furent les gagnantes, l'option 2 rarement.

Bref, je postulai pour un emploi de magicien. J'avais autant de chances de réussir mon entretien d'embauche que Madonna en aurait eues chez les carmélites. Je fus engagé sur un critère de poids : je ne coûtai rien. Mieux, j'étais rentable ; j'avais le droit de faire la manche, à condition de reverser 30 % à la personne — le directeur — qui se chargeait de faire rentrer le public. Cette année-là, j'ai appris l'empalme des pièces, parfois une douzaine à la fois, pour des raisons évidentes.

Ce Monsieur était la clef du succès, car il était capable de parler dans un microphone, chose impossible pour moi à cause de ma timidité. J'y suis resté cinq ans !

Ma dernière année fut glorieuse : j'avais « la manche », en entier, et 12 % sur la recette, un bon deal. Mes journées là-bas, commençaient vers 14 heures ; j'étais le directeur artistique, le metteur en scène et l'acteur principal. Parler dans un microphone était devenu une joie inattendue après une attente de deux ans ; un jour, mon patron s'est retrouvé aphone. Nous étions deux artistes : un jongleur tchèque et moi. Mais l'argument de vente était toujours le *sex-show*, la projection de diapos... Il nous arriva même, pour la Pentecôte et d'autres grandes fêtes religieuses, d'engager des strip-teaseuses un peu vieilles ou très, mais très, très jeunes, de préférence Polonaises ou Hongroises, réputées moins chiantes que les Yougoslaves ou les grosses Turques.

Adieu la Chimie

1968 : Cet été-là, j'avais 23 ans, et j'étais parfaitement heureux. Monsieur Lechner avait refait sa vie, avec Henriette bien sûr, et il devint l'un des plus grands forains d'Autriche. Cet été, je laissai tomber la chimie, je devenais « professionnel », c'est-à-dire que j'arrêtai mon métier de chimiste, mes cours du bac le soir et la sécurité de l'emploi.

Mon premier contrat en « pro » fut, vous le devinez, chez Lechner dans son show ambulante à la foire de Graz, charmante ville au cœur de l'Autriche. Un contrat de 10 jours pour la somme astronomique de 5000 shillings, trois salaires mensuels d'un employé d'état. Je me souviens de mon arrivée : le billet de train coûtait 109 shillings, remboursables à l'arrivée, et le taxi — pas remboursable — 50 shillings. Mon entrée dans la loge des artistes fut spectaculaire : « Qui peut me prêter 50 shillings ? » ; le taxi attendait devant le chapiteau, moteur et compteur tournaient. Une petite danseuse, Christa, m'a tendu le billet et j'ai pu payer le taxi. Je ne l'ai jamais remboursée, mais la danseuse et moi, on ne s'est pas perdu de vue, elle est devenue ma femme. Nous sommes toujours ensemble pour le plus grand chagrin de James Dean et d'Alain Delon. Sacré Lechner ! Sacrée providence ! Sacrée vie, faite de hasards, de rencontres et de coïncidences.

Quitter la chimie n'était pas trop difficile. Ma patronne, une prof' à l'Université qui m'aimait beaucoup, était un peu triste : d'une part de me perdre, d'autre part de devoir me payer une rançon si je partais. Car c'est moi, l'inventeur du *golden parachute* que les dirigeants des grosses entreprises du monde entier pratiquent couramment... J'ai dit tout simplement à ma patronne que je voulais être viré. Elle me répondit que ce n'était pas possible pour différentes raisons, à cause de la Direction et ceci et cela, et patati et patata. Mais si je démissionnais, il y aurait un dessous de table pour moi, en liquide, en cash et sans signer de reçu.

- *OK, je m'en vais quand ?*
- *Faut que je demande à la direction.*

Un quart heure plus tard :

- *C'est bon, vous avez droit à trois semaines de vacances, c'est donc pour ce soir, mais vous pouvez partir tout de suite.*

Royal !

Cette joie de quitter un endroit soudainement, devint une drogue pour moi. Entre-temps, j'ai beaucoup perfectionné l'art de me faire virer ; mais cette première fois a été l'un des moments les plus intenses de ma vie.

Partir soi-même n'est pas le même délire que de se faire virer. Le sentiment d'être viré est plus délicieux, plus subtil, plus maso peut-être, plus innocent. On m'a souvent fait quitter d'autres endroits ; c'était toujours une fête, mais aucune comparaison avec l'excitation si perverse causée par ce départ soudain et inattendu, c'était orgasmique. Si « partir c'est mourir », mais quelle joie ce doit être de mourir. Je suis très curieux de savoir comment ça se passera...

Mode d'emploi en cas de non-renouvellement d'un contrat ou d'un licenciement :

- *Prendre cette nouvelle comme un heureux évènement en pensant à toutes ces choses que l'on peut faire à la place de travailler! (Crazy Horse 89 et 93)*

— *Le dernier jour : organiser une petite fête, où vous pouvez montrer votre sens de la fête et de la convivialité (ne pas oublier les stups qui s'imposent) (Paradis Latin 2001)*

— *Faire signer à votre ex-patron un papier « Fin de contrat à durée déterminée » et contacter son ASSEDIC. (Crazy Horse 88)*

— *Continuer à fréquenter l'endroit. Devenez client. Rarement on vous fait payer, mais il faut courir le risque (Paradis Latin 2001, Crazy Horse, Hilton Las Vegas)*

— *Faire une bonne blague le dernier jour ! (le dernier jour de mon contrat à la SCALA de Madrid, six jours au lieu de six interminables mois, j'ai descendu le grand escalier sur la scène au cours du finale avec toutes mes valises et en costume de ville, puis suis sorti par l'entrée principale et j'ai chargé aussitôt ma voiture pour disparaître dans la nuit...). Mes affiches pour ma « dernière » au PARADIS LATIN avec le numéro de téléphone de mon agence, a également fait beaucoup plaisir à mon ex-patron.*

— *Si l'on vous dit : « Jamais on ne vous réengagera ! », répondre : « J'espère que c'est une promesse ! », ça fait toujours plaisir ! (Tigerpalast 92, Wintergarten 95 et Crazy Horse 95 ; tous ces établissements ont tenu parole, mais seulement partiel : Tigerpalast 16 ans - the winner -, Wintergarten 12 ans — un bon deuxième prix et le Crazy Horse pour 6 ans, ce qui est déjà honorable). Une autre phrase à prononcer est : « Des établissements nettement mieux que le vôtre m'ont déjà viré » (« bin schon aus besseren Häusern rausgefolgen »).*

— *Entre l'annonce de votre éjection et votre dernier jour, il y a toujours un certain laps de temps. Pendant cette période, rester souriant et « open ». Souvent, on m'avait demandé mes plans pour le futur : j'ai répondu gentiment et avec application, en citant les nombreuses propositions de ma liste d'attente, en exagérant un peu, mais pas trop... (Las Vegas Hilton 84 : il m'est arrivé que le dernier jour (!), on me demande de rester).*

Après une autre semaine de carême, j'ai pu me payer une autre photo chez Sponner. (photo Sponner, Vienne)



— Si vous croisez votre ex-patron dans la rue, dans une partouze ou au cours d'une fête, parler poliment et avec plein d'humour, de votre vie, celle de votre ex-entreprise, mais ne JAMAIS demander, et cela sous aucun prétexte, de revenir. Les directions ne sont pas timides. S'ils ont besoin de vos services, ils vous le demanderont sans hésitation. Quand ils vous le demandent, ne pas tomber dans le piège et dire : « Vous m'avez viré, pourquoi vous me redemandez ? », mais répondre poliment et avec plein de gaieté (Crazy Horse 1993, 1999, 2001).

— Au cas d'un retour dans l'entreprise, adopter l'attitude Jack LANG : faire comme si vous n'aviez jamais quitté l'endroit (Crazy Horse 2001, et 92).

— Si par erreur, on ne vous a pas encore viré et que vous avez l'impression de devoir rester encore pour longtemps dans l'entreprise : NE JAMAIS « S'INSTALLER » ! Quand je quitte ma loge après un spectacle, j'emmène tout ce qui est superflu ; je ne décore jamais ma loge. De ce fait, je peux en cinq minutes chrono, vider les lieux si cela s'impose (Swiss-tv-exit 1982).

— Dernièrement, j'étais un peu malade et je faisais partout le maximum pour être viré. Ça n'a jamais marché. Avec le recul du temps, je suis même content d'avoir pu rester (Montréal 2007, Wintergarten 2007 et tournée Brachetti 2008). Pour partir, la seule chose possible aurait été de démissionner ou de se faire porter malade. Ce sont des procédés que je n'approuve pas, ça porte malheur.

— J'ai toujours pensé qu'un moyen efficace pour se faire virer, c'était de ch... sur la scène. Non ! Dans le spectacle actuel où je passe, il y a un comédien déguisé en gros ours, qui fait son caca sur scène, la matière est plus que réaliste. Le comédien en question fait toujours partie du spectacle.

Bon courage !

Joséphine Baker for ever :

J'étais donc magicien professionnel et j'avais deux engagements : la fête foraine et à partir de minuit, une boîte de strip, le Renz, maison de première catégorie. Les deux mois de salaire de l'institut universitaire furent vite investis dans une belle fête, un projecteur-poursuite et un magnétophone stéréo avec deux hauts parleurs de 10 watts chacun. Oui, à l'époque on sonorisait comme ça... Une mise en scène digne du Crazy Horse fut inventée pour la fête foraine, et la poursuite me servait au Renz pour m'éclairer, car il n'y avait pas de lumière blanche là-bas.

Mon audition fut un succès ; le Renz était un bar à filles l'après-midi et très tard dans la nuit, mais un cabaret dit respectable le soir, ou plus tôt dans la nuit. Les *KEENERS*, *BRAHMA*, les *NEW HOUDINIS* et plein d'autres artistes connus étaient inscrits à son tableau de chasse. Je suis donc arrivé un après-midi du mois de janvier en mobylette. Il faisait moins huit degrés. Je suis descendu de ma mob, je suis entré au Renz et là, j'ai eu un tel choc thermique que je ne pouvais plus bouger, ni parler. Ils voulaient me mettre à une table avec une bouteille et une entraîneuse, et moi, je n'avais plus la force de me débattre ni de sortir un seul mot. D'après les quelques sons que je pouvais encore sortir, ils ont compris que je cherchais un engagement...

Le transsexuel, l'adorable et méchante Jeanette qui m'accueillit, me fixa une audition pour le lendemain... et je fus engagé. Pour un dixième du cachet de Keeners ou de Brahma, mais quand même. En même temps que je faisais mon numéro, j'avais aussi le droit de ramasser les vêtements des strip-teaseuses et leurs petites culottes, un peu humides. La classe quoi !

Dans cet endroit je montai mon numéro de cannes, mon premier numéro international... Je suis resté huit mois. Huit mois intenses ! C'était à 500 m du Prater, mais le directeur ne voulait pas que son établissement soit confondu avec le Prater. Travailler au Prater était tabou à Vienne ; encore aujourd'hui, je ne sais pas pourquoi.

Un soir d'été, l'équipe du Prater décide de me rendre visite au Renz où je terminais ma journée en pleine gloire... On a bu pas mal, on a rigolé comme il faut et tout ce dont je me rappelle, c'est une gifle, un coup sur la tête et l'équipe du Prater qui gueule : « Faites gaffe, si le Prater arrive, ça ne se passera pas comme ça !! ». Quelques bouteilles ont volé, je me suis entendu dire à la patronne qu'elle était une vieille pute, et à la barmaid qu'elle était une sale serpillière. Le reste s'est noyé dans un brouhaha d'insultes, de violences et de non-respect pour le plus vieux métier du monde. Cette nuit-là, le fossé entre fête foraine et « cabaret élégant », bien qu'à putes, devint encore plus grand, et je ne suis pas peu fier d'y avoir participé.

Le lendemain, j'ai voulu retirer mes affaires en me croyant viré. Le tenancier, l'adorable proxénète Kratochwil, me dit :

— *Alors, ma barmaid (maid c'est poli, elle avait 60 ans...) est une sale serpillière et ma femme une vieille pute ?*

— *Ouais, mais...*

Il vint tout près de moi ; j'ai pensé qu'il allait me casser la gueule, mais il me murmura dans l'oreille :

— *Entre nous... t'as raison... tu restes !!*

Voilà, l'affaire était réglée, le sujet Prater était désormais tabou... jusqu'à l'arrivée de Joséphine Baker. Elle donna un récital au Renz pendant trois jours. Je me souviens de son cachet : 1000 \$ par soir, une fortune ! C'était un grand coup de pub pour le Renz. M. Kratochwil était aux anges, il avait même mis son smoking noir et son nœud papillon, il était beau et rayonnant comme un arbre de Noël.

— *Otto, il faut que je te demande une chose. Ce soir, il y aura des journalistes, des gens très chics, et je ne veux pas que tu fasses ton numéro. Il y a peut-être des gens qui t'ont vu au Prater. Mais tu seras payé quand même !*

Je voyais ma carrière se dissoudre devant le refus du proxénète de me laisser sur scène pour montrer à Joséphine de quoi j'étais capable, mais j'acceptai

de l'éclairer à la poursuite, car ce soir il n'y aurait pas non plus de culottes à ramasser ; Joséphine avait 63 ans et elle ne se déshabillait plus sur scène depuis longtemps. Son tour de chant fut bien, elle a fait l'unanimité devant les clients, les journalistes et les filles. Moi aussi, je la trouvai sympa.

Le lendemain, j'ai eu ma vengeance devant Monsieur KRATOCHWIL. Le plus grand quotidien de Vienne titrait :

« DE BROADWAY AU PRATER - JOSEPHINE BAKER ! »

Ce soir-là, Monsieur Kratochwil était bien triste et il m'a fait pitié. Je continuais comme d'habitude avec mon numéro de magie et mes ramassages de culottes au Renz, mais ce n'était plus comme avant, et Dieu merci, à la fin de l'année, j'étais congédié pour laisser ma place au Keeners, grand magicien américain avec des colombes. Mais lui, j'en suis sûr, il ne ramassait pas les culottes... Le Renz m'a appris une chose : pour trouver du travail, il vaut mieux être rentable et baisable que triste et moche.

Reviré :

J'étais professionnel depuis un an et une carrière internationale dans tous les bordels chics d'Europe semblait être mon destin. Ma prestation était atypique, jugée un peu brusque et rapide, mais le public adorait et les grandes agences, des vrais proxénètes de luxe, arrivaient parfois à me vendre.

- *Vous me fournissez trois danseuses et je vous prends un visuel !*
- *J'en aurais un, il est bien !*
- *Je m'en fous, a-t-il une partenaire, fait-elle la salle ?*
- *Non, mais il fait deux numéros.*
- *OK, je le prends ; mais vous, vous me fournissez le mois prochain, comme promis, Poupée la rose.*

Poupée la rose, ex-star du fameux Crazy Horse fut la star absolue dans le domaine du strip-tease, la *Dita von TEESE* de l'époque. Je trouve que la der-

nière survivante de ces années-là est Dita. Elle est sans doute une réincarnation de toutes ces braves filles qui ont voyagé pendant des années à travers l'Europe en gagnant des misères ; c'est sûrement Dita qui se venge pour toutes mes sœurs tombées au Champ de Bataille de la chair morose.

Le Crazy Horse était notre rêve absolu... devenir une star comme Rosa Fumetto ou Polly Underground. Un contrat au Crazy Horse était aussi mon rêve et celui de tout artiste visuel qui se respecte. On m'avait raconté que dans ce fameux cabaret parisien, il y aurait eu un magicien qui ne faisait rien et qui ratait tout, et qui était drôle et payé une fortune... Qui aurait pu deviner que vingt ans plus tard, je débute au Crazy Horse, et que l'autre attraction serait un magicien du nom de... MAC RONAY.

J'avais souvent des visions comme :

- L'OLYMPIA
- LE CRAZY HORSE
- LAS VEGAS
- UN TRIOMPHE À LA FISM
- UN ONE MAN SHOW dans un café-théâtre

Tout est arrivé ! Toujours autrement et jamais avec le timing que je souhaitais. L'Olympia est arrivé sept fois, le Crazy Horse détient le record avec 20 ans, Las Vegas m'a souri à trois reprises, la FISM me couronna en 1982 champion mondial et mes shows au café-théâtre m'ont permis de rendre mes producteurs insolubles et dépressifs.

Étant donné de tels dons pour voir le futur, j'ai décidé de devenir voyante dans une autre vie, s'il y en a une...

DANI LARY voit le futur...

Nous sommes en 1982, je rencontre pour la première fois Dani LARY. Il fait son numéro de pierrot, et je me fous de sa gueule en lui disant que c'est plutôt le sketch d'une ménagère qui plie ses foulards. Malgré cette remarque lucide, néanmoins sans tact, nous devenons amis et il me confie qu'il se voit déjà en haut de l'affiche d'un théâtre parisien. 20 ans plus tard, il n'est pas seulement au théâtre Marigny, il récidive en 2005 au théâtre Mogador pour créer en 2009 un show au « Grand Rex » qui fera sensation ! Michel Drucker lui consacre en 2009 toute une émission, et son nouveau spectacle — maintenant c'est moi qui fais la voyance — restera deux ans à l'affiche à Paris ! Cette fois-ci, les événements ont largement dépassé la voyance. Je suis sûr et certain que le futur est plus fort que le passé, que nous avons l'accès au futur que nous connaissons dans notre subconscient, mais il n'y a aucune possibilité de revenir au passé.

C'était le quart d'heure de métaphysique... merci pour votre attention !

Mais pour le moment, je voulais devenir impitoyable et juste, car il fallait régler le problème avec les sociétés de magie de Vienne ! Je travaillais déjà au Renz et, sur conseil de mon patron du Prater, je décidai de repasser un examen d'entrée au club de magie le plus réputé de Vienne, le MAGISCHER KLUB.

J'avais prévu un spectacle inoubliable de sons et lumières, un tourbillon de beauté, de joie de vivre et de jeunesse en 10 minutes ! Ils allaient être tellement humiliés qu'ils allaient me demander pardon, qu'ils allaient vouloir toucher mes pieds, et moi, dans ma générosité je leur dirais : « Ce n'est rien, je vous pardonne ! ». Je leur fournirais plein d'entrées gratuites pour tous les shows de cul de Vienne, de Paris et de Las Vegas, mais je refuserais mon entrée au club, car leur niveau ne serait pas assez élevé pour moi...

La sono fut un poste de radio hongrois et un gramophone avec mon disque préféré, un 45 tours des Bee Gees, « San Francisco », que l'on faisait jouer en boucle. Je travaillai comme une princesse, les cannes, les confettis, ma canne volante en lumière noire et les lames de rasoir avec en finale la coupe de flammes qui se transformait en un déluge de fleurs.

Après cette performance qui frôlait, selon moi, l'irréel, le divin, on me pria de sortir pendant le vote. Après 20 minutes, Monsieur Graf, le chef du protocole est venu me chercher. Je distinguais une légère couleur verte dans son visage qui virait lentement vers le violet. Ça doit être l'émotion mélangée à la jalousie de mon triomphe, pensai-je.

— *Monsieur, j'ai le regret de vous informer que vous n'avez pas assez de voix pour être admis.*

Ma sortie du local fut rapide, silencieuse et triste. J'étais pressé, car dans une demi-heure le show du cabaret Renz allait débiter, et je devais y être présent pour ramasser les premières culottes de mes copines et me chauffer ensuite pour mon numéro. Ce soir-là, je me surpassai ; la colère et la tristesse me rendaient quasiment fou ! À la fin de la prestation, un Monsieur s'avança vers moi :

— Bonjour, je m'appelle Kurt Freitag et je suis membre du *MAGISCHER KLUB*. Je suis venu pour regarder le seul magicien à Vienne qui travaille ce soir pendant que les autres gros cons du club sont rentrés chez eux, chez leur Bobonne pour dormir.

Il me paya un verre et nous sommes devenus amis. On se croise de temps en temps.

Nous nous sommes revus en 2008 pour les « 100 ans du club » où j'étais engagé pour leur gala de jubilé. Ils avaient oublié l'incident du 12 avril 1968, ces blaireaux. Le gala a eu lieu le 12 avril 2008, jour pour jour 40 ans après mon bide. J'étais l'invité d'honneur, au premier rang, il y avait Siegfried (Siegfried & Roy, mais sans Roy...), et dans la salle, quelques vieux messieurs se souvenaient encore de ma glorieuse performance de 1968... Ces années-là, à Vienne, deux clubs de magie se faisaient concurrence. Maintenant, ils sont six, tous fâchés entre eux.

Je me projette en 1988 : l'ex-président du club, Heinz Peter KERSTEN m'engage pour un spectacle à Vienne. Nous travaillons avec Jeff MC BRIDE, Paul DANIELS, James DIMMARE et plein d'autres stars. Nous devenons amis avec nos ex-ennemis. Cet été à Vienne, où tous les jours on a fait une fête, est l'un des plus beaux souvenirs de ma vie...

**Leçon n°4 : Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis...
Dans tous les cas, c'est mon avis, et je ne vois pas pourquoi j'en changerais.**

L'été 2000 : Cet été-là, j'avais 55 ans, et j'étais parfaitement heureux. Le contrat au PARADIS LATIN (28 rue du Cardinal Lemoine, Paris) me donnait une seconde jeunesse et aussi l'opportunité de me venger de toutes les blessures des années soixante. Avec mon ami Max, nous avons fondé un club de magiciens, l'ILLEGAL MAGIC CLUB — www.illegalmagicclub.com — qui, à l'opposé des autres clubs, n'était pas un club à l'anglaise, mais un ramassis d'alcooliques, de drogués, pédés, filles faciles et autres jeunes gens de bonne famille.

Marginaux, chômeurs, casiers judiciaires remplis et défoncés aux stupés : « Entrez, vous êtes les bienvenus ! ». Aussi bizarre que cela puisse paraître, ce club fêtera en 2010 ses 10 ans, et nous sommes avec notre grand frère, le DARWINS MAGIC CLUB de Las Vegas, le seul club qui n'a pas de registre, qui accepte tout le monde sans distinction de niveau en magie ou en littérature avancée. Cette ouverture est un piège, nous comptons parmi nos membres tout ce qu'il y a de plus branché, de plus « in » en magie ou en arts annexes de Paris et de sa grande banlieue, qui s'étend désormais jusqu'à Los Angeles ou Tokyo. Au moins, pour KEVIN, ONOSAKA ou Dani LARY qui fêtait il y a quelques années ses 45 printemps chez nous, l'I.M.C. est une étape obligatoire. C'est tous les mercredis à partir de minuit dans un pub ouvert jusqu'à 5 heures du matin. Les soirées à Las Vegas furent remarquables, les soirées à Paris également pleines de surprises. La visite de TAMARIZ, de Roberto GIOBBI et de nombreuses autres vedettes n'ont été que le piment d'une recette qui depuis 10 ans a fait ses preuves : l'anarchie, c'est-à-dire la liberté totale. Voici un texte de Laurent BERETTA pour mieux illustrer le phénomène :

Tamariz est un maître des temps d'avance, un maître du discours et un manipulateur avisé de nos perceptions. Il ponctue son discours de haussements de voix, de postures, de grimaces, de calme olympien et de silence. C'est une grande leçon de showmanship que de voir se dérouler devant tes yeux autant de diversité théâtrale, autant d'énergie et autant d'amour.

Tamariz respire la passion et la gentillesse, la douceur et l'extase ; au-delà de la magie, c'est un personnage qui te fait aimer la vie, qui te fait aimer la folie et la complexité de la simplicité. (Je te laisse réfléchir).

*Tamariz est un grand.
Merci à Gaëtan de nous avoir permis de le rencontrer et merci à Otto sans
qui cette soirée n'aurait pas existé.*

Laurent Beretta

Ou, un autre :

*Compte rendu du mercredi 1er février 2006 (enfin, une partie)... par Otto.
Norbert FERRÉ n'est pas seulement champion mondial de magie, mais
également champion de l'affection et de l'endurance. Il m'invite au resto, on
picole 2 bouteilles et 3 digestifs, ça va. On va à l'URGENCE-bar, 2 verres, ça
va. On descend 8 verres au « club », pour lui ça va, moi un peu moins. On va
dans 2 « after », lui ça va, moi je suis prêt pour un coma éthylique. À 8 heures
du matin, il me demande où on peut aller encore, car son prochain RDV n'est
qu'à 9 h et demie. Je ne me souviens plus de rien, sauf du médecin du SAMU qui
dit : « Ce n'est pas grave, Monsieur Wessely doit se reposer »...*

*Les débuts ont été prometteurs. Nous étions quarante personnes, y compris
les danseuses du Paradis Latin qui nous servaient d'appât. Le mercredi suivant
fut plus modeste : nous étions deux : Max et moi... Depuis, chaque mercredi,
nous accueillons entre 10 et 50 personnes, 52 semaines par an, la régularité
nous est chère ! Si vous passez par Paris un mercredi, le « club » vous tend ses
bras : Bienvenue au Club !*

Aujourd'hui, je me promène de clubs en associations de magiciens, de
congrès en festivals avec une aisance qui est née d'un sentiment de vengeance
suivi d'une volonté de pardonner et de comprendre. Le MDMA n'y est pas pour
rien...

*Show de magie à Vienne en 1988. L'un de mes meilleurs souvenirs. Paul Daniels, Jeff Mc Bride,
James Dimmare, Peter Heinz Kersten (un ex-ennemi qui était devenu un ami), Fukai, Topas et
plein d'autres. 2 semaines de retrouvailles avec mes amis de Vienne que j'avais quittés 16 ans
plus tôt. J'y suis encore retourné en 1993, cette fois au théâtre Ronacher. Cela aurait pu être la
même joie, mais malheureusement cette fois-ci, j'étais drogué, défoncé et bien sûr malheureux.
Mea culpa. (photo X)*





Le Gault Millau des festivals.

Dans le passé, les festivals de magie ont été un prétexte pour se saouler la tronche, pour se retrouver entre amis, pour draguer les filles, les pédés, les trans' et — exceptionnellement — les hétéros. Le mouton noir en a fait beaucoup. En ce moment, il participe moins, car à quelques exceptions près, c'est devenu trop sérieux.

Voici donc mon classement tout à fait subjectif...

FISM :

Deux à trois mille magiciens se retrouvent tous les 3 ans pour faire le point sur la magie. Dans le passé, les concours ont été une source de gaieté et de franche rigolade. Qui ne se souvient pas du magicien brésilien qui fut attaqué par ses oiseaux ? — Ou du Japonais, en 1970, qui entra dans le concours avec un tour de cartes qui ne fonctionna pas à 3 reprises ? — Ou de l'illusionniste qui mit la scène en feu sans s'en apercevoir ? — Ou l'autre qui a fait exploser son aquarium de 20 tonnes d'eau ? Souvenirs, hélas ! La FISM est devenue ce que sont devenus les Jeux olympiques : un gros business, une manifestation « événementielle », ça pue le fric.

Les + : — Rencontres sur un plan mondial
— Les gagnants des concours trouvent des contrats

- Retrouvailles avec des amis que l'on avait oubliés
- Parfois on y trouve des nouveautés

- Les - : — Trop de business
— Cher
— Le public dit profane est exclu

Meet old friends, make new ones, don't take it too serious, have fun !
10/20

Congrès annuel des sociétés de magie :

Chaque pays de notre planète a son congrès annuel. C'est moins grandiose que la FISM, mais l'atmosphère est amicale et potache.

Les + : — On bouffe, on boit, on s'amuse

Les - : — On bouffe, on boit, on s'amuse

Family-meeting with guest stars 12/20

ASHAHI-tv magic convention :

1979 : l'Américain Pete Biro monte avec les Japonais un festival de magie jamais égalé. C'était à l'époque des Fred Kaps, Shimada et Topper Martyn. Ces légendes étaient présentes, mais aussi Brahma, Terry Seabrooke, moi, Mark Kalin, Falkenstein, Tomsoni et bien sûr Pete Biro. On nous a traités comme des stars, nous avons reçu chacun un confortable cachet. Les beuveries après les spectacles étaient exceptionnelles. Mais la joie de se retrouver toutes les nuits dans la suite de Channing Pollock, qui faisait fonction d'animateur, d'invité d'honneur et je ne sais quoi, était communicative. Sur le moment, je ne me suis pas rendu compte que j'assistais à un happening qui ne se répèterait plus. Fred Kaps, déjà atteint par son cancer, fumait et buvait du whisky comme un trou. Il ne parlait jamais de sa maladie, mais à mon avis, il se savait condamné. Nous

mangions dans des restos de luxe, nos chambres étaient immenses et les tournages TV en public étaient comme des galas.

J'ai pensé que 10 ans plus tôt, je n'étais même pas digne de devenir membre des clubs de magie en Autriche. Or, me retrouver tous les soirs avec ces légendes vivantes, était un rêve devenu réalité.

Unforgettable ! A cinderella-dream !100/20

IT'S MAGIC-show (Los Angeles) :

Une manifestation devenue culte. Milt Larsen du fameux « Magic Castle » organise tous les ans un spectacle de magie au Variety-Arts-Theater. Ce n'est pas un congrès, mais ça prend l'allure d'un festival : le Magic Castle n'est pas loin, nous nous y retrouvâmes presque tous les soirs avec plein d'autres magiciens. Encore une fois, c'est ce fameux Pete Biro qui m'avait organisé cet engagement... Ce n'était pas très bien payé, mais entendre dire le Professeur Dai Vernon que j'étais un génie valait tous les cachets du monde. C'est là-bas que le directeur de Las Vegas m'a vu. C'est là-bas que le Johnny Carson show m'avait remarqué... Histoire drôle : Kevin James et Chris Kenner, tous les deux jeunes magiciens sans réputation aucune — Kevin était ouvrier bénévole au théâtre — m'ont confirmé 20 ans plus tard, qu'ils étaient étonnés que je daigne leur adresser la parole au lieu de les snober.

Les + : — L'un des plus beaux plateaux de magiciens au monde (2009 : Kevin James, Lance Burton, James Dimmare, etc...)

— Immersion magie totale

— Atmosphère de fête

— C'est L'ENDROIT pour être vu

Les - : — Pas beaucoup de sous, mais Gary Grand et Dai Vernon dans le public, ça vaut toutes les richesses du monde

Yearly magic meeting in Hollywood 19/20

Monte-Carlo Magic Stars :

Tous les ans, le théâtre Princesse Grâce à Monte-Carlo ouvre la saison avec un festival de magie qui dure une semaine. La première partie est un concours pour jeunes talents qui concourent pour la fameuse BAGUETTE d'OR, la deuxième partie étant consacrée aux professionnels confirmés ; ce festival est une idée de Patrick HOURDEQUIN qui a su présenter le projet au Prince Rainier. Les artistes habitent à l'hôtel Loews, un 5 étoiles, les réceptions sont d'une convivialité exceptionnelle ; le samedi, il y a un dîner pour tous et ce, avec quelques membres de la famille princière. Je l'ai fait trois fois : chaque fois, je suis de nouveau ravi par la gentillesse et la générosité de l'équipe. La première fois, en 1991, c'est Richard ROSS le directeur artistique. Son esprit est toujours présent. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais en 1991 j'avais le besoin de faire apparaître une grosse bite en caoutchouc dans les mains de la Princesse Stéphanie en lui demandant de penser à une chose qu'elle souhaiterait très fort. Bizarrement, ce n'était pas déplacé. Je regrette infiniment de ne pas lui avoir offert ce truc que j'ai perdu par la suite. Souvent, on est trop avare et l'on regrette après. Même chose avec un lapin pour ventriloque que Dai Vernon (bien alcoolisé ce jour-là) ne voulait plus lâcher. Je lui ai arraché la bête et je le regrette avec chaque fibre de mon corps et de mon âme. Pardonne-moi Dai ! Please ! Pardonne-moi Steph', je t'en supplie !

Les + : — Les Hourdequin's et leur équipe
— Monte-Carlo
— On se sent star et on est traité comme une star
— Bien payé

Les - : — Y en a pas

Monte-Carlo at his best ! 20/20

Festival de Forges-les-Eaux :

Depuis 20 ans, Hugues Protat et François Normag organisent un festival de magie dans la petite ville de Forges-les-Eaux. Pendant 10 jours, la ville respire au rythme de la magie. Les dîners-spectacles au casino sont devenus légendaires : animation dans le hall du casino, le commando de close-up pendant le dîner (même moi je faisais du close et up...), spectacle de folie de 3 heures sur la petite scène de la salle du resto, spectateurs fatigués, mais heureux. Les artistes mangent et boivent à volonté, soit au Club Med' à côté ou dans l'un des restos du casino. Grand gala de clôture dans la salle municipale en matinée, dîner d'adieu au casino ; le lendemain, une petite « after » pour les artistes et leurs amis. Générosité et joie de vivre de rigueur, Marc Antoine m'a raconté qu'il avait perdu sa dépression à Forges !

Les + : — Ce festival ne ressemble à aucun autre

— L'air frais de Forges

— La présence de MIREDIEU, l'ex-animateur du Club Med' ; directeur du casino, une légende pour les magiciens, une institution, un rayon de soleil

— L'animation nocturne de Forges est très confidentielle, nous avons donc le temps de discuter entre nous jusqu'à 5 heures du matin

— Chaque année, sur un autre thème (2008 l'Inde avec Sorcar, 2009 les femmes avec... des femmes !)

Les - : — L'animation nocturne de Forges est très confidentielle ; nous avons donc le temps de discuter entre nous jusqu'à 5 heures du matin

Big magic in a small town 19/20

Festival de MARRAKECH :

Once upon a time, un juif marocain, Baby Dahan est devenu impresario pour Magiciens. Il a eu la bonne idée de s'associer avec le magicien Bertran Lotth. Bertran est magicien-illusionniste. Il est également entrepreneur, honnête, courageux, et généreux. L'association de ces deux hommes a été le big bang du Festival de Magie de Marrakech. Baby Dahan, amoureux de magie, a fondé son agence, ELITE-Events, Bertran est son directeur artistique. Je n'ai rarement rencontré une si belle et harmonieuse coopération. Pour chaque festival, Bertran arrive avec toute une structure scénique, avec ses projecteurs, sa sono et ses techniciens. Les artistes viennent du monde entier, le festival est désormais exporté au Brésil : « Le festival de Marrakech en tournée ».

Les + : — Les spectacles professionnels
— Le grand show sur la Place Jemma El Fna, devant 20 000 personnes, une expérience unique!
— La gentillesse et l'optimisme des Marocains
— Les invitations, parfois événementielles, parfois amicales pour les artistes
— L'ambiance « club med' » entre artistes, techniciens et patrons

Les - : — La tristesse de repartir...

Meeting nice people in optimistic atmosphere`

TAMARIZ, MAYORAL, JOSE ANGEL

Tout d'abord, je cite une série de shows tv de Juan TAMARIZ, conçus et écrits par lui-même et avec beaucoup d'invités. Son producteur « papa PIO » lui a construit un studio de télé flambant neuf... et immense! Juan Tamariz est un phénomène : il n'a besoin de rien, absolument rien pour accomplir ses merveilles, même pas d'un FP.. Tous les magiciens du monde ont débarqué dans son émission. Le 13 mai 1993, j'avais 48 ans et j'étais parfaitement heureux, car

je les ai tous retrouvés : Tomsoni, Edernac, Mullica, Gaëtan, Kevin James, et quand Mullica a dit, à quel point c'était fantastique de se retrouver dans un petit village à côté de Madrid comme une réunion d'anciens élèves, Tomsoni a prononcé la phrase inoubliable : « Ouais, mais il y a toutefois aussi le côté négatif de la chose, Otto Wessely est là ! ». Drôle ! On avait de nouveau 16 ans, tellement on a rigolé. Le repas, après le tournage, a été un moment de grâce ; cette soirée ou plutôt cette nuit, était magique. Le temps s'était arrêté, chacun d'entre nous savait que des moments pareils sont absolument uniques.

VITORIA est une ville médiévale ; elle accueille chaque année en septembre des magiciens pour un festival que beaucoup d'entre nous qualifient de meilleur festival du monde. En 2008, José ANGEL l'un des organisateurs, a eu l'idée de transformer tout le centre-ville en cité fantôme. Une dizaine de shows dans le même quartier, dans les vitrines des magasins qui s'éclairaient pendant une dizaine de minutes pour s'éteindre aussitôt après. C'était féérique et irréel. Il est impossible de parler de José Angel et de Vitoria sans mentionner la nourriture. Je ne fais que citer les repas : jeudi soir, on mange au « club », c'est-à-dire un local avec cuisine professionnelle où José & Co font la cuisine. Le repas du premier soir dure jusqu'à deux heures du matin. Vendredi, déjeuner modeste (1 heure 30), spectacle au théâtre puis « dîner-spectacle ». Pas trop de souvenirs du spectacle, on m'avait forcé à manger une vingtaine de plats. Déjeuner le lendemain, de 13 heures jusqu'à 17 heures, un snack quoi... juste pour prendre des forces pour le spectacle en plein air vers 18 heures. Après le spectacle, il a fallu vite emballer le matériel, car vers 22 heures un grand dîner dans une cave avait lieu avec les plus grandes quantités de viande que je n'ai jamais vues. Je n'ai jamais mangé autant dans ma vie, j'ai mis 3 mois pour perdre ces 5 kilos.

En Espagne, on est reçu comme des rois. Juan Mayoral organise plein de manifestations ; je me souviens de spectacles dans des villes comme LUGO ou LEON et je suis touché par la légendaire gentillesse des Espagnols. On se demande où ils trouvent de telles quantités de nourriture, et de bonne qualité. Il m'est impossible de citer tous ces festivals, il y en a tellement...

Les + : — Les retrouvailles avec le « who's who » des magiciens, la démentielle hospitalité des Espagnols
— La qualité artistique des magiciens espagnols

— C'est bien payé

Les - : — Votre taux de cholestérol après ces festivals...

Good magic and food, food, food !

Les MANDRAKES D'OR

Chaque année, au mois d'octobre, Gilles ARTHUR organise un événement magique. L'idée est séduisante : une petite tournée pour quelques villes de la banlieue parisienne, pour être après, enregistrée par la télévision. Chaque participant obtient un prix, le Mandrake d'or. Ce « prix » est tellement médiatisé que le public pense à un concours. Ce rendez-vous existe depuis 20 ans, il y a des hauts et des bas, mais ça continue, et tant mieux. J'y ai participé dans les années 90 avec Jeff MC Bride, Mayoral, les Moretti : c'était bien !

Les + : — Manifestation pour le grand public, très médiatique, très bien rémunérée au temps de FR3

Les - : — Budget restreint depuis 3 ans, car la chaîne « Paris- Première » n'a pas les mêmes moyens qu'une télé nationale

Every magician is a winner !

Abbotts magic- meeting

En Amérique profonde, dans un petit village de mille habitants qui s'appelle Colon, se tient depuis cinquante ans ce congrès unique. Ce n'est pas snob, c'est très émotionnel, c'est une réunion de famille. On habite chez l'habitant, car il n'y a pas d'hôtel. Les spectacles et les inévitables lectures se suivent dans une ambiance champêtre et amicale. J'y ai participé en 1982, c'était hier... J'ai eu une conversation avec une vieille et grosse dame qui me disait : « Je viens

chaque année depuis cinquante ans, j'ai manqué une seule fois quand j'étais enceinte ». Ça fait rêver...

Variety festival à HOECHST

Sans les bénévoles, beaucoup de festivals ne seraient pas possibles. Le petit théâtre de HOECHST dans la banlieue de Frankfurt organise, deux fois par an, printemps et automne, un festival pour artistes visuels. Depuis 20 ans, l'infatigable Gérald ZIER, programme ce sympathique théâtre. Pour moi ce fut, en 1998, une deuxième naissance : c'était mon premier contrat après une longue traversée de désert ecstasiaque... Ce théâtre est le plus ancien « Variety » d'Allemagne ; il y en a eu d'autres de ce type, mais ils n'existent plus. Il en existe des plus grands, mais le « HOECHST » est particulier. C'est un théâtre, le public paie son entrée, moins cher que dans un cabaret, mais ils ne boivent ni ne mangent pendant le show. J'y ai travaillé à deux reprises : les fils jumeaux de Zier, 22 ans, sont devenus une nécessité absolue à cette manifestation qui, sans eux, risquerait de sombrer dans un traditionalisme sans retour.

Merci d'exister.

Les + : — Public de théâtre, plus exigeant que le public de cabaret. Beaucoup d'habités viennent chaque fois
— La gentillesse et la disponibilité du personnel, les deux fils de Zier en sont l'exemple. Vive Julius et Phillip!
— La compétence de la direction artistique
— Les sorties avec Julius et Phillip, grands adeptes de la musique techno
— Les artistes sont logés dans un hôtel qui met à leur disposition des suites sublimes. C'est plus beau qu'à la maison !

Les - : — L'ambiance entre les artistes est parfois un peu trop allemande...

Germany's oldest Variety Theater and music-hall

Festival d'Avignon

J'ai participé deux fois à ce festival, quasi unique au monde. Le « in » est sur invitation ; c'est subventionné, les comédiens sont bien payés. Le « off » s'est greffé comme un cancer sur le « in ». Au mois de juillet, chaque chiotte, chaque coin se loue pour un prix exorbitant comme théâtre. Et cela, à partir de 10 heures du matin. En ce moment, chaque jour le spectateur peut choisir entre 1000 spectacles, 900 dans le « off », une petite centaine dans le « in ».

J'ai participé à cette sauvagerie deux fois : en 1998 où un irresponsable m'a fait passer à minuit dans une chapelle transformée en théâtre, et où il ne fallait pas faire de bruit. Je faisais un show « techno », l'ambiance était entre suicide (nous) et meurtre (les gens qui voulaient dormir).

En 2004, je rencontre une jeune et ambitieuse productrice japonaise ; elle s'appelle Lully SAKAGUCHI. Elle me décroche le plus beau théâtre d'Avignon, le seul qui ne se trouve pas dans une petite ruelle, mais qui donne sur une grande place. J'ai complètement changé mon opinion sur Avignon ; nous étions toute une petite troupe, nous nous retrouvions entre amis, nous étions payés, et cet été-là, j'étais parfaitement heureux. C'est fou ce que l'ambiance change si l'on gagne bien sa vie... L'argent n'est pas tout, mais jouer comme en 1998 où chaque soir je savais que la montagne de mes dettes s'agrandissait, ou comme en 2004, sans souci de trésorerie, est très différent. Pour la brave Lully, j'étais son premier artiste à Avignon ; maintenant, elle a en permanence plusieurs shows qui marchent plutôt bien.

Les + : — Tous les espoirs sont permis, tout est possible
— Immersion totale dans le monde du théâtre, le meilleur côtoie le pire
— Une réputation — bonne ou mauvaise — se fait en 24 heures, tout est en « accéléré »
— Les nouveautés, souvent dans le « in », sont parfois hallucinantes

Les - : — Comme au casino, vous pouvez tout perdre, les théâtres et les apparts se paient d'avance

World biggest theater festival. Une sauvagerie!



De Llandudno à Paris

« *La classe économique n'est pas confortable* »
Otto Wessely

Deux semaines exceptionnelles et pimentées de joies et de frustrations anglo-saxonnes.

25 septembre 1971 : Mon numéro de magie « pop magic », marchait pas mal dans les différentes boîtes de cul qui assuraient ma survie. J'avais donc décidé, en commun accord avec moi-même, de me présenter à un concours. Il y avait plein de congrès de magiciens et de concours, mais le plus couru était la British-Ring — number 25 — convention, avec le « British Ring Shield » comme trophée.

J'ai dit à ma fiancée Christa, (la danseuse de chez Lechner) :

— *Veux-tu venir avec moi ?*

Elle avait l'argent pour deux allers simples sans retour et moi, j'avais le talent et le numéro... train et bateau en 3ème classe. Un voyage de Vienne à

Septembre 1971 : « Le British-ring-shield » ! Un effet Susan Boyle avant son temps. Au bout de dix minutes j'étais connu dans le milieu des magiciens. (photo X)

LLANDUDNO en train était pour quelqu'un ne faisant pas partie de la jet set, une grande et lourde entreprise : 48 heures de voyage. Cela coûtait moins cher que l'avion qui était à l'époque un moyen de transport de luxe. Train couchette de Vienne jusqu'à Paris. Changement de gare — heureusement la « gare de l'Est » et la « gare du Nord » (où je tapinerai quelques mois plus tard), étaient à 100 mètres l'une de l'autre. Trajet en train de Paris à Calais, la traversée de la Manche en bateau — trois heures et demie — jusqu'aux rives d'Angleterre, puis train pour aller à Londres – Victoria Station — métro jusqu'à « Eastern station », et finalement train pour Llandudno.

La ville de LLANDUDNO était squattée par 2000 magiciens, la plupart anglophones, moyenne d'âge 95 ans, mais très sympas. J'ai découvert la « foire aux trucs » (une trentaine de magasins de magie qui vendaient du matériel que je ne pouvais pas me payer), des galas et des conférences, des manifestations dans toute la ville et... le concours, la raison de mon long voyage. Un paradis pour magiciens ou handicapés mentaux. Après trois journées de franche rigolade et de beuverie, la soirée du concours arriva, j'ai dit à Christa : « S'il n'y a pas un miracle, on est cuit ! », car nos finances touchaient à leur fin...

La soirée du concours était la plus courue, car on découvrait des nouveautés. Souvent tellement mauvaises, que c'était la rigolade (comme ce vieux schnock qui essayait depuis 30 ans de conquérir le trophée et qui est devenu culte). Mais on voyait également beaucoup de magiciens surprenants par leur dextérité et leur savoir-faire. Quant à moi, je me souviens encore de mon entrée en scène, trois Gin Tonic dans les veines, et Christa dans la salle. Après 30 secondes de silence, un tonnerre d'applaudissements a commencé, qui ne s'arrêtera plus jusqu'à la fin du numéro et continua au-delà, un effet *Susan Boyle* avec 40 ans d'avance. Ce sentiment de transe, cet amour que l'on reçoit pendant quelques minutes et qui vous récompense d'années d'humiliations et de déceptions, est indescriptible. Quand une salle de 2000 personnes vous envoie ses ondes d'amour et de sympathie, mélangées de surprise, et si en plus, ça vient de vos semblables, de vos collègues, c'est une chose divine ! Mon ami Pierre Brahma l'a également vécu ; il décrit cela dans l'un de ses ouvrages où il raconte son *GRAND PRIX* au championnat de magie en 1976. Pour lui aussi, ça a été l'une des plus grandes joies de sa vie... J'ai assisté à ce concours comme simple spectateur, ce fut vraiment un moment de grâce.

J'ai eu la chance de vivre ces minutes exceptionnelles une seconde fois : au concours de la FISM en 1982 à Lausanne. Je passais juste après Lance Burton, qui, à l'époque, était aussi peu connu que moi et qui surprit tout le monde avec son numéro de colombes, classique, élégant et d'une beauté rare. Après son triomphe, Pete Biro avait dit : « Pitié pour le magicien qui doit suivre ». C'était moi... Par une erreur d'annonce, je ne fus pas annoncé comme numéro comique, mais comme magicien sérieux. Mon entrée était identique à celle de Lance Burton : frac, canne, et foulard violet pour faire apparaître la première colombe, chez moi en caoutchouc. Ça ne peut être que Dieu qui m'avait donné l'idée du foulard violet sans que je sache que celui de Lance serait pareil... La réaction du public fut telle que je ne pouvais plus quitter la scène ! Avec le recul, je pense que Llandudno et la FISM sont mes deux meilleurs souvenirs de spectacle.

Peut-être en voici aussi un troisième : dans une autre FISM, je cherchais une entrée surprenante pour mon numéro « Le grand prix de l'élégance ». Je demandai donc à Lance BURTON, à Richard ROSS et à Dai VERNON de jeter des pétales de rose à mes pieds et de se mettre à genoux pour mon arrivée sur scène. Ils acceptèrent, et l'éclat de rire fut tel que les cameramen de la télé japonaise oublièrent d'enregistrer ce moment unique. Il y a une seule photo (elle est exposée au Louvre... pardon, sur mon site), prise par mon ami Xavier HODGES. Bénies soient sa rapidité et son intuition... Sinon, on aurait pu penser que ce n'était pas vrai.

Bon, nous sommes toujours en 1971, à Llandudno, et je quitte la scène. Personne ne me connaissait dix minutes auparavant, et maintenant tout le congrès ne parlait que de moi. C'était bien agréable de se sentir vedette. En quelque sorte, nous sommes tous des vedettes quelque part et pour quelqu'un, pour la concierge de l'immeuble, pour nos enfants, pour notre village où vous êtes le seul magicien et pourquoi pas, pour le village global comme David Copperfield. Les jours suivants, j'étais sur un nuage de bonheur. Nous avons touché 30 livres sterling, juste le prix de l'hôtel et du ticket de retour. Christa partait, mais moi j'ai voulu rester à Londres, car j'étais une star que le monde entier allait s'arracher !

Une fois sorti de la gare, j'ai trouvé un hôtel — le magicien qui voulait m'emmener et m'héberger à Londres avait miraculeusement disparu — et j'ai commencé à me promener. Tout d'abord, j'ai voulu proposer mes faveurs au CHURCHILLS CLUB, un cabaret très chic. Ces pauvres ignorants n'étaient pas encore au courant de mon vedettariat : le directeur artistique ne voulait même pas me recevoir. Il le regretta sûrement par la suite. Je lui ai laissé un message : une feuille de papier avec une trace de chocolat, il a sûrement trouvé mon humour désopilant, mais il n'a jamais eu la courtoisie de me contacter par la suite. Le deuxième cabaret ne fut pas mieux : on ne voulait pas de magicien. De cabarets en théâtres, d'agences artistiques en direction d'hôtels : personne n'était au courant de mon triomphe à Llandudno, personne ne voulait m'auditionner. À part l'Embassy-club, Clerkenwell road 91... mais seulement dans une semaine pour des raisons qui m'échappent. Il fallait donc survivre une semaine. La brave Christa, entre-temps bien retournée à Vienne, m'envoya 1000 shillings que je dépensai aussitôt chez les putes. Un ami Suisse qui travaillait dans une banque, m'assura que si j'avais besoin, il pourrait même me prêter 1 livre sterling... Trop bon ! Le même jour, je trouvais un billet de 10 livres dans la rue : désormais, je mangeais la cuisine anglaise (= la merde) à ma faim.

Le jour de l'audition arrivée, je me prépare ; vers 23 heures, on me laisse en piste : six entraîneuses et deux vieux gentlemen qui sentaient le cigare froid et le champagne tiède furent mon public enthousiaste. Le premier de ces messieurs toussa et le deuxième est allé aux toilettes. Ma prestation terminée, un butler vint dans ma loge et m'annonça :

— *Mister Hollward wants to meet you tomorrow, by 11 o'clock. (Monsieur Hollward désire vous recevoir demain à 11 heures)*

Je demande au butler si ma prestation avait soulevé l'enthousiasme, et sa réponse fut, un demi-décibel plus fort :

- *MISTER HOLLWARD WANTS TO MEET YOU TOMORROW, BY 11 O'CLOCK*».

La classe quoi !... Le lendemain, Mister Hollward me fait transmettre un torchon avec une adresse dessus : l'adresse d'une agence. J'ai pris rendez-vous, cette fois-ci c'était dans trois jours ; les affaires s'accéléraient donc ! Trois jours

plus tard, je me trouve dans un bureau miteux en face d'un plouc qui me demande : « Où peut-on voir votre numéro ? » Ce jour-là, je me suis juré que désormais, je traiterais toutes mes affaires par vidéo, par e-mail, par *YouTube*, *Facebook*, *Twitter*, *meetic*, *webpage* et par *Skype*. Malheureusement, ces inventions n'arriveront que trente ans plus tard...

J'ai quitté Londres le jour même. Londres — Douvres — Calais — Paris ! Mort aux Anglais ! Pourquoi je ne suis pas retourné à Vienne ? La raison n'était point métaphysique, elle était plutôt terrestre : je n'avais pas les moyens pour un si long trajet... Paris n'était qu'une étape. L'étape dure maintenant depuis 39 ans...

Le bateau partait vers 20 heures, je n'ai pris qu'une soupe avec une tasse de thé avant de partir. Heureusement, la traversée dura huit heures au lieu de trois, sous un tel orage que je pensais que le Bon Dieu voulait me venger du peuple Anglais. Cette nuit, j'ai vomi quatre fois ; étant donné le malaise autour de moi, j'étais en dessous de la moyenne. Du jamais vu ! Un bateau de lépreux-pestiférés. Partout il y avait des malades, des passagers couchés au sol, dans les chiottes et au milieu du vomi, épuisés et à moitié inconscients à cause du mal de mer. L'image d'une grosse religieuse, endormie sur sa chaise et pleine de vomi sur sa belle soutane noire, reste une image forte dans ma mémoire. Comme la plupart des pauvres en 3e classe sur ce bateau, je n'avais pas d'appareil photo ; j'aurais sûrement pu faire une expo, « *TITANIC — le retour* » et gagner beaucoup de fric avec.

Leçon n°5 : Les Anglais sont des cons ! Les Français aussi, mais eux, ils le savent !



Soirée parisienne

« C'est une maison de première catégorie »
Carmen BAJOT (alias Anna WINTOUR)

Mon arrivée à Paris, un matin du mois d'octobre, a été sereine et calme. Les passagers du Titanic N° 2 somnolaient dans leurs sièges pour récupérer de la nuit mouvementée sur les vagues de la Manche déchaînée. Gare du Nord : j'ai toujours eu une hantise des gares et des transports en commun. Je les déteste, sans savoir pourquoi. Par contre, ce jour-là fut le début d'une longue histoire d'amour avec la Gare du Nord. Souvent, peut-être trop souvent, je retrouverai cette gare : défoncé à la drogue, en train de chercher de la came, de l'affection, des clients ou davantage si affinités.

Je calculais mes finances : un taxi, c'est plus cher que la consigne. Donc, je laissai mes bagages à la gare et je suis allé chercher un hôtel. Le choix fut rapide et plein de bon sens : il me fallait un hôtel qui frime et qui impressionne les producteurs et les agences de la capitale. Une suite de 6m2 au 5ème étage à l'hôtel PALACE, rue du Château d'Eau, Paris 10^{ème}; 20 francs la nuit au 5ème étage, toilettes et douche sur le palier, sera donc ma résidence, mon bureau. Ils allaient être impressionnés ces impresarii quand ils apprendraient que j'étais descendu au *Palace* !

La journée fut courte : j'ai dormi quelques heures et me suis réveillé vers 18 h. Je suis descendu et j'ai commencé à marcher... rue Saint-Denis. Puis, avec l'assurance d'un somnambule, je tourne 500 mètres plus loin à droite et je prends les « grands boulevards » sans savoir ce que c'est, ni où je me trouve. J'ai toujours adoré marcher, donc je marchai. Je m'aperçois que le paysage, si l'on peut dire ainsi, devient de plus en plus élégant, de plus en plus bourgeois. Souvent je répéterai cette expérience, beaucoup plus impressionnante qu'une visite touristique. Si vous ne savez rien de l'histoire de Paris, si les *grands travaux* du Baron Haussmann vous semblent étranges, marchez de la Bastille jusqu'aux Champs-Élysée, ça vous apprendra pas mal de choses : petit à petit, sans jamais que cela ne frappe l'œil, on traverse plusieurs mondes qui se touchent, qui s'entrelacent, qui flirtent entre eux sans toutefois se mélanger, mondes qui n'ont pas de frontières entre eux. Les quartiers sont très différents, mais ce ne sont pas des ghettos. Chaque rue est un petit village qui fait un clin d'oeil pudique à sa voisine. On m'a aussi souvent parlé de l'arrogance des Parisiens. Cette arrogance est plutôt de la pudeur... ou de l'orgueil, ou de la fierté d'avoir renversé la monarchie, ou de la honte de n'avoir pas su résister aux Allemands, ou la certitude d'habiter la plus belle ville du monde, ou l'aigreur de ne pas voir la mer, ou le bonheur de fréquenter les plus belles filles du monde, ou la joie d'avoir la meilleure cuisine du monde, ou l'embarras de puer l'ail. Le Parisien est une contradiction permanente. Je continue ma promenade qui sera déterminante pour ma vie. Je note que le boulevard devient de plus en plus chic ; je passe l'Opéra, très beau, RAS, et je me trouve devant une façade, assez moche :

« L'OLYMPIA de Bruno COQUATRIX »

Ça me dit quelque chose... j'entre donc par l'entrée principale. Personne ne m'arrête, nous ne sommes plus chez les ploucs en Angleterre... J'aperçois la scène (elle serait bien digne de moi...), et j'assiste à une répétition de Michel Sardou — très beau — que je ne connaissais pas. Je cherche la sortie, pour me retrouver par erreur à l'entrée des artistes, 8 rue Caumartin. Que vois-je ? Le concierge qui vide la boîte aux lettres. Je m'approche pour lui dire :

— *Hé mec, vous pouvez pas m'emmener voir le directeur artistique, je suis une star !*

Inutile de faire dans la modestie devant le petit personnel, je pense. Le type me répond :

— *C'est moi le directeur, suivez-moi !*

C'était le bras droit de Bruno COQUATRIX, Monsieur Jean-Michel BORIS avec lequel je signerai par la suite pas mal de contrats, mais... pas ce jour-là. Il m'emmène dans son minuscule bureau, 9m² à tout casser, et il m'écoute pendant deux minutes, puis il me dit :

— *Vous auditionnez demain à 15 heures. Ça vous va ?*

— *Ah non ! Je n'auditionne pas sans public, il me faut le contact et la chaleur de la foule, je ne suis pas une marionnette.*

— *Dans ce cas, je regrette. Mais vous pouvez toujours revenir sur votre décision, appelez-moi quand vous voulez.*

J'ai bien regretté par la suite ma bêtise ! De plus, il m'a été impossible de joindre ce Boris, ni par téléphone, car filtrage totale (742 82 45, c'est sur la liste rouge maintenant...), ni en direct, ni par courrier, ni par transmission de pensée, totalement inefficace... C'est lui qui me contactera plus tard, sans jamais se souvenir de ma première soirée parisienne que j'avais passée avec lui...

Après cette réunion d'affaires de haut niveau, je continue mon chemin vers la gloire : je passe devant la place de La Madeleine, puis rue Royale ; j'ai même vu l'entrée du « *MAXIMS* » et j'ai regardé à travers les vitres comme « *La fille aux allumettes* » d'Andersen. Puis, la place de la Concorde et les Champs-Élysées : c'est beau. Je continue, et j'aperçois une enseigne :

« LE SEXY »

Cela me disait quelque chose : Ahhhhhh oui, c'est dans ce cabaret que la célèbre agence Carmen Bajot programme en exclusivité. Carmen Bajot, c'était notre Anna Wintour à nous ! Elle était le top du top des agences artistiques et elle était mondialement connue : sa puissance, ses coups de gueule, ses colères, son extravagance, sa froideur quand elle n'était pas en chaleur et par-dessus tout, son sens légendaire des affaires, firent sa réputation. Une icône ! La Rolls Royce

des agences ! Je n'avais pas son adresse et je m'adresse à la gentille femme au vestiaire :

— *Vous auriez peut-être l'adresse de l'agence Bajot ?*

— *Un instant jeune homme, Madame Bajot est là, on va vous la chercher.*

Avant que je puisse dire : « Mais non, ce n'est pas la peine », (je ne m'étais pas encore lavé depuis mon naufrage sur le Titanic) — une belle femme en robe aux grandes fleurs — toute ma vie je me rappellerai ces fleurs — monte les marches : un ange, enveloppé dans un nuage de Chanel numéro 5. Elle était d'une gentillesse bien élevée (qualité qui, si elle était sincère au début, était devenue un automatisme) mélangée à une politesse sans faute ; la classe, quoi ! Bien !

Sa cliente, la patronne de ce bordel de luxe, Madame Devergie, qui s'occupait du bar et des filles, elle aussi avait la quarantaine passée, mais pas trop, et elle était plutôt bien conservée pour quelqu'un qui n'a pas dormi pendant vingt ans.

Je balbutiais que j'étais un artiste qui manipule des boules, qui était Autrichien, qui venait de refuser l'Olympia, etc... etc...

D'une façon royale, elle m'a tendu sa carte de visite imprimée en relief, puis me dit :

— *Venez me voir à l'agence ; mais en attendant, si vous voulez prendre un verre, vous êtes mon invité.*

Cela me changeait des cons d'Anglais...

Une vague de bonheur s'empara de moi et je passai une soirée de rêve que même James Dean n'aurait pu me procurer : pendant que je sirotais mon whisky-coca seul, Carmen était déjà partie ; j'assistais à un spectacle que je jugeais le top du top du top ! Le cabaret Renz à la puissance cinq ! Je regardais les numéros, des légendes vivantes comme George SCHLICK, les NEW HOUDINIS, les BIG BEN ou Nancy HOLLOWAY, la strip à la mode. Impensable d'imaginer que toutes ces stars deviendraient quelques années plus tard mes amis, mais impossible sur le moment de leur adresser la parole... Si j'avais su ! Ma soirée

au SEXY s'achève; je retourne dans mon hôtel Palace pour m'endormir avec la certitude que Paris est plus cool que Londres, que les Anglais sont des dégénérés, et qu'ici je vais devoir me décider entre L'OLYMIA et le SEXY, entre Carmen Bajot et les autres agences, toutes à mes pieds bien sûr.

J'ai dû attendre vingt années pour pouvoir travailler au SEXY, qui était devenu « LE MILLIARDAIRE ». Carmen BAJOT-Wintour ne m'a jamais programmé, nous n'étions pas faits l'un pour l'autre... mais elle a toujours une petite place dans mon cœur : c'est elle qui m'avait payé un whisky-coca en 1971, mon premier verre à Paris ! Elle coule maintenant une retraite bien méritée dans le Midi de la France et elle est cinq fois grand-mère.

Mes nuits au MILLIARDAIRE :

1991: Cet été-là, j'avais 46 ans et j'étais parfaitement heureux, car je commençais au Milliardaire (l'ex-SEXY) : les premiers jours furent éblouissants. Nous passions des heures au bar, écrasés de chaleur, prenant peu à peu une cuite saine et légère. Dès l'aube, j'étais au bar, un bar convivial et frais où je m'enfouissais. (Merci Sagan...).

J'ai été viré du Crazy Horse et la nouvelle direction du Milliardaire faisait appel à mes services... On m'avait mis en garde; on m'avait dit que Bernardin se vexerait, mais il y avait plein de raisons d'accepter l'offre du Milliardaire.

Tout d'abord, la nouvelle direction était l'équipe de Pigalle que je connaissais bien : le chasseur de l'AIGLON et le serveur du CABAN RYTHME, rue Fontaine, deux cabarets à putes qui m'avaient offert leur hospitalité dix ans plus tôt. Monsieur JEAN-CLAUDE, dit « le black », et JACQUES, dit « MONSIEUR JACQUES » étaient montés dans les échelons et avaient acheté le Milliardaire, en dépôt de bilan. Ils furent les meilleurs patrons que je n'aie jamais eus. Leur but était d'avoir une vitrine bourgeoise, quant à la rentabilité, tout le monde s'en foutait.

J'étais la star, car normalement les artistes du Milliardaire étaient nourris de l'espoir de traverser un jour la rue et d'être engagés au Crazy Horse, à 100 mètres de distance. Mon parcours fut l'inverse : un artiste du Crazy au Milliardaire, c'était une sensation...

Il y avait également Madame DEVERGIE (oui, celle qui n'avait pas dormi pendant 20 ans, maintenant 30!). Elle a vendu, mais elle restait avec les meubles, pour s'occuper des putes. Un jour, on l'a priée de quitter les lieux, et je la regrette. Je l'aimais bien, la vieille maquerelle. Il paraît qu'elle tient maintenant un bar avenue Hoche, un bar à filles bien sûr ! C'est elle qui m'avait prononcé, à mon arrivée au Milliardaire, la phrase qui m'a le plus chauffé le cœur en 30 ans d'activité :

« Je suis contente que vous soyez là ; ici, vous êtes chez vous ! »

Cette phrase était d'autant plus touchante qu'Alain BERNARDIN, lors d'une de ses légendaires colères, m'avait jeté dans la gueule la mémorable phrase : « Fais gaffe, ici tu es chez moi, et pas chez toi !! » ; et ça, après trois ans de contrat chez lui. Gaétan Bloom, le dernier artiste engagé par papa Bernardin, lui, au moins a eu droit à : « T'es maintenant chez toi ici !, et cela, après trois jours. Sacré Bernardin !

Je suis resté trois mois dans cet endroit, cet havre de paix, de putes de luxe et de bonheur... Nous étions quatre « attractions » : Alpha avec ses oiseaux et sa Séverine, Omar Pacha, le respectable ancêtre avec 15 années de maison, Max Oskar, un magicien Autrichien qui était en union libre avec une belle et très solvable avocate et qui avait décidé de dépenser la totalité de ses cachets en jambon de Parme et en Saint-Emilion, et moi, la nouvelle recrue pleine d'innocence bien sûr. Les pique-niques de Max dans la cave du Milliardaire étaient devenus un événement pour le Tout-Paris des artistes du cirque, c'est-à-dire les attractions de passage qui étaient par hasard dans le quartier. Pour le spectacle, il y avait aussi une revue, copiée sur le Crazy Horse, et... beaucoup d'entraîneuses au bar. Toutes des copines... Quelquefois, on comptait plus de personnel dans la salle que de clients. On a bien rigolé et je dois dire qu'en trois mois au « Milliardaire », j'ai appris davantage qu'en trois années au « Crazy ».

Mon humour si fin et si sophistiqué était très apprécié : un soir, ce devait être le soir de « Première » et le « Tout-Paris » était dans la salle ainsi que les proxénètes de Pigalle, ceux du 8ème arrondissement et les flics en civil de la Brigade des mœurs... Ce soir donc, personne ne rigole pour mon numéro, dit comique. Je décide de faire un geste qui va provoquer mon licenciement, car être viré, souvenons-nous, reste toujours l'un de mes fantasmes. Je prends une bouteille de champagne et j'en verse le contenu sur la tête de l'un des clients. Stupéfaction ? Bagarre générale ? Arrêt de ma prestation ? Non ! Éclat de rire collectif, la glace était rompue... Personne n'est venu pour me casser la gueule à la sortie, je suppose que j'étais protégé par « le milieu ».

Une autre fois, j'ai eu la bonne idée de piquer des bouteilles de champagne aux tables. Après mon numéro, l'un des serveurs est venu dans la loge et il a réclamé les bouteilles.

— *Otto, tu ne peux pas prendre ces bouteilles, c'est du vinaigre pour les touristes, voici une meilleure !*

Nous étions une famille heureuse. Le soir de Noël, mon fils avait 4 ans, il a joué dans la salle à cache-cache avec les serveurs et les entraîneuses.

Un autre soir, la direction nous offre un couscous ; ça se passait vers 18 heures, on mangeait sur place et on picolait pas mal, Sidi BRAHIM 1987, lourd et délicieux. Christa arrive :

— *Otto, devine qui a téléphoné !*

— *?????? le pape ? hahahah !*

— *Pire !*

— *Ahhhhhhhhh !*

— *Monsieur Bernardin !*

— *Que veut-il ? Mon cul ???? Hahahah !*

— *Sais pas...*

Eh ben, ce n'était pas le moment pour rencontrer Bernardin... J'y suis allé quand même, ou plutôt j'ai grimpé les 100 mètres jusqu'au Crazy Horse, car j'étais parfaitement bourré ; c'était vers minuit, l'heure propice pour une petite

visite de courtoisie à Monsieur Bernardin. Puis, je ne me souviens plus de rien ! Les Blackwits, attraction-star au Crazy de 1976 à 2005, m'ont raconté la suite :

— *On t'a vu, main dans la main avec Bernardin, assis sur un sofa juste en face du bureau ; vous ne parliez pas, vous étiez tous les deux comme en transe...*

Je ne me souviens plus du contenu de notre conversation, mais j'ai repris quelque temps plus tard au Crazy Horse, pour des raisons qui m'échappent.

La barmaid du Milliardaire s'appelait Marie ; la cinquantaine, un monument des nuits parisiennes, la gentillesse en personne, drôle, disponible. Là où c'était toujours pénible pour nous artistes de demander un verre, avec elle c'était un plaisir ! Elle connaissait tous les clients, elle aurait sûrement fait une psy hors pair ! Un jour, elle a été remplacée par la copine de l'un des patrons, et elle est tombée en dépression. Triste sort.

Côté putes et danseuses, j'avais plutôt la cote, mais je restais fidèle à Christa et à James Dean. Quelques années plus tard, lors d'une soirée au QUEEN, alors défoncé à l'ecsta, je commence à flirter avec la plus belle fille sur place (sous ecsta, elles sont toutes belles, sauf les boudins).

Elle avait un regard exceptionnel – (Bernardin disait toujours : « Une femme, tout d'abord, c'est un regard ») — et une allure d'étudiante à la Sorbonne. Elle était le prototype pour le Crazy, mais c'était l'une des filles du Milliardaire, mais moi, je ne m'en souvenais plus.

— *Écoute ma chérie, avec la gueule que tu as, je peux te faire travailler au Crazy, et cela, quand tu veux !*

— *T'es fou ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse dans ce truc, je prends une plaque par passe !*

On n'avait pas les mêmes valeurs... Elle m'a même proposé une passe à l'oeil, mais je ne voulais pas abuser de sa générosité. Avec le recul du temps, je pense que dans le bon vieux temps, j'étais trop avare avec mon corps. Trop tard !

2008 : Greta Garbo ou Christa Wessely ? (photo Otto Wessely)



Le Milliardaire fut revendu et encore revendu. Jacques, ou plutôt « Monsieur Jacques » comme on l'appelait dans le milieu, avait acheté le BARON : ce fut pendant une décennie le plus beau et le plus sympathique bordel de Paris. Quant à Jean-Claude, « LE BLACK », il ouvrit un petit bar sympa, l'OPERA NIGHT, rue Saint Anne. Ça existe encore, allez-y de ma part, c'est très convivial ! Le BARON a dû fermer pour des problèmes administratifs : il paraît que les entraîneuses étaient des prostituées. Mais sans blague, quelles mauvaises langues sont les flics de la nouvelle Brigade des mœurs ! Faudrait les attaquer pour diffamation !

En ce moment, mon cher Milliardaire est une discothèque. Il n'y a plus de spectacle, mais ça s'appelle « LE CABARET », « LE CAB' » pour les initiés. Le gag ! C'est devenu beaucoup trop BCBG pour moi.

Pendant un certain temps ça a même appartenu au QUEEN. C'est là-bas que le Queen envoyait la clientèle trop riche, trop moche, trop âgée ou trop bourgeoise pour qu'elle ne se mélange pas avec la faune du Queen.

Une fois, ils m'ont engagé, pour l'anniversaire du groupe 2Be3. Eux : ils sont très sympas, mais un peu vieux à mon goût. Leur producteur était canon... et pédé ! J'ai toujours voulu coucher avec un producteur pour ma carrière, ça n'a jamais marché. Avec celui-ci, j'aurais accepté un plan cul juste pour le plaisir, mais il ne voulait pas de mon jeune corps innocent de 49 ans, tant pis pour lui.

Un autre soir, l'un des copropriétaires du Milliardaire et aussi de l'agence ELITE, très connue à l'époque, m'a emmené dans les toilettes. Pour une pipe ? Non. Pour une petite ligne de CC, c'était charmant !

Et je ne veux pas terminer mon éloge sur le Milliardaire sans vous raconter ma conversation avec Charles DUMONT, un habitué. Je le félicitais pour la chanson « l'Accordéoniste », il n'a pas été content...

Je ne veux pas terminer mes éloges sur le Milliardaire sans saluer un Monsieur, très élégant, la soixantaine, soigné, qui était présent tous les soirs à l'entrée avec son verre de whisky. Je demandais s'il s'agissait du grand directeur, ou du financier obscur de l'établissement... « Non », m'a-t-on répondu, « C'est Gilbert, l'un des deux BIG BEN ». On avait viré la grande attraction « LES BIG

BEN » quelques années auparavant, mais Gilbert a continué de venir tous les soirs, pendant des années, comme si rien n'avait changé...

CARMEN-Anna WINTOUR-BAJOT bis :

Revenons dans le bureau de Carmen Wintour et dans les années 70... Le lendemain : pas de coup de fil de Carmen. J'attends 24 heures et je l'appelle. La sympathique secrétaire me convoque pour le lendemain : c'était la journée « portes ouvertes », chaque mardi de 15 à 17 heures, 11 rue d'Artois, premier étage face. J'y vais avec mon press-book et là, je tombe sur une scène digne d'un film de Woody Allen : comme chez le médecin, je vois une vingtaine d'artistes dans une espèce de salle d'attente en train de remplir des formulaires inutiles en attendant leur tour. Chacun avait droit à 10 minutes de consultation. Mon entretien fut court :

— *Qui êtes-vous ?*

— *Je m'appelle Otto Wessely et je cherche du travail.*

— *Vous savez, à Paris, il n'y a que quatre établissements qui paient les artistes : Le Crazy Horse, La Tour Eiffel, la Tête de l'Art et le Sexy.*

Elle avait dû dire cette phrase au moins 30 000 fois ! Avant que je puisse répondre : « Majesté, faites-moi donc travailler dans ces quatre débits de boisson avant que je vous encule, vieille salope », la consultation était déjà terminée. Heureusement, j'ai eu l'intuition que Madame BAJOT avait d'autres flèches à son arc et je m'entendis dire :

— *Je veux auditionner pour vous pour que vous puissiez apprécier mes multiples talents !*

Étonnée par tant d'audace, elle me promit de s'en occuper. Et le lendemain, je fus programmé pour une audition au LUCKY STRIP, rue Arsène Houssaie, juste entre LA VILLA D'ESTE et L'ETOILE DE MOSCOU, deux cabarets de seconde zone, tandis que le LUCKY STRIP était classé « troisième catégorie ». Pour être bref : Le Lucky Strip m'engageait ; j'y suis resté pendant trois ans, je n'avais plus aucune nouvelle de Madame Bajot-Wintour, mais j'étais à l'abri de la famine, et je réalise :

Il vaut mieux travailler dans une poubelle que de ne pas travailler dans un Palace... (Leçon n° 6).



Les réalités parallèles

AVERTISSEMENT : CE CHAPITRE EST UN
CONSTAT — PLUTÔT NÉGATIF — SUR L'UTILISA-
TION DES STUPÉFIANTS !

*« I dont know what's going on with me, but I'm full of... and extasy »
Otto Wessely*

*« La véritable vision et la capacité à voir l'invisible »
Jonathan Swift*

1993: *Cet été-là, j'avais 48 ans et j'étais parfaitement heureux : j'avais vu Dieu ! Car je prenais mon premier micropoint (LSD).*

Commençons par le début : en 1992, au mois de février, Paris était gris, triste et naze ; un copain me parla de « Raves », de « Techno », de « Garage » et de petits comprimés, chers, mais d'une efficacité à toute épreuve. Je lui en ai acheté deux, 200 francs pièce. J'ai toujours été quelqu'un de curieux, j'ai donc consommé le premier bonbon sur place. Rien ! Il m'a parlé d'une « montée », d'un état spirituel supérieur, de l'empathie envers les autres et batidibatada. Je ne sens absolument rien et je prends ma voiture pour rentrer chez moi. Tout à coup — environ trois quarts d'heure après — je trouve que les signalisations de

la circulation sont d'une beauté hallucinante : quoi de plus beau qu'un triangle renversé, un feu tricolore, un stop. Quoi de plus beau que les immeubles haussmanniens, quoi de plus sympathique que mes compagnons de route, mes amis, les conducteurs des autres voitures. Elles sont belles les Citroën et les Peugeot ! On habite vraiment la plus belle ville du monde...

Je m'arrête pour prendre un verre dans un bar-tabac pour faire part de mes observations à la clientèle du bar. Mon comportement semble tout à fait normal, car personne ne me dit : « Ferme ta gueule ! ». Au contraire, le barman me raconte qu'il a deux enfants qui font des études, ma voisine au comptoir me confie qu'elle doit rentrer chez elle pour faire à manger à son mari. J'avais depuis toujours, d'énormes difficultés à m'adresser aux gens que je ne connais pas ; là, je menais des conversations avec des personnes étrangères, choisies au hasard. Ajoutons à cela un bien-être physique ; je me sentais comme à 15 ans, les complexes en moins. Les inhibitions tombent aussi sous l'alcool, mais étant donné le fait que vous ne dites que des conneries, personne ne veut vous parler, et si vous insistez, ça devient lourd. Sous « bonbons », j'étais léger, limite spirituel, je parlais comme il faut, pire, j'écoutais ce que les gens me disaient. Je reprends la voiture, il était 17 heures et je m'arrête devant la célèbre discothèque de pédés, le SCORPION : elle était ouverte.

Jamais, mais jamais dans ma jeunesse, je n'avais éprouvé le désir de fréquenter les discothèques. Ce jour-là, oui. Je rentre, je commande un verre : ce n'est pas déplaisant, ils jouent du tango, du cha-cha-cha et du disco avec Claude François. Même si je trouve ça un peu démodé, je m'amuse un peu et je pense que les discothèques n'ont pas évolué depuis les années 60... Je ne drague pas, je ne me fais pas fait draguer non plus : c'était le thé dansant pour le troisième âge, une chose dont j'ignorais l'existence.

Quelques heures plus tard, je découvre le « Hard Rock Café » en face, et d'autres bars, et je découvre que l'alcool n'a plus aucune emprise sur moi. Et toujours cette euphorie, cette joie de vivre, ce besoin de savoir le CV de tout le monde. Vers 1 heure du matin, je décide de retourner au Scorpion : je tombe sur le cul ! C'était soirée « *deep-house* »... Même si je ne savais pas ce qu'était la *deep-house*, j'étais subjugué : les garçons étaient beaux, les filles sympas et le

barman me sert un whisky-coca sans me faire payer. Je suis resté scotché au bar jusqu'à cinq heures du mat, toutefois sans danser — la soirée était une réussite.

Le lendemain, j'atterris dans notre réalité, doucement, comme un flocon de neige. Pas de gueule de bois, pas de regrets, une mélancolie joyeuse s'installait en moi. Voilà ma première prise. 2000 autres vont suivre, parfois avec des descentes catastrophiques : je suis devenu accro. Il faut savoir une chose sur l'ecsta : selon la littérature médicale, ça ne provoque aucune dépendance physique comme les autres drogues, sauf pour une personne sur dix mille. J'avais tiré le gros lot. Pendant des années, je ne pensais qu'à ça, avec tout ce que ça entraîne. Lentement et sûrement, mes sorties se multipliaient, le *Scorpion* était ma cantine. Un soir, j'ai voulu aller au *Queen*, la boîte la plus « in » de Paris, la porte la plus fermée. On laissait entrer une personne sur 10. Ça n'a pas raté, je me suis fait refouler. Le lendemain, je prépare ma vengeance : accompagné par quelques copines du *Crazy* — des bonnes clientes du Queen... — je me présente à l'entrée et je veux faire le coup « Allez les filles, c'est naze, on va ailleurs ». Mais j'étais déjà sous l'emprise de mon médicament et je dis au gros black à l'entrée :

— C'était pas gentil hier, on est voisin, voici mes sœurs, et moi, je vais me coucher !

Le brave videur ALBERT rigole, on entre, et depuis ce soir-là, je suis devenu la *Queen* du *QUEEN*, pour au moins deux ans... Je n'ai jamais eu « la carte du Queen » et n'ai jamais commandé de bouteille au carré VIP ; je restais toujours avec « le peuple » au bar, et je n'ai jamais arrosé les videurs, la sympathie ecstasique faisait merveille. Albert est devenu un copain. J'ai beaucoup discuté avec la physio SANDRINE ; elle m'expliqua la formule magique : 50 % de pédés, 30 % de filles et 20 % d'hétéros, de préférence baisables. Cette formule a fait merveille : le Queen était l'endroit à la mode, limite « underground » et sans snobisme. J'y ai vu plein de gens connus, mais tout le monde s'en foutait, le seul critère étant l'extravagance ou l'originalité, pas le portefeuille. Un soir, j'osai danser pour la première fois, c'était comme un mur que je traversais... Après quelques mois, je pouvais — selon Sandrine — rentrer n'importe où et avec n'importe qui. Une satisfaction qui m'a coûté cher par la suite, mais sur

le moment, c'était paradisiaque. L'ex-boudin des années soixante devenait une lanterne des nuits branchées.

L'été 93 devenait lourd: je sortais tous les soirs pour me défoncer ; le lendemain, je travaillais de nouveau au Crazy Horse ; après le spectacle, je sortais de nouveau, and so on. Le petit noyau dur de nos sorties était : Nathalie, la caissière, Julien, Éric, Jojo, des régisseurs du Crazy et moi. Je faisais circuler des « notes de service » à la Bernardin avec le programme d'après travail. Kevin James qui travaillait à l'époque avec moi au Crazy, nous accompagnait souvent avec le petit ANTONIO, 1 m 10 , son partenaire. Ils étaient la seule « attraction » du Crazy qui montrait un intérêt pour ce circuit.

Vers le 10 juillet, j'ai donné le premier bonbon à ma copine Nathalie, c'était son baptême. Au Queen bien sûr. Le résultat a été rapide : elle est tombée amoureuse de moi... Je l'aimais bien, mais je n'avais pas envie d'autre chose. Je vais donc sur la piste de danse, je lui décroche le plus beau mec de la soirée, SHIVAN, hétéro. Ils ont maintenant deux adorables petites filles, même si en 1993 nous étions pendant tout un été le redoutable « *trio infernal* », connu dans le milieu de la drogue et de la nuit. C'était enfantin, grave et destructif en même temps.

La soirée LSD :

Revenons donc à cette soirée LSD : F., Le frère du « plus beau mec de la soirée » m'offre un « micro-point ». Le « noyau dur » (mes copains et copines de l'époque) est présent, j'avale le petit truc et j'attends. Rien pendant 10 minutes. Tout à coup, le carton sous ma bière commence à briller. C'était beau ! Le serveur du café me fait un petit dessin : deux personnes qui dansent. Ils commencent à bouger et ils sont entourés d'une lumière bleue, pas déplaisante. Pour éviter les mauvaises surprises, je prends un bonbon (XTC) et nous allons au Queen comme presque chaque soir. À l'époque, les Champs-Élysées étaient en travaux, assez moches. Ce soir-là, je découvre une avenue bellissime: il y a des rats, des vrais, ils sont merveilleux. Il y a une voiture cabossée, les traces de rouille

deviennent de la nacre. L'avenue fait des vagues, elle bouge, lentement. Il n'y a plus de lignes droites, tout est en perpétuel mouvement. Comme l'univers... le visage de Nath' a une certaine profondeur de champ, je la vois comme avec des lunettes trop bien réglées. Je devine les vaisseaux sanguins sous la peau. Voilà le côté visuel, qui est seulement l'option du trip.

Car le vrai trip, la vraie « magie », ce sont les sentiments. J'ai tout raconté à Nath', quasiment en direct, elle pleure, l'émotion sans doute. Je vois la faune du Queen et je m'entends dire : « Qu'est-ce que ça peut être beau un être humain ». Puis, j'ai l'impression que je n'ai plus de corps, que je me transforme en atome (un classique selon les spécialistes) et là, je rencontre DIEU. J'éprouve un tel sentiment d'amour, un amour qui n'est plus lié au sexe, qui n'a plus aucune raison logique que je pense que *DIEU = AMOUR*, quelque chose que je n'avais jamais compris à l'école, et qui devient tout à fait logique ce soir-là. J'avais l'impression d'avoir vu le Paradis par le trou de la serrure... La descente dans ce cas est très lente : elle peut durer trois heures comme trois ans ou plus...

La dépendance :

À partir de cet été, je plonge. Bienvenue donc dans le milieu des drogués noctambules des années 90 : c'était mon monde, ma raison de vivre. J'avais encore quelques contrats que j'ai honorés plus ou moins honnêtement, mais les boîtes techno étaient pour moi la vraie vie... Je ne pensais plus à ma famille, mon enfant de six ans ne me voyait plus, et quand il me voyait, j'étais défoncé. On est moins violent qu'avec l'alcool, mais c'est grave quand même. La rupture devient irréversible, la machine à remonter le temps n'existe que dans un autre univers, dans une autre dimension.

Notre circuit commençait par le « *petit Berry* », rue Marbeuf pour la « montée ». Puis le Queen — obligé — suivi par le *REX* — musicalement le plus pointu — ou le *GIBUS* — très populaire et plein de racailles comme il faut. Il y avait aussi la soirée *Jetsex* tous les mardis au *PRIVILÈGE*, la boîte à l'intérieur du *Palace*. C'était tout petit et la « famille » des défoncés se retrouvait une fois

par semaine. On se connaissait tous : tout d'abord MYRIAM, la physio, elle était moitié black, moitié blanche, moitié homme, moitié femme. On est devenus très amis... Un jour, je lui demande :

— *Dis-moi, tu es lesbienne ou transsexuelle ?*

— *Les deux mon petit !*

Il y avait aussi mes copines, les trois barmaids lesbiennes, le « chinois » (le dealer attiré), la patronne (membre de l'association SOS-drogue), le beau et aigri mec du vestiaire, KIMO, le remarquable DJ hard-house, FRED, mon oreille d'écoute dans les moments difficiles, et plein de « filles à pédés ». Ce sont des filles qui adorent les pédés et qui espèrent leur faire changer d'avis. Parfois ça marche, pour une nuit... et évidemment plein de pédés qui rêvent tous de se taper un hétéro, ne serait-ce que pour une fois, une heure, 10 minutes, le temps d'une pipe...

Au PRIVILÈGE, il y avait la légendaire after du samedi et du dimanche matin, le KIT-KAT que quelques survivants qualifiaient de la meilleure after du monde : vers huit heures du matin, c'était tellement plein que pour atteindre le bar, on mettait parfois une heure. Pourtant, on ne laissait entrer que les habitués, c'est-à-dire ceux dont les pupilles étaient plus grandes que les yeux. C'était un monde survolté, défoncé, enfantin, plein de détresse morale. Nos seuls repères étaient la musique et la drogue. Le fameux DJ SERRANO jouait du Garage : c'est une musique qui vous endort si c'est mal fait, mais si c'est joué par un as, ça vous traverse le corps, vous nagez sur un océan de sonorités pour quelques heures ou pour toujours, le temps n'a plus aucune importance. Serrano est mort, mais j'ai encore ses sons dans mon corps. A la sortie, vers midi, nous nous retrouvions dans un café à côté du Scorpion. Et là, c'était le délire : deux mondes se croisaient, les scotchés de l'after et les vieux qui attendaient devant l'entrée du thé dansant du Scorpion. Et chacun de ces deux groupes n'avait qu'un but : vaincre la solitude. On se ressemblait.

Après cette première after, la suivante ne commençait qu'à 14 heures, au célèbre CHARLY'S BAR : tout ce que je peux dire, c'est que ce n'était pas un thé dansant pour la jeunesse dorée du seizième arrondissement... c'était sans âge et sans sexe déterminé, cinquante ans de prison par mètre carré, on était de nouveau en famille, personne ne nous dérangeait. Quelques flics en civil fai-

saient vaguement attention qu'il n'y ait pas de violence — improbable avec les médicaments que nous consommions — et que les dealers attirés ne soient pas trop visibles. Pas de touristes. Charly fermait vers 22 heures, juste le temps de dormir un peu dans la voiture ou chez une rencontre de hasard, pour être présent à l'ouverture du Queen vers minuit. Un soir, j'ai confondu : j'ai pris la soirée du Queen pour une after tardive et je félicitai le patron de la bonne idée de faire commencer une after vers minuit... Le temps devenait relatif.

Kaléidoscope :

Le trio infernal fait une triple-prise MDMA et prend la voiture pour aller à une rave dans une carrière, en pleine nature : tout était en blanc, nous étions sur une autre planète.

Fête de la musique 1993 à l'île des Cygnes à Paris. Toutes les demi-heures, les DJ changeaient, ils venaient jouer gratuitement. La sono était fournie par l'association « techno-résistance ». Vers 5 heures du matin, le soleil se lève, la Tour Eiffel s'habille de lumière, bien avant les 20 000 ampoules de l'an deux mille. C'était une rave dite sauvage, tout était permis, aucun débordement de violence. Sans police. Impensable aujourd'hui. Vers 1996, pour la fête de la Musique, les chars « techno » et les raves furent interdits.

La même année, je fais quelques achats en Hollande. Accident de voiture sur le périph' d'Anvers : police, remorquage, personne ne découvre le trésor que j'avais sous le tapis. Merci l'ange gardien !

14 septembre : je pars pour faire un spectacle en Allemagne. Mon ami-LSD, F., devenu entre-temps mon « meilleur ami », me demande combien de temps je vais rester là-bas et me dit qu'il ne peut plus vivre sans moi. Je le tranquillise avec un bonbon et je le console : ce n'est que pour un soir et je lui confirme que nous ne rentrerons que le lendemain soir. En rentrant, je trouve ma maison cambriolée et les médocs remplacés par des placebos...

Pour financer mes sorties, et aussi sous prétexte de nourrir ma famille, je décide vers 1994 de me mettre à la vente. Mon petit commerce marche bien, j'ai deux « fourmis » qui font la navette entre le client et moi. La fourmi n'a qu'un ou deux bonbons sur elle, et c'est aussi la fourmi qui donne la marchandise au client et qui encaisse. Le client ne voit jamais le fournisseur. Quand la fourmi a vendu quatre unités, la cinquième est pour elle. Règle d'or : une bonne fourmi doit toujours être fauchée, sinon elle se met à son compte et elle devient une concurrente. Faut donc pas trop bien traiter ces braves fourmis...

J'invente la formule « luxe » : 150 francs dans la main, 200 francs de bouche-à-bouche. Cette formule fait un tabac, ne serait-ce que pour le côté humour.

Pendant mon absence, mon fils joue dans la rue, ma femme reste toute la journée au lit avec une bouteille de pinard et avec beaucoup de chagrin. Je m'en fous... Mes voisins — le magicien Alpha et sa femme Severine — évitent le pire.

L'été 95, j'ai un blocage de reins, dû à un surdosage de MDMA. Chose classique il paraît. Je bois trois litres d'eau : rien (six litres sans faire pipi et cela devient fatal). J'ai la présence d'esprit d'aller dans un sauna pour transpirer. Après quarante-huit heures et 10 litres de bière — bus et transpirés — les premières gouttes de pipi sortent. Je remercie mon ange gardien.

31 août 93 : c'est ma « dernière » au Crazy. Je la fête au Queen. Vers 7 heures du matin, je passe avec des copains devant la Brasserie d'Alsace. Je vois Polly, la capitaine du Crazy, avec deux copines en train de terminer leur repas. Je tire mon pantalon et je pisse contre la vitre. Puis, j'offre mon pantalon à mon copain F.

La soirée s'est mal passée : j'ai mal à la tête et pas mal au cul...

1er septembre 1993 : c'est le premier jour d'école de mon fils qui entre en CP. Suis à Paris dans une after... Irrécupérable. La machine à remonter le temps n'existe pas...

L'automne 93 : j'avais encore de bons galas, mais j'étais tellement pris dans mes délires que parfois je rentrais à 11 heures du matin, pour prendre la voiture seulement deux heures plus tard pour un gala. Chaque contrat était un miracle, je n'en ai pas raté un seul, c'était toute ma fierté.

J'étais scotché au plafond en permanence. BBC-Londres, théâtre André Malraux à Gagny, Palais des Congrès à Paris, télévision allemande, cirque d'hiver : voici quelques contrats du mois de septembre qui me ramènent des fortunes que je me fais aussitôt voler par F. Je m'en fous, je me sens invulnérable et près de Dieu. Ou du diable...

Gilles Arthur m'engage en octobre pour une série de galas pour les Mandrakes d'Or : je ne sais plus ce que j'ai fait, mais pour la dernière représentation, filmée par FR3, je déchire la feuille du présentateur Vincent Perrot, je touche le cul de Karen Cheryl et je fais tomber mon trophée qui finit en miettes. Il paraît que ce fut un succès, je ne me souviens plus de rien, sauf que les gens étaient contents et que je sortais tous les soirs pour rentrer le lendemain vers midi et pour repartir avec Christa pour un autre gala où j'arrivais défoncé et en retard. Gilles Arthur ne m'a pas viré, c'est un ange.

Nous sommes engagés à Vienne au RONACHER par Werner HERZOG (le metteur en scène de cinéma) pour un spectacle de Variétés. Je voulais y faire ma première cure de désintox. Résultat surprenant : au bout de deux semaines, c'est moi qui organise les sorties et gère les stupés... Werner Herzog me met en finale du spectacle, il me trouve génial, mais j'ignore pourquoi. Je ne pense qu'à rentrer à Paris, je veux me laisser mourir. Mon neveu Ingo et sa femme Angelika m'arrachent à la dépression, ils me forcent à sortir ;-) ça m'a sauvé la vie...

Décembre : on me propose une prolongation d'une semaine pour 5 plaques. Je refuse, car j'ai un spectacle le 2 décembre au Scorpion pour une misère, et je voulais revoir F... et toute la clique. En arrivant, F.& Co me cambriolent à nouveau ; cette fois, ils ciblent la voiture. Ils savent où les trésors chimiques se cachent. Il manque la moitié de mon matos de spectacle ; j'arrive vers 10 heures du soir chez Alpha, il me fabrique certaines choses ; vers 2 heures, je suis sur scène, spectacle complet, y compris la lévitation d'une spectatrice et mon strip intégral. 5 plaques perdues, la moitié de mon matos disparu, pauvres trois mille

balles encaissés et la fierté de ne pas avoir annulé un contrat. Speed... Je pense que si j'avais été aussi solide dans la vie que pour le spectacle, je n'aurais pas eu besoin de came.

Janvier 1994, Berlin : le WINTERGARTEN est mon paradis. Les ecstas, c'est le mec à la poursuite qui s'en occupe; l'héro et la CC sont fournis par le personnel de la salle; pour la fumette, il y en a partout. Les endroits où sortir sont le E-WERK, le TRESOR (hardcore), le GLOBUS (lundi matin) et le SUBVERSIF. J'avais beaucoup de tendresse pour le Subversif : il n'ouvrait que le lundi soir. C'était au fond de la deuxième cour d'un immeuble destiné à la démolition de l'ex Berlin de l'Est, l'adresse était connue, mais pas publiée. Pas de videur, car si en arrivant, vous n'étiez pas bouffé par les rats qui couraient dans la cour, c'était bon. La porte de la cave tenait à une corde; au RDC, il y avait des planches de bois style piscine pour se « reposer » en cas de syncope ou de coma imprévu. Le verre, servi par l'adorable transsexuel PÜNKTCHEN (1 m 95, 100 kg), coûtait 3 DM, l'entrée était gratuite bien sûr. Il fallait emmener ses propres médicaments, sur place on ne trouvait que du LSD. Musique hardcore et hardtrance. Lumières : ampoules nues de 40 watts. Je ne peux pas beaucoup raconter sur ces soirées, seulement que : « J'ai survécu... ». Un matin, il fait moins 15 degrés, il neige, et je m'endors dans la voiture sous LSD. Je me réveille vers 5 heures de l'après-midi et je constate que je ne suis pas mort : quelqu'un a mis le contact et a laissé tourner le moteur pendant des heures. Je ne sais pas qui. Merci l'ange gardien...

Je me promène dans le Marais à Paris. Je suis transparent. Je prends un bonbon : 45 minutes après, j'existe...

14 février 1994, Berlin : après une after prolongée, il est 7 heures du soir, je passe devant un magasin de bijoux et j'y vois comme au radar, les plus belles alliances que je n'aie jamais vues : moitié platine, moitié or. Je les achète (une fortune!), je les emmène au théâtre, une pour moi, une pour Christa. Les autres artistes applaudissent, Christa pleure. On les a toujours.

Nathalie pleure dans une after pendant deux heures. Moi aussi. Sans le dire, nous savons pourquoi.

La physio la plus impitoyable de Paris — Marilyn des « BAINS » — vient au Queen, au carré VIP. Elle a cinquante ans, elle les fait bien ; la faune du Queen méprise les « Bains », trop ringards, trop bcbg. Nous la prenons « en sandwich » et nous lui faisons un « bouche-à-bouche » avec du champagne. Au lieu de prendre la fuite, elle prend son pied. Innocent retour en enfance sous ecsta : vicieux, pervers, sans tabou.

Je vais à la partouze du jeudi soir, prévue pour 4 mecs et une fille. Elle n'est pas venue...

Je vais aux Bains pour débiter ma soirée. Le directeur me demande du « shit », mais je n'ai que des ecstas, dans les veines, dans la cervelle et dans les poches. Entre-temps, j'ai appris à draguer des filles, sous ecsta, pour ne pas faire de fautes. Je pouvais même faire des paris sur telle ou telle fille. J'essaie le jeu avec le directeur :

— *Laquelle veux-tu que je te ramène ?*

— *Celle-là !*

C'était une belle blonde, avec une copine. Facile. Dès qu'elles sont deux, c'est dans la poche. On attaque celle que l'on ne veut pas, l'autre se sent ignorée et elle va commencer par se faire remarquer. Facile. Et en plus cette fois-ci, j'ai de la chance : elles parlent allemand entre elles. Je leur dis en allemand :

— *Si je vous emmène vers ce mec qui est le directeur de la boîte, vous me payez un verre ?*

Elles disent oui, je les emmène toutes les deux vers le directeur et je lui dis :

— *T'en auras pas une, tu auras les deux, mais seulement pour les regarder une minute, nous partons dans deux minutes au Queen !*

Et nous sommes sortis, majestueux comme des Reines. Ce soir-là, on m'a pris pour un vrai magicien.

Ma phrase clef pour draguer était : « Tu es belle » ou quelque chose dans ce style. Et après, j'enchaînais avec la phrase magique :

- *Et t'as de la chance !*
- *??????????*
- *Parce que je suis pédé, sinon ce serait ta fête...*

Ça marche à tous les coups, je lègue cette phrase à la jeune génération ! Et parfois, ce n'est même pas la peine de la dire. J'en ferai l'expérience au « Cab' » quelques années plus tard : le beau mannequin me trouve tellement sympa, que quand je lui dis la phrase magique, elle me repousse avec dégoût ; elle m'a pris au sérieux... Je note donc : parfois, ce n'est même pas la peine de la dire, cette phrase, le seul fait de l'avoir en réserve suffit déjà !

J'extrapole cette règle pour la magie : le simple fait de savoir-faire plein de choses — levée double, second deal, comptage Ascanio, regards croisés de Tamariz — vous donne des ailes, même si vous n'utilisez pas ces procédés. Quand je commençais avec mon numéro comique, Christa m'avait dit : « Depuis que tu te prends tes bides avec le numéro comique, ton autre numéro devient de mieux en mieux ! ». Vive les réserves !

Je drague avec ma phrase magique la belle Florence pour l'offrir à un copain. Pendant six mois, elle se fait passer pour une lesbienne pour continuer de sortir avec moi... C'est beau l'amour !

J'explique à deux beaux hétéros au Queen que les garçons en train de s'embrasser, ça excite les filles. On se roule des pelles jusqu'à 6 heures du matin : la seule personne excitée, c'était moi.

Un dealer du Foundation-Room à Las Vegas nous vend des faux ecstas, à mes copines et à moi. Je deviens triste, le lendemain, je pleure même un peu. Deux jours plus tard, le petit ami d'une de mes copines me demande : « Mais qu'est-ce qu'elle a ma femme ? Elle pleure depuis 2 jours ! »

Un de mes meilleurs shows était en 95 au cours d'une after : le triomphe ! Pourquoi ? Ils étaient tous scotchés et ils avaient l'impression que je leur produisais des éléphants roses... Pourtant ce n'étaient que des cannes...

En 95, je suis tellement accro que je ne tiens plus une seule soirée à la maison. Je décide de sniffer de l'héro pour me calmer. Je tiens pendant trois jours à la maison, dans un état comateux et pas très communicatif.

Un dealer malhonnête me vend du placebo pour 7 000 francs. Financièrement, je suis à sec, ma banque me retire mes cartes de crédit. Un mois plus tard, je pars pour un contrat en Australie. Le monde est petit : je retrouve ce dealer sur place en train de prendre des vacances, avec mon fric — je n'avais même plus les moyens de faire venir mon enfant pour nous rejoindre, chèque refusé par la banque. Un coup de fil à l'agence de voyages pour dire qu'une certaine Monique NAKACHIAN — mon agent — va combler mon découvert bancaire. Elle le fait sans poser la moindre question : notre enfant nous rejoint sous 48 heures, le dealer malhonnête disparaît pour toujours.

Suis sous ecsta dans une rave. Un type se met derrière moi et m'enlace. C'était super érotique, et en même temps enfantin-innocent. Ça dure une heure. Quand je me tourne, je découvre une lesbienne. « Jamais touché une femme aussi sensuelle que toi ». Monde innocent de l'enfance, tu nous rattrapes...

Un après-midi, je prends une surdose de GHB. Vers huit heures du soir, j'ai un trou de mémoire : je ne me souviens plus où je dois aller travailler : Crazy Horse ou Paradis Latin ? Je trouve la solution en dernière minute — Paradis Latin - et je décide d'arrêter le GHB. Trop dangereux.

Copperfield est à Paris. Après son spectacle je veux lui dire bonjour : pas possible. Je me venge en prenant un buvard de LSD pour voir la « vraie magie ». C'était si fort que je suis devenu tellement petit, que je tenais à l'intérieur d'un lustre en cristal. J'avais peur de rester séquestré dans ce lustre. Le matin, j'aperçois dans un stand de journaux un magazine avec Copperfield et Schiffer en couverture qui titre : « Copperfield, prisonnier de son amour ».

Un jour un type me vend de la mescaline à la place de l'ecsta. Je prends la première pilule dans un café en face de la gare du Nord. Les « portes de la perception » s'ouvrent : tout d'abord, j'accorde une attention exagérée à la nappe sur la table avec ses lignes, sa texture et son énergie. Elle devient aussi importante

que la gare en face. Il n'y a plus de différence entre « grand » et « petit » et loin n'est pas loin. Cela dure trois heures. Vers minuit, je prends encore une recharge et je vais aussitôt au Queen. À l'entrée, je trouve deux amis que je n'avais pas vus depuis longtemps. On ne les a pas laissés entrer au CHESTERFIELD, rue de la Boétie... Je me fous de leur gueule et je les emmène au Queen. Au bout de 45 minutes, la seconde pilule fait son effet : je ne reconnais plus personne, je ne vois que des couleurs, que des lignes : Eurêka ! Ça y est ! Je vois le monde avec les yeux d'un nouveau-né : que des couleurs, que des lignes, plus aucune signification, un monde étrange et incompréhensible. Je ne reconnais plus les visages comme tels, sauf ceux de mes deux amis, bizarrement... Ça doit être l'expérience d'un bébé qui reconnaît sa maman mais qui ne sait pas décortiquer un visage comme « visage ». Je vois également mes jambes, mais je ne sais pas que c'est à moi ces deux choses-là... Mes amis me rapatrient, je dors pendant 12 heures et je remercie de nouveau mon ange gardien.

Pendant toute cette période, mon agence Monique Nakachian et son bras droit, la « Sainte Jocelyne », ont fait preuve d'une fidélité courageuse. Plus ma réputation se déginguait, plus elles s'efforçaient de me trouver des contrats. Ces périodes de travail, je pense, m'ont sauvé la vie. Sinon je serais maintenant perdu dans l'océan des drogués anonymes, mort d'une overdose ou disparu comme beaucoup de mes fréquentations de l'époque et dont j'ai perdu la trace, sans jamais trop les chercher. Par égoïsme, par lassitude, par lâcheté, va savoir...

J'ai demandé à ma femme si cela aurait été mieux si je n'avais pas pris d'ecsta pendant des années et ce que je pouvais faire pour la rendre plus heureuse. Elle me répondit :

— Sans ça, tu serais peut-être déjà avec Bernardin (+ en 94) et : tu m'as rendu heureuse dans le passé.

Amen !

Pendant mes « années stups » (1993 à 1996), j'ai fréquenté quasi en permanence le Queen et les autres boîtes à la mode à Paris. Voici une collection de phrases que j'ai entendues au moins une fois, sinon plus souvent. Tout est authentique, je n'invente rien ! Derrière chaque phrase se cache souvent une tragédie ou au moins un drame ecstasiaque... (graphisme Lancelot)

Les mots de la nuit :

C'est où le bar ? Lui, il est triquard ici.
 Tu veux mon cul ?
Suis défoncé...
 T'en as une grosse ? Tu crois qu'il est pédé ?
Tiens, il se lache, le DJ !
 Dé-Fon-Céééééééé !
 Va te faire fister !
 J'ai Je ne prends plus rien, sauf la super K !
T'as pas cent balles pour un bonbon
 Tu fais quoi après ?
 Je m'emmerde. On rentre !
 On se casse, il y a trop de pédés ici.
Laisse tomber il est maqué.
 Regarde : c'est Jean-Paul Gaultier ...
Ils ne sont plus ensemble.
 - Lui, il est beau.
 - Oui, mais il est bête.
 - M'en fous, c'est pas la cervelle que je veux sucer.
Elle est trop bonne la musique.
 Tu sais quoi ?
 Brown ouvre une nouvelle after.
 y a une super after dans mon cul. Venez nombreux !
 L'ASSEDIC ouvre à quelle heure ? HAHHAHA
 Elle est nulle la musique de pétasse ici.
PUTAIN, JE CONTRÔLE PLUS RIEN, BYE.

La troisième montée c'est la meilleure.
 Hoooooooo, je monte !
 Avant au "Boys" c'était mieux.

T'as pas une cigarette ?
 Je ne paie nulle part.
 Claudette a fermé ce matin.

Il paraît que le Queen va fermer...
 Il y a trop d'hétéro ici, ça casse l'ambiance.



Le Gault Millau des stupéfiants

« Santé! »

Le Professeur Schwarzenberg

C₂H₅OH (LÉGAL) : Connue sous le nom d'alcool; effets euphorisants, même en petites quantités. Montée au bout de cinq minutes, consommation exclusivement par la bouche, passe directement dans le sang, se décompose dans le foie pendant huit heures. Se trouve partout chez les dealers autorisés en quantités quasi illimitées. Conditionné sous différentes appellations — alcool fort, vin, apéritif, bière, champagne — on en trouve pour tous les goûts. Prix très variable selon critères gastronomiques. La molécule active (l'alcool éthylique) est toujours la même et peut être synthétisée par n'importe quel chimiste, mais la fabrication et la vente est contrôlée par l'État. C'est légal presque partout dans le monde, sauf pour quelques pays orientaux où seuls les étrangers y ont accès. Moyennement addictif.

Désintox : abstinence totale

Les + : — Se trouve en bonne qualité presque partout.

— Se consomme souvent au cours des repas, augmente le goût des aliments; facilite, en petites quantités, la digestion.

Les - : - En cas d'accoutumance, montée de

comportements violents, symptômes désagréables en cas de surdosage ; sevrage difficile, car trop de tentations à tous les coins des rues.

Nice drug for tourists in France. LÉGAL

THC (ILLÉGAL) : Tetrahydrocannabinol, connu sous le nom « d'herbe », de « shit » ou de « résine ». Effets psychotropes. Illégal, mais toléré dans certains pays. Consommation : se fume (joints) ou s'administre par voie orale (« space-cake »), soluble seulement dans la graisse, inefficace en infusion.

Les + : — Effets légers, peu addictifs, conviviaux, pas chers.

Les - : - En cas de surdosage par voie orale, crises de parano. Qualité très inégale. Additifs cancérigènes.

Good thing to come down from hard trips... ILLÉGAL

COCAINE (ILLÉGAL) : Alcaloïde. Existe en forme dite naturelle (la « végétale ») et en forme synthétique. Psycho stimulant, aphrodisiaque, illégal depuis 1970. Se consomme dans la plupart des cas par inhalation nasale. Montée au bout de 3 minutes. Très répandue en milieu artistique. Dans la plupart des cas, coupée avec des additifs plus dangereux que le produit principal.

Les + : — Effet quasi immédiat, geste convivial et « branché » de se partager un rail. Perd son efficacité par voie buccale, donc personne ne peut vous empoisonner à votre insu.

Les - : - Descente très douloureuse, dépression, anxiété. D'où le désir de recommencer et recommencer et recommencer. Brûlures, voire nécrose de la paroi nasale.

Only for nice people. ILLÉGAL

SUCRE (LÉGAL) : Il y a des sucres dit lents et des sucres rapides. Ce sont des hydrates de carbone. Les sucres lents, ce sont des pommes de terre, le riz et le pain. Les sucres rapides sont les bonbons, le sucre dans les pâtisseries et dans la plupart des boissons pétillantes. Le sucre rapide procure un bien-être et il fournit immédiatement de l'énergie. Ils sont importants pour les sportifs avant un gros effort. Sinon ils provoquent dans votre corps un surplus d'insuline qui augmente la sensation de faim, c'est à dire : le plus que vous mangez du sucre, le plus vous en avez envie.

Les + : Le goût agréable, la sensation de réconfort

Les - : Les sucres rapides font grossir, sauf les sportifs. Consommés à l'extrême, ils sont susceptibles de provoquer le diabète. Danger de caries. Très addictif!

Only for exceptional events. LÉGAL

CRACK (ILLÉGAL) : Cocaïne, transformé chimiquement en « freebase », un dérivé de cocaïne que l'on peut fumer. Montée très forte, danger d'accoutumance exceptionnel, produit pas stable, doit être préparé sur le coup.

Les + : — Sensation forte, se fume, donc plus économique.

Les - : — Descente infernale.

Don't even try it !! please ! ILLÉGAL

CRYSTAL METH (ILLEGAL) : Methamphétamine, moins chère, plus agressive que la CC. Effet : dure de 10 à 48 heures. Se sniffe, se fume, s'injecte. Détruit vite la santé.

Les + : — Elle fait perdre toute inhibition notamment sexuelle !

Les - : - Elle fait perdre toute inhibition notamment sexuelle...

Only if you want to become very fast very old ILLEGAL

HEROINE (ILLEGAL) : Obtenue par acétylation de la morphine. Effets psychotropes très forts — les pensées deviennent aussi présentes que la réalité — plus bien-être physique. Repli sur soi-même. Se consomme par voie nasale et aussi par injection intraveineuse.

Les + : — Effet puissant.

Les - : - Dépendance physique ET psychique à court terme. Difficile à se procurer, chère, la désintoxication peut prendre des années.

The queen of drugs, but she is a bad queen ! ILLÉGAL

NICOTINE (LÉGAL) : Se fume, très addictive. Subventionnée par l'État, cette drogue est responsable de la mort de millions de personnes dans le monde.

Les + : — Y en a pas.

Les - : - Ça pue.

The worst you can take. Only for idiots. LÉGAL

MDMA (ILLÉGAL) : Methylendioxyamphétamine, connu sous le nom d'ecstasy.

No comment... ILLÉGAL

DOPAMINE & CO (LÉGAL) : La dopamine, la sérotonine et l'oxytine, la testostérone et les phéromones sont responsables de « l'amour romantique », de l'état amoureux, du coup de foudre. C'est un état gravement pathologique, une dépendance tellement forte que seule la personne concernée peut comprendre. Il y a une substance, la phénylalanine, qui se produit à l'intérieur des cellules et qui est hautement addictive. Si vous êtes donc accro à une personne, vous devenez également accro à la phénylalanine que seule la personne en question peut vous fournir. Bref : vous êtes cuit !

Les + : — Légal, pas cher, peut survenir n'importe quand, n'importe où. Bonheur tellement fort... à en perdre connaissance. À en perdre la raison...

Les - : - Danger de mort (suicide, meurtre) en cas de manque.

C'est trop bon, ça devrait être interdit au peuple ! LÉGAL



Nuits parisiennes – 1972

« Paris est une fête »
François Beratta

Le Palace avec Fabrice Emaer, le début du phénomène disco, la libération sexuelle, les fêtes à ne jamais se coucher, la jeunesse dorée des bons quartiers, les petits déjeuners à Deauville, les « Premières » au Casino de Paris, les nuits et les after turbulentes de l'Alcazar, la bande de copains qui passent des nuits blanches, les riches milliardaires de Saint Trop', les descentes chez « Michou » et chez « Castel », les premières partouzes, les fêtes chez Barclay : Paris, ces années-là, était un tourbillon, une fête permanente !

En ce qui me concerne, moi, mes journées et mes excitantes nuits Parisiennes se déroulaient ainsi :

Photo du haut : En 1972, j'ai commandé une série de photos publicitaires, voici le résultat. J'étais si fier de travailler à Paris... (photo X)

Photo du bas : Ahhhhh! Toujours en 1972. Décidément, les monuments parisiens m'ont fait vomir. Heureusement, c'était seulement du papier. (photo X)

- 11 h : Réveil.
- 13 h : Subjonctif & Co à l'Alliance Française.
- 15 h : Préparation de mes lames de rasoir — 2 chaînes donc 2 heures de préparation.
- 17 h : Sandwich rillettes, — saucisse, — camembert, avec ou sans cornichons selon finances du moment.
- 18 h : Lecture ou sommeil.
- 21 h : Départ par métro Pigalle — Etoile Charles de Gaulle.
- 22 h : Arrivée dans les caves du Lucky Strip.
- 23 h : Préparation de mon numéro de cannes.
- 24 h : Premier spectacle pour les touristes : c'est toujours plein.
- 3 h : Deuxième spectacle pour les clients et leurs entraînuses : c'est toujours vide.
- 3 h 30 : J'encaisse mon salaire journalier : 80 francs, cash comme toujours. Les autres artistes n'ont que 70 francs. La barmaid, qui m'aime bien, m'offre parfois un verre ou deux...
- 4 h : Départ pour la maison (78 rue Rochechouart, Pigalle), 1h15mn à pied. Avec une petite pause à la gare Saint-Lazare où je papote avec les prostituées, très spéciales à cet endroit : elles ont toutes la soixantaine passée. Pour connaisseurs uniquement !
- 5 h : Arrivée à la maison : dodo ! Seul.

L'appartement était dans un immeuble à Pigalle. C'était un bonheur nouveau pour moi quand je pouvais tourner la clef pour rentrer « chez moi » et pas chez quelqu'un d'autre.

La cave du « Lucky » devint ma résidence secondaire, les artistes, ma famille. Tout le monde faisait plusieurs passages dans plusieurs cabarets de la capitale ; sauf moi, je n'avais pas l'habitude. Améliorer ma prestation était l'un de mes soucis, mais doubler, voire tripler mes revenus, me paraissait au moins aussi important que les finesses de mes empalmages. J'ai toujours vécu dans le besoin d'argent ; la possibilité de multiplier mes gains par deux, trois, cinq et pourquoi pas par dix me faisait voir plein d'étoiles, me faisait fantasmer. Je rêvais quasiment toutes les nuits d'une grosse boîte où je mettrais tous les matins les sous que j'aurais gagnés comme une honnête pute. Quand j'appris qu'à la

porte Dauphine les pipes n'étaient rémunérées qu'à hauteur de 20 francs, je me sentais une super pute avec mes 10 passes à 80 Francs.

Mon idole était ROXANE, une strip-teaseuse qui assurait 14 passages par soir. Elle m'a tout expliqué : son parcours était minuté comme à la NASA. Elle commençait à Pigalle : stationnement de sa voiture et 4 passages : Ève, Tabaris, Embassy-Club et l'Aiglon. Trajet en voiture jusqu'aux Champs-Élysées : Lucky Strip, La Parisienne, le Pussycat et le Crescendo. Voyage en voiture vers le sud, vers Montparnasse : La Villa, La Dolce Vita, Le Jockey-club. Retour en voiture pour Pigalle, passage chez Moune et parfois aussi le Narcisse et les Folies Pigalle, pour enfin rejoindre son mari, Monsieur JEAN, directeur à la Nouvelle Ève. Elle avait déjà la quarantaine, un corps parfait et un numéro de 3 minutes. Elle était une institution et très respectée.

Pour les « attractions », c'était plus difficile : ils faisaient entre trois et six passages ; faire davantage était rarement possible à cause de la durée de nos prestations, et aussi à cause de l'offre et de la demande. Une « place » valait cher. Si l'on s'absentait pour faire un gala, il fallait mettre un remplaçant. Ce remplaçant devait être un ami, un copain, une personne de confiance pour une raison évidente : garder sa place était primordial, c'était une nécessité économique. À l'image de l'Académie Française, les nouvelles places se libéraient seulement à la mort d'un immortel. Rarement un licenciement était la cause d'une nouvelle place. Quand je dis « licenciement », je veux dire que le patron, « Monsieur Jean », « Monsieur Gérard » ou « Madame Georgette » exigeait le départ de l'un d'entre nous sous 24 heures.

Cela arrivait rarement, mais quand même ; car les guides touristiques, les « ristournes » (j'expliquerai le phénomène des ristournes plus tard, dans le tome numéro 28), les « habitués », souvent aussi les actionnaires — toujours invisibles - avaient également leur mot à dire. En quelque sorte, le patron n'avait pas un grand pouvoir sur la programmation des attractions, on s'arrangeait entre nous. Les cachets étaient payés de la main à la main. Permis de travail pour les étrangers. ASSEDIC, GRISS, contrats, retraite, sécurité sociale et autres expressions de ce genre étaient des mots d'un autre monde, d'une autre galaxie. Zéro paperasserie ! Un rêve, une utopie du passé, irréalisable aujourd'hui.

Au début je n'avais qu'un seul passage, c'était au « Lucky ». Je me liai d'amitié avec une belle Hollandaise, CARLA. Elle avait l'avantage de parler l'allemand, l'anglais et le français; elle était amusante, intelligente... et très bavarde! C'est avec elle que j'ai appris le français, ou au moins à tenir une conversation. Au début, je ne comprenais pas grand-chose, mais au fil des semaines et des mois, je participais aux discussions, interminables, entre les artistes. La belle Carla était (elle l'est toujours), mariée à un jeune Français, Jean-Claude, comédien à la Comédie Française. Il avait laissé tomber la comédie pour faire un numéro de robot, le terrifiant « Professeur AL CARTHY ». Carla devenait, comme c'est toujours le cas avec les femmes chez moi, ma providence, ma confidente, mon destin. Le phénomène « Otto et ses femmes » sera expliqué dans le tome numéro 12 de ma saga.

Au Lucky, un couple, Xavier MORRIS et VERONIKA, faisait de la transmission de pensée, et — au minimum — cinq autres cabarets par soir, parfois plus. Ils possédaient une splendide maison à Saint-Cloud, qui valait une fortune. Ces deux-là, ils se détestaient cordialement, mais ils ne voulaient pas se séparer à cause de leur numéro et aussi à cause de la maison. Ils avaient le meilleur numéro de transmission de pensée que je n'aie jamais vu, en plusieurs langues et d'une rapidité hallucinante. Ils étaient tellement rapides, leur code était tellement parfait et indécélable, qu'ils réussissaient à s'engueuler pendant leur numéro, en langage codé, mais ça restait secret pour le public.

Je me souviens aussi d'un numéro de patineurs, les GAISYS; ils faisaient seulement trois passages : Embassy-Club, Sexy (!) et Lucky Strip. Les deux hanches de Madame Gaisy se retrouvèrent en compote après ces quelques années de travaux forcés...

Et « the last but not the least »: mon ami Pierre SWITON, le roi des cabarets. Six au minimum, mais ce n'était pas tout : les après-midi, il assurait entre 4 et dix spectacles au Musée Grévin, un par heure. Il était en instance de divorce, et il s'occupait de sa nouvelle copine qui avait un cancer. Je n'ai jamais vu Switon de mauvaise humeur, jamais méchant, toujours poli. Chez lui, la politesse venait du cœur. Nous sommes très différents : chez moi, la méchanceté est une nécessité; chez lui, la gentillesse, un art de vivre. On s'aime bien. C'est lui qui m'a décroché mon premier gala à Paris : un spectacle de magiciens au Musée Grévin,

le gala annuel de l'AFAP (Association Française des Artistes Prestidigitateurs), le gala des jeunes espoirs : cette année-là, les découvertes ont été Jan MADD et moi. Ce jour, en mars 1972, je fis la connaissance de beaucoup de magiciens qui sont devenus par la suite des amis ; je n'étais plus seul, mon cœur se chauffait, et le printemps a fait le reste. Je téléphonai à ma fiancée Christa pour qu'elle vienne me rejoindre à Paris, je ne voulais plus retourner en Autriche...

Paris était à cette époque un paradis pour les artistes du monde entier : 250 spectacles par soir, tous genres confondus. De la Comédie Française, en passant par l'Olympia, le Lido, la cinquantaine de cabarets, les cafés-théâtres, les boîtes à strip... il y avait du choix !

Voici une petite liste d'endroits parisiens où j'ai eu le plaisir de laisser mon empreinte :

LUCKY STRIP, NEW FRISCO, PORT DU SALUT, LA TABLE DU MANDARIN, PUSSYCAT, LA TOUR EIFFEL S'AMUSE, L'ORÉE DU BOIS, DON CAMILLO, LA VILLA D'ESTE, LA VILLA, LA DOLCE VITA, LE PIED, SWEETY, L'AIGLON, ÈVE, LA NOUVELLE ÈVE, LE CANOTIER, PIGALLS, FOLIES PIGALLE, FOLIES BERGÈRE, CRAZY HORSE, SEXY, NARCISSE, EMBASSY CLUB, CABANA RYTH'M, CHEZ MOUNE, NEW MOON, LA BOULANGERIE, CHEZ MA COUSINE, LA GRANGE AU BOUC, LIDO, LE PÉNITENCIER, LE PARADIS LATIN, LA GALERIE 55, LE CRESCENDO, LE RIVE DROITE, BOBINO, L'ÉLÉPHANT BLEU, L'ÂNE ROUGE, L'ÉLYSÉE MONTMARTRE, L'ÉCLUSE, LA TÊTE DE L'ART, LE CURIEUX, LA PARISIENNE, LE JOCKEY CLUB, LA BELLE ÉPOQUE, LA MÉTHODE, MUSÉE GREVIN, CAVEAU DE LA BOLÉE, LE CIRQUE D'HIVER, LA RÔTISSERIE DE L'AB-BAYE, CAVEAU DE LA RÉPUBLIQUE, L'ÉCHELLE DE JACOB

Trouver du travail était facile et logique. Mis à part pour les grands trucs comme l'Olympia ou le Lido — inaccessibles — le procédé était simple : vous étiez recommandé par un copain pour un remplacement, vous étiez le bouche-trou, et — ça arrivait souvent — on vous demandait de rester. Votre ami n'était même pas viré, sauf s'il cédait sa place, ce qui arrivait souvent. Soit qu'il partait en tournée, ou tout simplement il en avait marre de l'endroit. Parfois, on y allait aussi « au pif » et on demandait une audition. Elle était rarement refusée, car c'était public et cela faisait un numéro à l'œil pour la direction.

Après quelques mois dans les geôles du Lucky, moi aussi, je commençai à participer à cette transhumance nocturne bien chorégraphiée que j'appelai « la Farandole Parisienne ». Selon un ordre bien établi, nous nous croisions; nos prestations s'enchaînaient avec une précision digne d'une Rolex, tout cela sans téléphone portable, sans rectification possible. Le client du cabaret ne remarqua jamais que l'artiste qu'il était en train d'admirer sur scène, était encore dans sa voiture 5 minutes auparavant.

Souvent, le présentateur devait rajouter quelques farces pour rallonger le temps d'attente. Pour ceci, la routine « l'alphabet amusant » fut inventée il y a environ 300 ans.

« A » : Je m'appelle A... (le public doit trouver un nom original)

Je viens de A... (le public doit citer une ville, un endroit)

Je vends des A... (rebelote)

J'irai à A...

Et je fais l'amour en A... (fallait trouver un adjectif, un verbe, fallait être original et spirituel, et cela à 3 h du matin. À la lettre « H » l'expression : « Je fais l'amour en hélicoptère » déclenchait en principe un ouragan de rire, une vague d'hilarité collective, seulement surpassée par la phrase : « Je fais l'amour en homosexuel ». Là, c'était carrément le délire).

L'autre pilier de l'animation classe : le cancan! On mettait des petites jupes aux volontaires dans le public, avec une petite préférence pour ceux que l'on appelait les gros porcs. Ils devaient danser le cancan pendant que le public votait pour le meilleur, le plus sexy, le plus efféminé, le plus talentueux et j'en passe. C'était intelligent et sophistiqué, Paris at its best! « Aaaaach! Paris, grosse canaille! »

La farandole nocturne des artistes trouvait sa sœur pour la journée : vers 16 heures aux Champs-Élysées. On rencontrait les mêmes artistes, cette fois en costume cravate et avec attaché-case, à la chasse aux affaires. Une visite hebdomadaire aux grandes agences s'imposait à cette époque.

Il y avait, au numéro 33, l'agence Bernard HILDA. Sa secrétaire, Mimi, lunettes roses, 46 kg en 1972, 82 kg en l'an 2000, vous recevait gentiment et fermement. Parfois, elle vous ouvrait l'accès au cœur de l'entreprise.

— *Monsieur Hilda veut vous parler ! (C'était bon signe).*

Généralement, Monsieur Hilda vous demandait où vous travailliez, et surtout ce qu'il pouvait faire pour vous. Une fois, je me suis entendu lui répondre : « J'aimerais deux kilos de pommes de terre et une livre de tomates ». C'était drôle et spirituel, mais désormais je ne serai plus reçu que par son bras droit, Monsieur ANDRIEU. Un jour, c'était en 1995 je pense, Monsieur Andrieu m'a communiqué qu'il ne travaillerait plus avec HILDA. Le choc...

— *Pourquoi ? fut ma question de politesse.*

La réponse a été surprenante :

— *Monsieur Hilda est un vieux con !*

— *Quel âge a-t-il ?*

— *Trop vieux pour le métier : 78 ans !*

— *Et vous, Monsieur Andrieu ?*

— *75 !*

Mon heure de gloire auprès de l'agence HILDA arriva en 1996 ; je travaillais à l'Espace Jemmapes et j'ai reçu un coup de fil... de Monsieur Hilda himself!

— *Monsieur Hilda veut vous parler.*

— *Ahhhhhhh !*

— *Bonjour Monsieur Hilda, que puis-je faire pour vous ?*

— *Apporte-moi un kilo de pommes de terre ! Hahahahah ! Je plaisante. Hahahah ! Venez me voir !*

Je vais le voir dans son bureau, rue Marignan.

— *Bonjour Monsieur Hilda. C'est beau chez vous, vous avez déménagé ?*

Le nouveau bureau se trouvait à 50 m de distance de l'ancien...

— *Vous êtes sénile, Monsieur Wessely, ça fait vingt-deux ans que je suis là !*

— *Ahhhhh ! Savais pas...*

— *J'ai un gala pour vous, vendredi soir, à l'hôtel Ritz*

— *Je ne peux pas, je travaille à l'Espace Jemmapes*

— *Vous pouvez ! C'est à 2 heures du matin, et c'est 10 000 francs*

— *Ah bon !*

— *Et pour samedi soir, j'ai une autre chose pour vous*

— *Je vous ai dit, je ne peux pas, je suis à l'Espace Jemmapes !!*

— *Vous pouvez ! C'est à 6 heures de l'après-midi à l'Arche de la Défense, et c'est aussi 10 000 francs*

Je pouvais ! C'était la vraie magie : un grand impresario qui ne m'avait jamais trouvé le moindre contrat en 25 ans, m'a rendu riche en l'espace de 24 heures, et cela pour des dates théoriquement occupées. Le hasard n'existe pas.

Visite guidée... la tournée des agences en 1972 :

Quand vous sortez du bureau de Monsieur Hilda, prenez l'ascenseur pour monter au 5ème étage. Vue imprenable sur les Champs-Élysées, en particulier depuis le bureau de Monsieur Roland BERTIN. Contemplez le panorama d'autant plus que Monsieur Bertin n'a jamais rien à vous proposer, mais le détour vaut le coup.

Prenez l'ascenseur B pour descendre et tournez à gauche, empruntez les Champs-Élysées et après 50 m prenez la deuxième rue à gauche, la rue Marbeuf. C'est une petite rue charmante qui a su garder son caractère villageois. Au numéro 35, traversez la belle cour fin 19ème et montez les escaliers jusqu'au 2ème étage. Je déconseille l'ascenseur ; pour vous donner l'occasion de vous habituer aux lumières tamisées, quelques vieilles ampoules de 15 watts éclairent les escaliers. Vous sonnez à la porte de gauche, la sonnette se trouve sous la pancarte « Agence artistique MAROUANI-TAVEL ». Vous entrez dans une espèce d'anti-

chambre inquiétante, mais chargée d'histoire. Devant un pupitre en bois, style Napoléon III, vous déclinez votre identité en même temps que la standardiste vous regarde comme un extra-terrestre. Si vous venez pour la première fois, ne demandez surtout pas Madame RICHARD — depuis 57 ans, elle s'occupe de la programmation de la Villa d'Este — le choc visuel et émotionnel serait trop puissant. Optez plutôt pour Monsieur TAVEL (ne pas confondre avec le vin) ou, encore mieux, pour sa secrétaire Monique NAKACHIAN, une belle Arménienne. Si Monsieur Tavel vous propose un contrat de 2 ans pour le Japon, et vous conseille de ne pas emmener votre fiancée, car la direction ne peut pas payer les billets d'avion, restez poli, mais ne donnez plus de nouvelles pendant une quinzaine d'années. Car au bout de quinze ans, la belle Arménienne aura racheté l'agence, elle se sera installée au 78 Champs-Élysées, juste au-dessus de l'ancien LIDO, et elle sera devenue votre impresario pour le reste de vos jours...

Quand vous quittez l'immeuble de la rue Marbeuf, tournez à droite, donc à l'opposé des Champs-Élysées. Au bout, vous tournez à gauche dans l'avenue GEORGE V pour arriver au numéro 12. Vous allez vous retrouver devant le Crazy Horse. Demandez Monsieur Alain Bernardin. Il ne va pas vous recevoir; mais restez poli, car dans 15 ans, « Il vous couvrira d'or et de lumières et il vous offrira des perles et de la pluie ».

Et cela pendant un quart de siècle voire plus si affinités.

Vous montez l'avenue George V vers les Champs-Élysées; au numéro 102 vous faites un petit arrêt, car à cet endroit se trouvera dans une vingtaine d'années la célèbre discothèque le QUEEN où vous allez péter les plombs pendant au moins trois ans. Au numéro 78, se situera un jour le bureau de la belle Arménienne.

Au rez-de-chaussée, c'est le LIDO (plus pour longtemps), et au milieu de l'allée de commerçants, il y a un buffet où l'on vend une délicieuse tarte au fromage (chaude) qu'il faut absolument essayer; 6 francs, service non compris. Puis, vous montez trois étages (escalier B): vous avez maintenant le choix entre deux agences : Franco MEDINI, qui programme les cirques et MOULIDO-spectacles. À vous de faire votre choix...

Descendez plutôt par l'arrière de l'immeuble, vous arrivez rue de Ponthieu, à 500 mètres de l'agence Carmen WINTOUR-BAJOT, 11 rue d'Artois. Appréciez l'ambiance bourgeoise et « petite ville de province » de cette rue, complètement différente de la rue Marbeuf, pourtant à seulement 50 m de distance. Après votre visite chez « Vous savez, à Paris, il n'y a que quatre établissements qui paient », vous descendez vers la rue Chateaubriand, et au numéro 11, vous apercevez un immeuble Haussmannien qui, en réalité, est un château. Le château de la « Belle au Bois Dormant ». Ne faites pas trop de bruit, car ici dort l'adorable Liliane OK, impresario exclusive du LIDO, à l'abri de tout souci financier. Vous pouvez également agrémenter votre promenade par l'autre côté de la place de l'Étoile, le seul rond-point du monde où la priorité par la droite est encore en vigueur. Les douze avenues forment une immense étoile autour de l'Arc de Triomphe, les voitures se doublent sur 8 files : un spectacle majestueux qui vous prépare mentalement à la visite chez Monsieur BERNHEIM, 15 avenue Hoche, l'ancêtre de tous les impresarii de Paris, l'ex-patron de Madame OK, cofondateur du LIDO, de la Comédie Française et du monde.

Un été en 72 à Paris :

Cet été-là, j'avais 27 ans, et j'étais parfaitement heureux. La raison de mon bonheur porte un nom : CHRISTA, ma jeune et innocente fiancée est venue me rejoindre à Paris pour partager les glamourieuses nuits Parisiennes du Lucky Strip. Je laissai tomber James Dean et Jean Cocteau !

Elle est arrivée avec une valise, deux fourchettes, une casserole, et une grosse guillotine truquée. C'était le dernier objet de valeur que je possédais à Vienne, qui a pu rejoindre son papa. Pour la plus grande joie des douaniers français !

- *Qu'est-ce que vous avez dans ces malles ?*
- *Une guillotine.*
- *Vous vous moquez de nous ?*
- *Oui, pourquoi ?*

Cet été-là, il y avait deux spectacles de magie à Paris : l'OLYMPIA avec Dominique WEBB, et BOBINO avec un spectacle de magie d'un nouveau style : MAGIC FOLIES ! Mise en scène : Jean-Claude HASLE (le robot du Lucky), sa femme Carla (la belle Hollandaise du Lucky), Xavier Morris (le numéro de transmission de pensée du Lucky) et Gérard MAJAX (ex-pensionnaire du Lucky, sur le point de devenir une star). Ils m'ont engagé pour MAGIC FOLIES ; entre artistes du Lucky Strip, on se tient les coudes. Difficile de décrire le spectacle, mais c'était drôle et moderne. Au point que l'on ne savait plus si certains gags étaient voulus ou non, ce qui rajoutait au charme.

Au scénario figuraient :

- Une chanteuse de l'opéra qui chantait Magieeeeeee-folieeeeees.
- Jean-Marie PROSLIER.
- Tel SMIT, le magicien le plus élégant du monde. Encore plus chic que Channing POLLOCK...
- MAJAX, Jean-Claude et CARLA, Xavier MORRIS et moi bien sûr : l'équipe du Lucky-strip au complet !
- Michèle et Ernest OSTROWSKY, les futurs OMAR PACHA.
- Yves SAINT LARI : un magicien habillé en Louis XV, et sa charmante partenaire, Marie-Antoinette, mais en plus grosse.
- JACKILSON, un magicien avec le tour « le pressoir de la mort », et sa charmante partenaire, 55 ans, en mini jupe.
- Louis ROLL, un paysan complètement fou qui présentait ses inventions.
- Un fakir qui s'est tué sur scène (Jean-Claude Haslé a profité de ses dons de comédien).
- Ma guillotine en finale.

On s'est bien marré, mais il n'y a aucune vidéo pour que les générations futures puissent nous admirer. Après trois semaines, c'était fini, le public nous snobait... Je me souviens encore que j'étais en pleine admiration pour les comédiens qui ont joué les magiciens ringards. On m'a dit que ce n'était pas des comédiens, mais de vrais magiciens professionnels ; au cours des auditions, on avait pris les plus mauvais ! Je trouvais ça tout à fait charmant et jusqu'à aujourd'hui, je ne sais pas sur quels critères j'avais été choisi...

Cet été-là, j'avais 27 ans et j'étais parfaitement heureux, heureux de travailler. Je gagnais mal ma vie, mais l'espoir de décrocher le gros lot, c'est-à-dire le gros contrat, était mon compagnon. Bientôt 2 passages, bientôt trois... et toujours le même scénario : le grand numéro au Lucky Strip et quelques autres passages dans les cabarets à filles plus ou moins chics. Je peux dire que pendant cette période, j'ai travaillé dans tous les bons, les moins bons et aussi les mauvais établissements.

Un matin, je suis appelé à l'Olympia ! Ils m'avaient programmé pour une télé avec plein de magiciens, un festival. C'était ma première télévision, on m'avait dit que « Ce serait un petit truc »... La veille, je terminais vers 4 h du matin, et à 9 heures du matin, j'ai été convoqué pour la répétition. Ah oui, j'ai oublié de préciser que nous avions deux mois de retard de loyer, et que pour mon numéro, j'avais besoin de papier flash, très cher à l'époque. Depuis quelques semaines, mes éclairs de feu si spectaculaires, devenaient de plus en plus petits, car j'étais en panne de ce fameux papier. J'avais encore de la matière pour une soirée, mais plus rien pour le tournage. Avec mon cachet de 80 francs je me suis trouvé à 10 heures devant un magasin de magie pour m'acheter quelques feuilles de ce fameux produit. Impossible de l'essayer avant, à cause de mes finances...

Pour faire court : ce papier flash était une bombe ! Le meilleur, mais aussi le plus « chaud » que je n'ai jamais eu : une bombe nucléaire. Peu importe les brûlures sur mes mains — j'avais l'impression que du magnésium fondu coulait entre mes doigts — la flamme était blanche et pas jaune ; à chaque éclair, on entendait un floushhhh, j'étais encore plus étonné que le public, ma prestation fut un triomphe. J'ai été placé en finale, l'émission s'est vendue dans le monde entier, et je pus enfin payer mes loyers, aller avec Christa manger trois fois dans un resto et m'acheter du papier flash pour au moins deux semaines.

Aucune copie de cette émission n'existe, mais le plus important fut le sentiment que je n'étais plus une merde comme on me l'avait fait comprendre dans mon enfance. Et ça vaut plus que tous les cachets du monde.

Ma première télévision en 1972, à l'Olympia. Cette photo a été prise en direct par l'un des plus grands photographes du monde, ce n'est pas une photo posée. (photo Patrick Ullmann)





Sur les traces des poètes

« Va te faire enculer, sale fils de pute ! »
Nicolas ANELKA 2010

Nous sommes toujours en 1972 — elle était longue cette année — et je fais une audition au célèbre cabaret Don Camillo. À cette époque, les auditions étaient des showcases pour nous artistes. Il était rare que quelqu'un soit engagé, mais ces après-midi étaient pleins de surprises, un peu comme aujourd'hui les « scènes ouvertes ». J'exécute mon numéro visuel avec ses flashes, ses cannes, ses lames de rasoir. À la fin, j'entends du fond de la salle une voix :

— Monsieur, pouvez-vous refaire la même chose, mais en moins gentil ?

Je compte mes feuilles de ce fameux papier éclair, je supprime mentalement mon dîner pour faire des économies, et je recommence, furieux et méchant.

— Vous voyez, c'est déjà beaucoup mieux. Je vais vous donner deux conseils : ne soyez pas trop gentil avec le public, et pour devenir une vedette, il faut parler ! Parlez donc !

J'avais l'impression que le renard dans « le Petit Prince » me distillait ses conseils, vous voyez le truc avec le « on ne voit bien qu'avec le cœur », etc... Ce Monsieur s'appelait Roland BERGER, il était directeur artistique du Don Camillo, il faisait partie des personnes qui « voient ». Du jour au lendemain, j'ai supprimé mon hypocrite sourire et depuis ce temps, je ne smile que si c'est justifié, nécessaire, et si ça vient du cœur ; donc pas trop souvent.

Parler sur scène, était un peu plus difficile, et pour devenir une vedette, c'était aléatoire. Mais ce conseil : « parlez ! » ne m'a pas laissé indifférent.

Quelques mois plus tard, je décide de me présenter dans les cabarets rive gauche, très à la mode à cette époque. Il y en avait plusieurs. Sans exception, très mal payés, la moitié que dans les cabarets à putes, mais on se sentait « intellectuel ». Ahhhhh! Les caves de Saint-Germain, le café de Flore, Sartre, Juliette, and so on... Je m'écrivis un petit texte et je me présente au PORT DU SALUT.

Christa et moi, nous regardons le spectacle du Port du Salut. Je ne comprenais pas tout, mais c'était bien, ça me plaisait. Surtout un jeune comédien, un peu gros, avec des lunettes, moins beau que moi et encore plus timide. Il a mis deux minutes pour sortir le premier mot, ce con... On aurait dit qu'il avait peur du microphone — comme moi dans les années soixante —. Après pas mal de « oh » et de « ah », ses premiers mots ont été « c'est l'histoire d'un mec ». Ce gars avait besoin de dix minutes pour raconter une blague. Et elle n'était même pas très bonne. C'était une histoire naze sur quelqu'un qui avait laissé tomber ses lunettes dans la Seine... ou dans la Loire. C'était si simple que je comprenais tout. Je pense que « Si ce mec, qui sait à peine aligner deux mots, ose se présenter, alors moi, je suis le Grand Larousse comparé à lui ! » Je me présentai donc au patron en lui expliquant que mes textes étaient plus riches que ceux du mec avec son histoire à la con sur les lunettes et la Seine... ou la Loire...

Pendant les deux mois où j'ai travaillé au Port du Salut, j'ai regardé, j'ai écouté, j'ai décortiqué chaque soir l'histoire d'un mec, et cela en direct ! C'était mon Académie Française à moi, et en mieux. Voilà, mon prof de Français à cette époque, c'était lui et chaque soir, il était drôle. Encore aujourd'hui, quand j'entends à la radio cette histoire, je me marre et je le vois sur le minuscule podium du cabaret. Pourtant, je connais chaque mot et chaque respiration par cœur ; ce

sketch me plaisait tellement, que j'ai voulu le copier. Malheureusement, ce ne fut pas possible, car six mois plus tard, la France entière connaissait l'histoire d'un mec. Il y avait une certaine cohérence dans le spectacle du Port du Salut, car moi aussi, je balbutiais. Mais moi, je ne le faisais pas exprès...

À cette époque, j'ai pris goût pour le travail humoristique, voire comique. Les premiers rires, je les ai eus là-bas : c'est pour cela que, malgré le minuscule cachet, le Port est resté mon endroit préféré. J'y suis retourné à plusieurs reprises, jusqu'en 1982. Puis, j'ai eu mon premier contrat à Las Vegas, et quand je suis revenu, le Port n'existait plus. Sniff!

L'hiver 72/73, c'était « la bohème »: je ne voulais plus retourner dans le circuit des riches, dans les cabarets « rive droite ». Mon monde était désormais celui des poètes, celui des artistes « rive gauche »... Ils étaient moins riches, mais plus cool, plus mystérieux. Je me suis fait expliquer leurs textes et je restais toute la soirée pour écouter Coluche, Fanon, Pia Colombo, les Enfants Terribles, Jairo (très beau!), Jean Hebrard, Bernard Dimey et un magicien qui récitait un interminable poème en faisant une routine de cordes, le légendaire Jacques Delord.

On avait cinquante francs et droit à une (une seule) bière par soir. Les chanteurs et les poètes entraient en scène directement du bar (à droite après la porte d'entrée), en gros pull, parfois en tee-shirt selon la saison. Pour moi, c'était plus compliqué : il fallait que je me change et que je me prépare. J'allais donc dans la cuisine où je poussais un peu leurs tartes Tatin pour me faire de la place. Et quand il n'y avait même plus mes 2 décimètres carrés, je leur bouffais leurs tartes. Au premier étage, un type fabriquait des masques. Il faisait également des empreintes de bites pour faire des statuettes ; chez lui, c'était le confessionnal. On discutait pluie et beau temps, et Coluche parlait déjà de son intention de fonder une troupe. La formation « Le vrai chic Parisien » est pratiquement née au Port du Salut. Je suis devenu très ami avec un artiste humoriste qui s'appelle Jean Hébrard. C'est chez lui que je passais la première fois une soirée dans un appartement français. C'est toujours quelqu'un qui était « le Premier » et personne ne peut le lui prendre.

Coluche est parti, Maurice Fanon aussi, mes copains de cette époque sont tous à la retraite, sauf un : Patrick SÉBASTIEN. Un jour a débarqué au Port un

jeune imitateur qui lui aussi deviendra une star... C'est, avec Coluche, l'un des plus grands phénomènes que j'aie croisés. J'ai vu plein d'artistes au Port où je me disais : « celui-ci ou celle-là, ils vont devenir stars ! ». Jamais je ne me suis trompé ! Il y a également des milliers de personnes qui m'ont vu là-bas, et ils se disaient : « Ce mec, jamais, mais jamais il ne deviendra star ! » Eh ben, eux non plus, ils ne se sont pas trompés...

Souvent j'ai retrouvé Patrick Sébastien ; il m'a souvent engagé dans ses émissions, notamment au « Plus Grand Cabaret du Monde ». La première fois, c'était en 1998 au Moulin Rouge. L'agence Monique Nakachian m'avait demandé de faire du « table à table », mais pas en close-up. J'imaginai donc des sketches que je pensais originaux. À la première table, j'engueulai Michel Drucker avec un mégaphone en lui conseillant « de fermer sa gueule » ; à la seconde table, je faisais apparaître sous un foulard une bouteille de champagne, en jetant la bouteille qui était sur la table par terre. Malheureusement, on ne voyait que l'ancienne bouteille qui volait en éclats, l'apparition de l'autre était coupée au montage... Pour la troisième table, la table de Jack Lang, j'avais imaginé une parodie sur « le magicien masqué » : caché derrière un masque de sex-shop, je faisais une fausse explication d'un truc. Malheureusement, ce fut aussi supprimé au montage, car au moment où Patrick annonce le magicien masqué, cette andouille de Jack Lang prend le micro et exécute un interminable speech contre ce magicien masqué. On a bien rigolé dans les coulisses, car après son speech, je sortis avec mon masque sm et mes godes... Cette mémorable séquence partit également dans la poubelle. Dommage ! Monique me dit : « Puisque ça s'appelle Le plus grand cabaret du monde, il n'y aura qu'une seule émission, car ils ont pris les meilleurs : Brachetti, Jeff Mc Bride, Rudy Coby, moi et quelques autres tombés dans l'oubli. Depuis, elle a révisé son jugement sur « les meilleurs », car actuellement nous en sommes à la 125ème émission !

À part le Port du Salut, il y avait une autre dizaine de cabarets, tous sur la rive gauche, tous dédiés à des jeunes talents prometteurs qui voulaient qu'on les écoute. Personne n'avait de plan de carrière ; le mot « producteur » n'existait pas, on courait le cachet, comme on disait. Quand il y avait du monde, on travaillait, quand il n'y avait personne, on touchait demi-cachet, on disait « demi-comprimé », hahahaha ! Cette habitude s'est perdue petit à petit, car certains établissements auraient dû payer 25 fois par mois « demi-cachet », ça n'aurait pas été trop rentable je pense.

La Galerie 55 :

La « Galerie 55 », 55 rue de Seine, était un autre endroit de rêve, de poésie et de pauvreté. Sauf pour le patron, le légendaire et aigri permanent Monsieur René LEGUELTEL, qui possédait la moitié des immeubles de la rue. Il était pour moi une source de gaieté et d’amusement, mais il ne le faisait pas exprès. Commençons le récit par l’inévitable audition qu’il m’avait fait passer un après-midi, car chez lui, on s’en foutait qu’il y ait un artiste gratuit pour le soir ou non, Legueltel était richissime. Son comportement était un mélange d’arrogance, de paternalisme, d’aigreur et de nostalgie. Il m’a toujours profondément amusé. Il était en permanence allongé dans une chaise longue ; au début, j’ai pensé qu’il était paralysé...

Ses expressions « mais aujourd’hui il n’y a plus d’artistes » ou « il n’y a plus rien » ou « c’est tous de la merde » étaient pour moi une source d’hilarité parfois incontrôlée. L’un des Bonheurs dans notre métier est le fait que l’on peut se foutre de la gueule de n’importe qui sans avoir peur de foutre sa carrière en l’air, carrière dont personne ne se souciait, d’ailleurs. Alors, je décide de faire l’audition avec mon numéro visuel, car avec une seule — et sinistre — personne dans le public, j’ai pensé qu’un numéro parlé ne serait pas tout à fait le bon choix... On a fait le noir dans la salle, et dans les profondeurs de l’obscurité, Monsieur Legueltel était sûrement allongé dans son fauteuil. J’exécute mon feu d’artifice de cannes, de foulards, de lames de rasoir, de jeunesse et de Bonheur de vivre. La réaction de mon futur patron était imperceptible. Je ne pouvais pas distinguer s’il s’était endormi, s’il était tombé dans les pommes, s’il avait eu un malaise ou s’il avait quitté la salle. Le silence était épais. À la fin de ma prestation, enfin, j’entends :

— *Vous avez peut-être un autre numéro ?*

Je lui dis :

— *Oui !*

Et il me lance la phrase inoubliable :

— *Je vous engage ! Avec l’autre numéro !*

La Galerie 55 était un cabaret très classe, très à la mode dans les années cinquante et soixante. Malheureusement, nous étions dans les années 70 et le public n'était plus tellement à l'écoute des chansons de France GABRIELLE, la femme du patron. Son tour de chant était pour moi le meilleur moment de la soirée. Les « Legueltel » habitaient au 4ème étage. Cinq minutes avant son entrée en scène, France, la cinquantaine bcbg, prenait l'ascenseur et descendait pour chanter trois chansons, toujours les mêmes. Quand son mari la suppliait (« cette conne, elle ne peut pas changer un peu son répertoire ?! ») de s'appliquer un peu pour sauver son cabaret, elle se vexait et remontait dans ses luxueux appartements de la rue de Seine. Sa chanson préférée était « Les amoureux du quatrième étage » qui racontait les ébats amoureux d'un couple pauvre, bohémien et jeune.

— *Les amoureux du quatrième étage, n'ont jamais su et ne sauront jamais, qu'on entendait dans tout le voisinage, leurs cris d'amour, chaque fois qu'ils s'aimaient... Dagadi et dagada, et rebelote !*

Chaque fois que cette pauvre dame récitait ce truc immonde et ringard devant un public sidéré, nous étions pleins de joie en imaginant Madame Legueltel en train de faire l'amour avec son mari dans leur appartement de 250 m². Nous étions comme des enfants. Un rien nous faisait rire. Je me souviens aussi d'un couple de mimes, les TURLUPINS, qui partageaient le même sens de l'absurde que Christa et moi. Nous sommes devenus très amis. Coluche, lui aussi a fait ses passes à la Galerie, mais Madame Legueltel le trouvait un peu vulgaire. C'est cela qui plaisait à son mari :

— *Vas-y ! disait-il quand il savait France dans la salle ou dans les coulisses*

— *Fonce ! Ma femme t'adoooooooooore !*

Madame Legueltel avait une amie, une dame de compagnie je suppose, qui se fit un devoir de m'apprendre l'art de vivre à la française. Grâce à elle, je n'oublierai jamais que le camembert se mange accompagné d'un Saint Emilion. Ce n'est pas qu'elle m'aurait invité, faut pas rêver, mais un jour elle m'a fait une liste pour mes courses, afin d'éviter l'irréparable. Vive la France !

Un plan cul raté :

Je me souviens de ce jeune guide, qui nous amenait à la Galerie des étudiants une fois par semaine, pour donner un peu d'éclat de jeunesse à ce cabaret. Il était beau, intelligent et courtois. Chaque semaine, il devenait plus beau, même plus beau que James Dean. Après quelques semaines, il était devenu tellement beau que son image restait sur ma rétine, même quand je fermais les yeux. Encore une semaine de plus et je commençai à lui parler, à lui raconter des choses, même s'il n'était pas présent. Je n'avais plus faim, plus soif, c'était comme une maladie. Oh secours ! Docteur, mais qu'est-ce qui se passe ? Les mardis devenaient pour moi les jours de fête, les autres jours de la semaine, un long calvaire... Bon Dieu, s'il lui arrivait quelque chose ?

On se matait chaque mardi, nous avons sympathisé, mais jamais, jamais en 100 milliards d'années, l'un n'aurait dit à l'autre qu'une bonne baise aurait été une solution tout à fait adaptée à nos problèmes et une évolution logique de notre sympathie réciproque. C'était vraiment une autre époque. Mais un soir, le miracle a eu lieu :

— *Otto, veux-tu prendre un verre avec moi après le spectacle ?*

— *Oui ! répondit la jeune et pudique adolescente de 27 ans que j'étais, en faisant attention de ne pas rougir de honte devant tant d'audace.*

Nous sommes allés dans un bar où il avait une bouteille à son nom : le chic du chic ! On discute, on boit quelques verres.

— *Otto, si tu veux, et si tu es trop fatigué pour rentrer, tu peux dormir chez moi, mon colocataire n'est pas là, tu peux coucher dans sa chambre...*

— *Ah oui, pourquoi pas...*

Seulement, l'idée de passer la nuit dans le même immeuble que lui m'excita tellement, qu'une fois sorti de l'ascenseur j'ai eu mon premier malaise nerveux, et je lui ai rendu son whisky devant sa porte. La deuxième fois, c'était en entrant dans l'appart'. Voilà pour les préliminaires ! Après une petite diarrhée force 4, je

me suis couché dans la chambre de son colocataire en laissant la porte ouverte. Pas de visite... Le matin, je bois un autre verre, de l'eau cette fois, et il me montre un album de photos : il y avait de belles photos de lui, nu, avec un autre mec. Très pudique, style Hamilton, brouillard, contre-jour, couleurs pastels, douceur et esthétisme à toute épreuve. Qu'est-ce que j'ai fait ? Devinez ! J'avais encore une petite quantité de whisky dans mes entrailles avec laquelle j'ai renforcé les couleurs de son album. Nous n'avons pas eu de relation sexuelle.

Je pensais souvent à lui, parfois je lui racontais des choses, parfois je lui demandais conseil, un bon ami quoi. Invisible pour mon entourage, présent pour moi. Pratique n'est-ce pas ?

Épilogue 1 : 20 ans plus tard, il me laisse un message, je le rappelle, je le rate et je perds son numéro de téléphone. Fichtre !

Épilogue 2 : 15 ans passent : il me rappelle de nouveau. Je l'invite au Crazy Horse où je travaille. Nous discutons comme dans le bon vieux temps, nous nous regardons avec plein de sympathie. Nous n'avions plus envie de sexe, ni l'un, ni l'autre.

Et je réalise que les meilleurs plans cul sont ceux que l'on n'a pas eus.

Kaléidoscope :

Je fais une audition à L'ÉCLUSE, cabaret sur les quais de Seine, le cabaret « rive gauche » par excellence, là où « tout le monde » a commencé. Je commence comme « tout le monde », mais ça ne dure qu'un jour. Le patron me dit qu'il part faire du ski à Davos en Suisse. Je pense « salaud, et moi, il ne me paie que 30 francs... » Je lui retéléphone quelques mois plus tard : Davos, ce n'était pas vrai ! Il avait fait faillite. Nous voulons sauver cet endroit mythique et un spectacle s'organise au Châtelet. Pas de bol, les techniciens sont en grève ce jour-là.

On me téléphone pour une passe à la Méthode, 30 francs (le rive gauche est à la baisse, les poètes commencent à avoir faim...). Je vois un mec qui fait un sketch sur Igmarr Bergman : lumière verte, un mec tout seul sur scène, manifestement en train de ch... dans son froc. Ça dure 5 minutes et c'est sans parole. Je pique une crise de rire, cela devient hystérique, je m'évanouis littéralement et on me sort de la salle. J'ai cassé le sketch de Jacques Villeret. C'était la plus grande crise de rire que je n'ai jamais eue. Merci Villeret !

Dans un cabaret à Pigalle on veut faire du neuf avec de l'ancien et on engage Lucie DOLENE pour qu'elle chante « Parlez-moi d'amour ». On me dit qu'elle est plus célèbre qu'Édith Piaf. Je veux bien le croire, mais « le New Frisco » est vide tous les soirs. Le patron a eu l'idée de génie d'engager en renfort Mary MARQUET, célèbre actrice en décomposition (elle est née en 1885) et la jeune Annie GOULD, chanteuse de charme, 55 ans. Je me souviens de cette soirée de presse, Lucie Dolène bien pétée, Mary récite des poèmes sur la mort en novembre : « Novembre... la cloche... la mort... ». Lucie l'interrompt pour chanter, Annie veut sauver les meubles et se met au piano, Lucie ne veut pas lâcher le micro, Marie parle sans micro, le public en extase de fous rires. Une soirée comme on n'en fait plus, du pur Bonheur !

On m'engage pour un mois au PIED, nouveau cabaret sur les Grands Boulevards. Pour la Première, la salle est pleine. Les attractions, les chansonniers, les chanteurs font un triomphe, on nage dans le Bonheur. Le lendemain il n'y avait que deux clients. Ils ne consommaient pas. C'étaient les inspecteurs de la SACEM pour vérifier les comptes... Le Pied n'ouvre pas le troisième jour, ni le quatrième, le cinquième non plus. Selon mes recherches, il est toujours fermé.

Je fais mes premiers Arbres de Noël avec un impresario débutant. Je passe dans les cantines, dans les coins les plus perdus de la banlieue. Je ne connaissais pas ce genre de travail et je trouvais ça sympa. Le petit impresario débutant s'appelle Alain PACHERIE et il dirige aujourd'hui une agence de 20 personnes ; il fait venir à Paris tous les cirques du monde et il organise le festival du « Cirque de Demain ».... Tandis que moi, je tapine toujours dans mes Arbres de Noël...

Nous habitons un petit immeuble à Pigalle. Une fois, j'ai eu un retard sur le loyer. La concierge propriétaire me dénonce à la police, car je travaille sans permis. J'ai été arrêté et relâché cinq minutes après et je remercie le ciel de ne pas avoir été juif à Paris en 1942, mais seulement autrichien en 1972...

1974, Olympia. Encore une fois, la canne qui se transforme en neige... (photo Patrick Ullmann)





L'Olympia

« Otto, tu fais ch... ! »
MARCEL de l'Olympia

Les poètes ont faim :

Nous sommes début 1973 et je me trouve en plein délire poésie. J'avais dit au revoir au monde des traditions ; il ne me restait en ce début 1973 que le Port du Salut avec mes 50 balles de cachet, mes yeux pour pleurer et ma bite pour jouer aux « amoureux du quatrième étage ».

L'hôtel PAX, 47 rue Trévisé, où nous vivions, nous hébergeait pour 35 francs la nuit ; les hommes de ménage, des gentils Portugais, volaient pour nous des croissants pour notre petit-déjeuner, vers 13 heures. À la réception, il

1973 au Brésil. J'ai un moment dans mon numéro de cannes que je perfectionne depuis 40 ans : Une canne explose, et elle se transforme en un immense nuage de confettis. La neige en plein été, avant que cela devienne à la mode. Dans cette galerie de photos, on trouve trois fois le même moment, trois fois pris « en live » et cela par trois photographes différents. Depuis 2010, ce nuage est devenu doré : une merveille ! (photo X)

y avait une secrétaire standardiste trilingue (étudiante à l'Alliance Française), bien utile pour mes coups de fil. Pour le dîner, on avait une place au restaurant CHARTIER, menu à 7 francs 50. On allait à pied au Port du Salut, 3 heures aller-retour Cadet-Panthéon-Cadet, l'exercice nous faisait du bien.

Le dimanche et le lundi, notre cabaret faisait relâche. D'un commun d'accord, nous décidâmes de prendre des somnifères, METHODRIL, pour ne pas dépenser d'argent pendant ces deux jours fatidiques. Ça a très bien marché la première semaine, mais la deuxième fois, notre coma de 48 heures fut interrompu par un coup de fil : Carla (la belle Hollandaise du Lucky Strip) me téléphonait pour me dire que l'OLYMPIA me cherchait... On m'a convoqué au bureau vers 15 heures, j'étais encore dans les vapes. Heureusement, comme ça, je ne pouvais pas dire de bêtises.

Je me retrouve vers 15 heures dans le même minuscule bureau où j'avais déjà été reçu 18 mois plus tôt, et j'entends Monsieur Boris :

- Vous voulez faire l'Olympia ?
- Ouaaiss (j'avais la langue pâteuse)
- Combien vous gagnez au Cabaret ?

Je voulais dire « 250 Francs la semaine », mais j'ai juste eu le temps de dire « 250 Francs... » pour être aussitôt interrompu :

- D'accord 250 francs ! Régine, faites-lui le contrat habituel !

J'ai pensé que Monsieur BORIS était un peu pingre, mais l'Olympia ne se refuse pas ! En plus, cela doublerait mes revenus. La secrétaire revint avec le contrat (3 lignes) : 250 francs... LA SOIRÉE...

Ce soir-là, on n'a pas eu besoin de somnifères ! On a même pris le menu à 8 francs 20 chez Chartier.

J'étais programmé dans le spectacle de Mireille Mathieu avec Daniel Guichard et Gérard Lenorman en première partie. Cinq semaines de frime, de Bonheur, de célébrité... Il me restait 3 semaines avant la Première, ce qui me laissait

le temps de m'acheter — à crédit — quelques pots de peinture et de repeindre mes « cannes volantes ». Cette canne volante en bois de balsa était pour moi devenue le symbole de la réussite. Pour la grande scène de l'Olympia, je la voulais plus grande, plus lumineuse, plus épaisse. C'est dans les caves de l'hôtel PAX que j'ai réalisé le prototype de ma canne volante telle que je l'utilise encore aujourd'hui : 115 cm de longueur, 3 cm de diamètre et pas en noir comme chez tout le monde, mais de couleur fluorescente ! Je la fais encore aujourd'hui de cette façon. Pour le reste, il me fallait des plumes à la place des fleurs ringardes, et là aussi, le miracle a eu lieu : pour m'acheter ces plumes, j'avais besoin de 100 francs, et personne pour me les prêter. Pourtant, déjà à l'époque, 100 balles, ce n'était pas grand-chose...

Un magicien de la FFAP prend le métro, moi aussi. Nous nous croisons dans un couloir, et il me dit :

— *Bonjour ! Vous êtes magicien ?*

— *Oui, pourquoi ?*

— *Parce que vous faites le back and front (mouvement très connu des cartomanes) avec votre ticket de métro !*

En effet, j'étais en train de jouer, plutôt inconsciemment, avec ce ticket. On sympathise. Lui aussi, il serait magicien et il me prête tout de suite ces pauvres 100 balles ; il devient mon parrain à l'AFAP et nous devenons amis. Des décennies plus tard, chaque fois qu'un inconnu me parle, je pense encore à lui. Il s'appelle Yves Maillard. Quel beau souvenir : un « inconnu » me dépanne sans poser de questions !

La « Première » à l'Olympia approche, et nous faisons deux jours de rodage à Rouen. Un bus nous emmène, les danseurs, les danseuses, Christa et moi. À l'époque, j'étais encore paralysé de timidité, donc pas de partouzes. Après le premier spectacle, Monsieur Johnny Stark, l'impresario de la glorieuse Mireille, avait organisé une fête. Je n'y suis pas allé, car je ne me croyais pas invité, je pensais que ce n'était que pour les autres. Sacrée timidité ! Aujourd'hui je vais aux fêtes, même si je ne suis pas invité.

L'orchestre à l'Olympia avait 24 musiciens. J'ai commandé une musique chez le seul musicien que je connaissais, le pianiste de Catherine Sauvage. Catherine est devenue une grande amie, elle est la seule star avec qui je me suis lié d'amitié. Or son pianiste m'a arraché une fortune pour me livrer une daube, mais peu importe : je me sentais si riche ! Après cinq minutes de cacophonie, Monsieur Boris décida :

- *Otto travaillera sur bande !*
- *Mais qui va payer l'arrangement ?*
- *Je m'en occupe !*

C'était ma chance : Carla m'a trouvé une belle musique, bien sauvage ; José, le sonorisateur de l'Olympia m'a appris « le montage sur REVOX » et l'arrangeur — ne pas confondre avec le compositeur — heureux de toucher son cachet par l'Olympia, me fit entrer à la SACEM comme « auteur de sketches ». Avec la SACEM (et plus tard avec l'ASSEDIC), j'avais l'impression de toucher, avec chaque virement, le jackpot !

« Les bandes » étaient vraiment des bandes, sur des grosses bobines qui tournaient à une vitesse de 19 — ou 38 — cm par seconde. Quand il fallait « couper » une bande pour faire un montage sonore, on coupait vraiment aux ciseaux. Ma première coupe durait 30 minutes, plus tard la durée moyenne d'une « coupe made by Otto » était de 30 secondes. Je suis devenu maître en ce domaine : c'est très différent que sur ordinateur ; c'est plus physique, plus sensuel, plus voluptueux que le montage sur ordinateur, qui est plus cérébral... Vingt ans plus tard, alors que le CD triomphait partout, le disque vinyle faisait un retour en force grâce à des DJ comme Jeff Mills ou Laurent Garnier qui trouvent que rien ne remplace cette sensation « d'analogique » et manuelle par rapport au « numérique ».

La Première fut un triomphe, c'était un comeback en force pour Mireille Mathieu. En première partie Daniel Guichard, la découverte, Gérard Lenorman, l'idole des jeunes filles en chaleur et moi, le magicien le plus rapide du monde. C'était fou ; ce que j'ai ressenti le soir de la Première : j'avais l'impression de voler sur scène comme ma canne volante, le public était une grosse masse sombre, vivante, une méduse. Une méduse que je domptais, une méduse qui me menaçait, c'était une seule personne à multiples têtes : je plongeais peut-être



L'un de mes meilleurs souvenirs :

La descente des marches du théâtre Princesse Grace. Monte-Carlo chic, mais pas snob. Vive les Hourdequin... (photo X)



J'ai toujours aimé la magie avec les animaux. Voici ma troupe : Coco, Pisci, les jumelles Kessler, Kiki et Finoccio. (photo Otto Wessely)



C'est une vitrine DIESEL que j'avais remarquée à Copenhague en 2010. Elle ressemble à ma collection d'antiquités... (photo Otto Wessely)



Apparition de Christa sous la table au théâtre Princesse Grace. C'était en 2005 et pour la dernière fois. Depuis, Franco Dragone nous a trouvé de meilleurs gags... (photo X)



2008, tournée Brachetti. Arturo avait écrit et réalisé une comédie musicale avec 22 personnes sur scène. Triomphe partout en Italie, «The best selling show of the season 2008/2009». (photo Otto Wessely)



Pour notre spectacle en 1996 à l'Espace Jemmapes, nous avons réalisé une séquence sur la frustration, thème cher à Alain Bernardin : Christa exécute un strip, pendant lequel elle disparaît complètement. C'est une photo «ratée», le photographe avait exposé trop longtemps... Pourtant, si l'on regarde attentivement, on aperçoit un visage. Celui de Bernardin ? Une manifestation d'outre-tombe ? (photo X)



Mon prof en photographie m'a photographié à Trouville en 2009...(photo Phitar)



C'était ma photo publicitaire en 1985. Déjà, on voit un certain mépris pour les accessoires. (photo X)



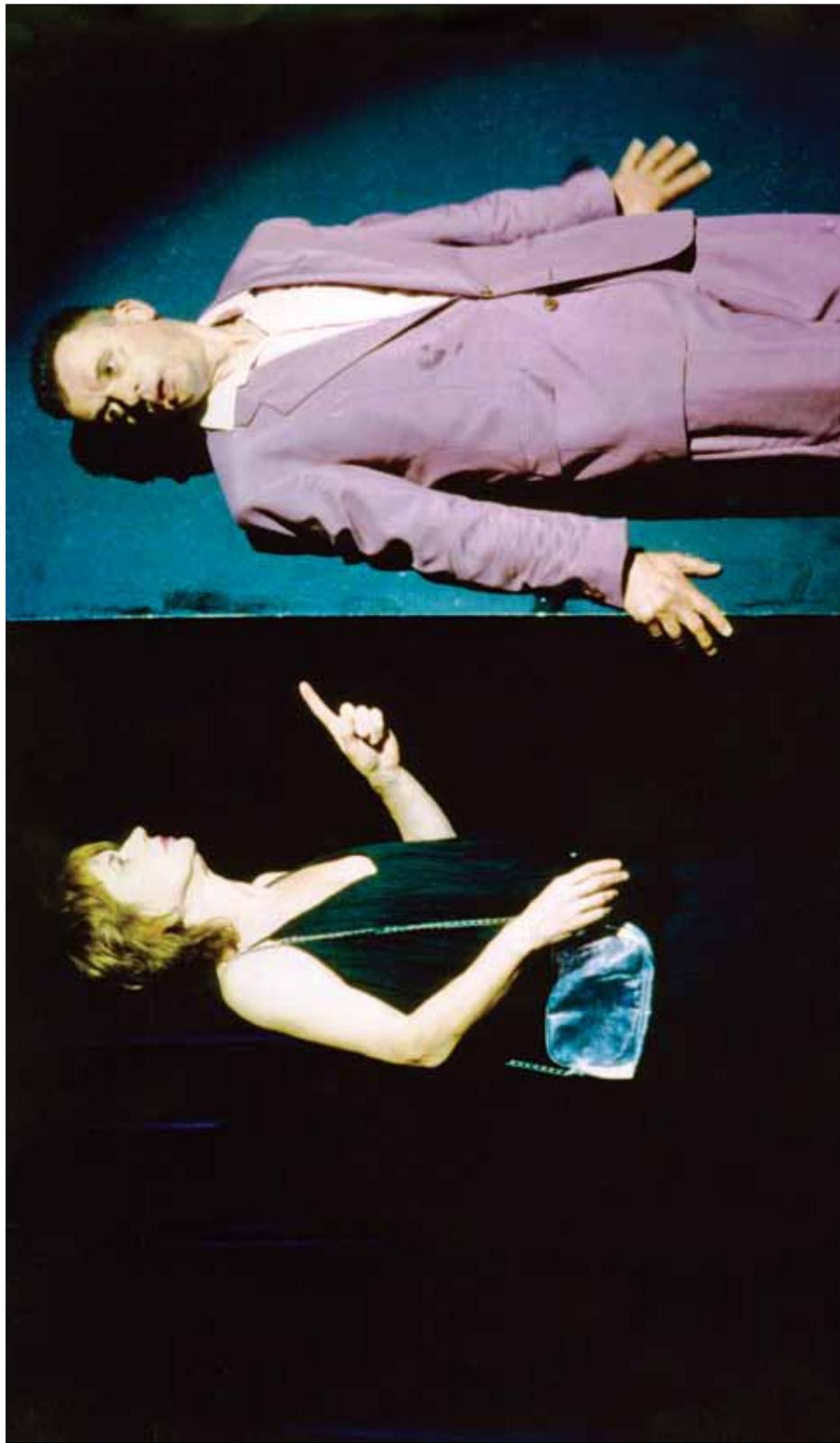
Tournée Brachetti 2009 : «Un jour aussi, je serai une star !» (photo Max Riochet)



«Elégance Parisienne» : En 1978, je me suis fait fabriquer ce costume à Hongkong. Sur mesure ! (photo Peter de Paula)



C'était en 1995, nous faisons un spectacle dans une discothèque, le Scorpion. Je voulais prouver que mon numéro de cannes n'avait besoin d'aucune charge au corps... Inutile de dire que j'étais encore plus défoncé que le public. Un triomphe ! (photo X)



Pendant notre spectacle «Nuit Parisienne» en 1996 (voir le chapitre «Quai de Jemmapes») un dialogue entre Christa et moi a eu lieu à propos de la discothèque Queen. La tache du sperme sur le costume fait partie de la mise en scène... (photo X)

dans le subconscient collectif... Comme d'habitude, personne n'a pensé à faire une vidéo, la télé n'était pas aux commandes comme aujourd'hui, mais le public payait. Pour la petite anecdote : le même jour, le 1er février 1973, a eu lieu le début de « La cage aux folles » au théâtre du Palais Royal. Elle restera à l'affiche neuf ans. Aucun enregistrement complet de cette pièce n'existe. Personne n'y avait songé...

Après l'Olympia, vers minuit, j'allais comme toujours travailler chez mes potes, les poètes de la rive gauche, mais j'étais méprisé : j'avais vendu mon âme pour un spectacle jugé idiot. Je m'en foutais pas mal, l'Olympia était devenu mon « chez moi », au moins pour quelques semaines. Depuis cette période, j'adore le mois de février à Paris : les jours s'allongent, les premières signes d'un Printemps sont encore loins mais présents. Février m'évoque le Bonheur d'aller travailler dans un théâtre qui était pour moi le comble de la gloire, je pense à mes premiers « restos de luxe » — La Coupole, le Pied de Cochon — désormais accessibles. Le mois de février est pour moi le mois de la préadolescence : tout est encore possible, rien n'est foutu, chaque nouveau jour sera plus beau que la veille...

Pendant quinze ans, l'Olympia fut ma référence, mon chez-moi, mon porte-bonheur, ma famille. J'y ai travaillé souvent : avant Las Vegas, après Las Vegas, avant le Crazy Horse, après, et pendant. L'Olympia était comme une maman qui vous invite à manger tous les dimanches, quoiqu'il arrive. Merci papa Coquatrix !

Marylin :

À l'OLYMPIA, j'ai pris le goût pour les matinées, c'est-à-dire les spectacles d'après-midi. L'Olympia avait un spectacle à 14 heures 15, un autre à 17 heures et la soirée comme toujours à 21 heures.

Ces dimanches-là étaient pour moi des jours de beuveries incontrôlées et lourdes. Souvent, les « professionnels » venaient nous rendre visite, on était en famille. En famille de pochetrans... Tout le monde picolait au célèbre « bar de

MARYLIN » ; sauf nos stars, qui restaient en permanence enfermées dans leurs loges, mais on s'en foutait pas mal.

« Le bar de MARYLIN » se trouvait juste avant l'entrée en scène. Les artistes ou les techniciens prenaient souvent un verre juste avant ou juste après leur prestation pour se remonter le moral, Marylin était un arrêt obligé ! Surtout les jours de matinée : on prenait quelques remontants avant le spectacle — fallait se lever tôt le dimanche — pendant et surtout entre les spectacles.

Comme personne n'avait son portefeuille sur lui, Marylin notait les consommations. Le jour de la « dernière », où tout le monde offrait des verres à tout le monde, il y avait de vrais drames financiers. Aujourd'hui, ça n'arrive plus, car les artistes sont devenus raisonnables...

Marylin était pour moi l'âme de l'Olympia : elle était plus connue que beaucoup de stars qui l'ont snobée. Son idole pour toujours était Jacques Brel. Elle portait en permanence une médaille qu'il lui avait offerte, elle ne s'en séparerait jamais. Elle avait son avis lucide sur toutes ces vedettes qui avaient fait la gloire de l'Olympia, elle se souvenait de tout le monde.

Bref, dans ce bar mythique, j'ai eu les plus belles cuites de ma vie. Un dimanche soir, j'ai voulu entrer par la salle pour faire mon numéro : les ouvreurs ne m'ont pas laissé passer, ils m'avaient pris pour un ivrogne qui ne veut pas payer sa place. Je ne sais pas ce qui se passait chez moi, mais sur scène je ressemblais à un ange ; dans la vie, j'étais plutôt « Monsieur nul ». La même chose m'arrivait aussi à l'entrée des artistes : on ne voulait pas me croire que j'étais le même que sur scène. Aucune transformation par le maquillage — très discret — juste une chose mystérieuse... Je ne me l'explique toujours pas.

JEAN-MICHEL BORIS :

Directeur artistique, neveu de Coquatrix, oui ! C'est celui que 18 mois plus tôt, j'avais confondu avec le concierge. Il était d'une simplicité et d'une rapidité étonnantes. Pour traiter un contrat, toujours le même cérémonial : un télégramme arrive, « Êtes-vous disponible pour faire le spectacle de xyz ? Si oui,

venez me voir à 15 heures ». Dans le minuscule bureau, la même question, mais cette fois par voie orale — la secrétaire venait 3 minutes après avec une feuille de papier — le contrat en 3 lignes, et l'affaire étaient réglés.

Boris avait appris le spectacle par son oncle qui l'avait mis en stage partout dans l'entreprise. Il savait tirer le rideau, remplacer une ampoule et négocier un contrat avec Liza Minelli, Jerry Lewis et bien sûr Otto Wessely. Nous nous vouvoyons depuis toujours, un respect amical nous unit.

Jean-Michel Boris est l'une des personnes les plus aimées, les plus respectées dans le monde du spectacle. A 65 ans, ils l'ont mis à la retraite, pour des raisons de jalousie je pense. Ça a été très dur pour lui, mais il continue de circuler dans le métier. Avec lui, j'ai appris la rapidité dans les décisions, et l'honnêteté. Quand il va voir un spectacle pour des raisons professionnelles, il se déplace seul ; « une invitation pour une personne », il n'a pas besoin d'une cour autour de lui, souvent il reste debout.

En 2006 a eu lieu dans un petit théâtre du cinquième arrondissement une manifestation « Jean Michel BORIS raconte 40 ans de spectacle » : nous étions seulement une vingtaine de personnes dans la salle : on pouvait papoter entre amis. Popek, Carla Haslé (oui, la belle Hollandaise !) avec son mari, JEANNE, une ex-chef responsable de la salle et quelques autres pèlerins. C'était comme une réunion de classe.

BRUNO COQUATRIX (+ en 1979) :

Il était LE grand patron. Il m'avait toujours fait peur, j'étais trop jeune. Heureusement, j'avais toujours affaire à Monsieur Boris. Coquatrix était le boss par excellence : gros cigare, ventre comme il faut, comportement calme, impressionnant, visionnaire et malin. Un dimanche midi, on mangeait dans un petit resto rue Caumartin ; il s'est mis à notre table, j'étais mort de peur. Il ne me parla pas spectacle, mais il affirma qu'il buvait une bouteille de vin par repas : depuis ce jour, il eut toute ma tendresse !

Dominique Webb m'a raconté à quel point il était psychologue. En 1969, Dominique était la star de l'Olympia avec son show de l'hypnose. C'était complet pendant trois mois. Après quelques jours de gloire, Dominique attrape la grosse tête et refuse le conseil de Coquatrix de porter un costume moins « cirque » pour sa prestation. Pire : il ne vient pas travailler. Le lendemain, au lieu de l'engueuler, Coquatrix présente ses excuses à Webb :

— *Excusez-moi, vous avez raison, je ne suis pas censé vous donner des conseils, je ne le ferai plus...*

Webb m'a raconté :

— *Otto, je ne savais plus où me mettre, j'avais trop honte. Bruno Coquatrix et moi sommes devenus très amis par la suite. En 1979, il m'avait convoqué une dernière fois. On a mangé, on a parlé, on s'est raconté des choses pendant des heures. Je ne savais toujours pas pourquoi il m'avait convoqué. Quelques semaines plus tard, il est mort et à ce moment j'ai su pourquoi il m'avait donné rendez-vous...*

Patricia, sa fille et Paulette, sa femme étaient plutôt discrètes, à un point tel que j'ai fait la connaissance de Paulette seulement 10 ans après mon premier Olympia, dans le spectacle de Jairo.

JAIRO :

Jairo est un chanteur argentin ; sa productrice était Jacqueline Levasseur, une de mes grandes amies. Mal lui a pris, elle m'imposa dans le spectacle, comme présentateur... Nous sommes en 1984, une semaine avant Noël. Jairo était prévu pour deux semaines pour bien terminer l'année. Bien avant de commencer, la deuxième semaine fut annulée parce que la location n'était pas tout à fait ce qu'elle aurait dû être. En ce qui me concerne, moi, j'étais étonné que ce spectacle ait survécu au-delà du premier jour, car la chanson finale de Jairo,

C'était mon 6ème Olympia. Cette fois avec JAIRO. J'ai demandé à Jean-Michel Boris de mettre mon nom un peu plus grand... il l'a fait ! Il est bon ! (photo X)



l'inévitable « tube » que tout le monde attendait, s'appelait : « *Le diable revient sur terre* »

Peut-être pas tout à fait adapté pour une période de Noël!!! Je sais bien que la France est un pays laïque, mais il y a des limites! On se demande où les producteurs cachent leurs cervelles...

Un jeune homme, faisant partie du spectacle m'adresse la parole :

— *Otto, comment vas-tu ? Ça me fait plaisir d'être dans le même spectacle que toi ; je t'ai vu souvent, j'étais dans la salle.*

— ??????????

— *J'ai été ouvrier sous Colette, maintenant je chante !*

C'était Marc Lavoine, un ouvrier qui est devenu une star, tandis que moi je tapine et je tapine et je tapine...

On s'est bien marré au cours de ce spectacle, j'avais carte blanche pour mes présentations — plutôt catastrophiques — mais c'était Noël et la vie était belle, malgré le diable. JAIRO, la seule star qui fréquentait le bar Marilyn, est maintenant en Argentine. Il y a quelques années, il a donné un concert pour 1 million de spectateurs (c'est beaucoup je trouve) et sa productrice est à la retraite. Moi, je tapine toujours...

MARCEL :

Marcel était une institution ; il était machiniste, mais pour moi, c'était lui le patron!! Il engueulait tout le monde, y compris la direction. Le fait qu'il vous engueule était un signe de sympathie de sa part, j'ai été flatté!

« *Otto, tu fais chier avec tes confettis !* »

« *Otto, dépêche-toi !* »

« *Otto, c'est à cette heure-ci que tu arrives ?* »

« *Otto, arrête de te saouler la tronche !* »
« *Otto, sans Christa tu serais une merde !* »
« *Otto, casse-toi, je travaille* ».

Un soir, il y a bien longtemps, j'invite un copain dans les coulisses — à l'époque c'était « portes ouvertes » en permanence. Il me dit :

— *T'as entendu comme il te parle ?*
— *Ah ouais, je l'entends. Pourquoi ?*

Selon Jean-Marie Bigard, le nouvel OLYMPIA fut reconstruit autour de Marcel. Je m'explique : en 1996, ils ont démoli le théâtre pour le reconstruire à l'identique, mais en le reculant d'un mètre, d'un seul mètre ! Je ne sais pas pourquoi, mais ils ont fait le même théâtre, avec les mêmes fauteuils inconfortables et les mêmes coulisses. Sauf le bar de Marilyn et la chaise de Marcel : ils n'ont pas touché à ces deux choses-là...

Jean-Michel BORIS raconte que Marcel, à la retraite, vint presque tous les soirs, cette fois-ci par l'entrée principale, pour accueillir la clientèle, car L'OLYMPIA c'était lui !!!

COLETTE :

Colette était chef ouvreuse. C'était une « vieille » de 36 ans, elle m'aimait beaucoup. Elle m'a écrit une des plus belles lettres d'amour : « On n'aura pas de relations, mais grâce à toi, je sens que je suis vivante et que je suis encore capable d'avoir des sentiments... » Je me rends compte qu'aimer est encore plus beau qu'être aimé, plus douloureux aussi...

Plus tard, elle deviendra ouvreuse au théâtre des Champs-Élysées. Elle est immortalisée dans le film « Fauteuil d'orchestre », son rôle est joué par DANY. Colette est à la retraite, moi je tapine...

Patrick ULLMANN :

Je le savais depuis toujours : le « Fantôme de l'Opéra » existe ! Patrick était le photographe attitré de l'Olympia et il avait son atelier dans la cave. Le seul bémol au tableau était le fait qu'il était timide et sauvage. Il ne s'intéressait pas à l'argent, il avait quitté le métier de photographe plusieurs fois... pour revenir en force. Ses photos faisaient sensation. Il photographiait toujours sans flash, presque toujours pendant le show pour aussitôt disparaître dans sa cave. C'est Marcel qui me l'avait présenté : je lui ai acheté plein de photos, toujours par cinquantaine pour assurer sa survie, puis je les ai fait tirer par milliers. « Le cri » de Liza Minelli, c'est lui ! L'ensemble des photos de Léo Ferré, c'est lui ! Et toutes les photos des années 70 d'Otto Wessely, c'est lui. Elles m'ont apporté beaucoup de chance ; avec une de ces photos, j'ai même obtenu un crédit à l'UCB en 1975...

Un jour, je descends avec Christa dans son atelier cave et il me demande si je connais des jeunes personnes qui poseraient nues. J'ai dit : « Oui, nous » et cinq minutes plus tard, Christa et moi étions en train de faire l'amour au sol... J'ai toujours cette photo ; elle a été retravaillée et elle devait servir pour un livre sur Léo FERRÉ. Je n'ai jamais vu ce livre, mais la baise était originale ! Avec le temps...

Une autre fois, Patrick me confie qu'il laisse tomber la photographie, parce que « ça l'emmerde ». Beaucoup de photographes font ça, Cartier-Bresson l'a fait aussi. Quelques mois plus tard, je le vois de nouveau à l'œuvre : il faisait des portraits de toutes les stars de l'Olympia.

— *C'est quoi ça ? Tu m'as dit que tu laissais tomber la photo et que tu allais vendre tous tes appareils, et je te vois faire des photos ! Ce n'est pas sérieux ça !*

— *Écoute-moi : les appareils sont empruntés, et les stars sont venues, personne ne m'a refusé, elles se sont proposées d'elles-mêmes.*

Je ne sais pas si le livre a vu le jour, aucune idée de ce que Patrick est devenu, mais moi, je tapine toujours grave...

LES HASLÉ :

Oui, la belle Hollandaise du Lucky Strip et son mari ont encore une fois frappé ! Ils sont devenus les organisateurs et metteurs en scène de nombreux spectacles à l'Olympia. Pour Coquatrix, c'était une tradition : on ne ferme pas pendant l'été, porte ouverte aux magiciens. L'Olympia produisait ses shows au lieu de louer la salle à des producteurs solvables et bidons. Dans ces circonstances, les grandes vacances à Paris sont devenues un plaisir.

1974 (cet été-là, j'avais 29 ans et j'étais parfaitement heureux...) fut ma première participation à un spectacle de magie dans ce lieu qui soudainement prenait les allures d'un petit cirque... Nous étions comme des enfants auxquels on donne un théâtre comme joujou. Les parents, dans tout ce bordel, étaient Boris-Coquatrix ; les instituteurs les Haslé, les techniciens les animateurs et le bar de Marylin notre salle de récré (ça dura 9 semaines et demie).

Il y avait RICHIARDI, JOE PATRICK, les ballets d'Arthur PLAS-CHAERT, Geoffrey CROZIER et son « Moon Rock Circus », un magicien australien dans le style d'Alice Cooper, SHIMADA et Viviane MIRELDO. Tous les soirs, c'était le bordel, parfois la fête ; on se conduisait comme dans une colonie de vacances. Les rappels de Carla (la belle Hollandaise) à la discipline furent ignorés, Paris était notre club med'. Pour rajouter au charme, il y avait également quelques vrais enfants — âgés de 9 ans — parmi nous : la fille de Shimada — la plus zen, le fils des Haslé — le plus turbulent et mon neveu Ingo — le plus joyeux.

Je ne me souviens plus de toutes les orgies, sauf une fois où j'avais mangé mon premier space-cake en fumant mon premier pétard : j'ai piqué une crise de rire de trois heures. Sur scène, j'avais l'impression de faire trop long, beaucoup trop long. Ma fameuse canne volante de 40 secondes m'a paru durer autant qu'un opéra de 5 heures. Mais ce n'était qu'une illusion, car le show était sur bande, donc parfaitement réglé. Ce soir-là, j'ai compris que le temps est relatif, merci Maurice — l'assistant de Crozier — de m'avoir fait goûter à la théorie de la relativité restreinte et générale d'Einstein.

Une autre fois, Viviane Mireldo a voulu faire une parodie sur Richiardi. Il faut savoir que son numéro ne durait qu'une minute et 45 secondes : elle a fait « la cage au tigre », bricolée par son père, le légendaire MIRELDO. Pour ce numéro, il fallait 9 personnes, 10 avec le tigre : la fille qui entre dans la cage, l'autre qui apparaît dans la salle — pour le public la même — le dompteur avec son assistant, la maman de Viviane qui s'occupe de sa fille, les deux assistants qui emmènent la cage, Viviane, Marcel qui fait attention, et le tigre. Bref, Viviane fait sa parodie, elle interprète un texte avec l'accent espagnol à la Richiardi — drôle ! — par contre cette fois-ci le panneau de la cage coince. Le public n'a jamais vu le tigre, mais on a entendu pendant quelque temps les hurlements et les pleurs de Viviane dans les coulisses. Puisque c'était pendant le numéro du « sorcier africain » de Joe Patrick, ce n'était pas si grave que ça, le public a pensé à un effet sonore supplémentaire.

Je reçois à l'instant même (18 août 2009, 23 h 15 min 32 s) un mail de la belle Hollandaise :

« La fille que Mireldo transformait en tigre, c'était moi, car aucune des danseuses ne voulait le faire... Et en parlant de Marcel, il m'a sauvé plus d'une fois : j'avais très peu de temps pour m'habiller pour notre numéro, « Le professeur diabolique », et Mireldo, une fois salué, disparaissait dans sa loge en m'oubliant dans la cage dont il fallait sortir le tigre, lever la trappe, etc... C'est Marcel qui s'en est rendu compte et, ne me voyant pas, hurlait : « Mais elle est où encore la chienlit ? » (c'était mon petit nom, car je laissais partout mes chaussures que je ne retrouvais jamais après, Marcel oui...) ».

Une soirée, la « tête qui disparaît » par Geoffrey Crozier a pris feu, mais il était tellement défoncé qu'il ne pouvait plus ouvrir la boîte pour libérer son assistante. Elle s'est libérée par ses propres moyens. Bravo Miss Houdini !

Geoffrey Crozier s'est suicidé dans les années 80. RIP..

Une autre fois, Christa et la belle Hollandaise ont dû exécuter la « boule — volante - zombie », chorégraphiée par moi. Elles étaient tellement nerveuses que l'on ne voyait que les foulards, mais pas les boules. « Très joli votre danse avec les foulards, mais un peu long » a dit Monsieur Coquatrix.

Un jour, mon ami Yves Maillard vient au spectacle et il me conseille de changer la couleur des « dés » que je manipulais. Il voulait du vert à la place du rouge.

— *Au fond, je ne vois rien, je suis daltonien, me disait-il...*

Une autre fois, je suis invité par Philippe Bouvard pour son émission du samedi soir. Je suis tellement nerveux que je rate la prise de mon paquet de lames de rasoir. Tout le monde a vu comment ça marchait, heureusement l'émission n'était pas en direct.

— *Ne vous inquiétez pas, on va arranger ça au montage, me dit le réalisateur.*

A la diffusion, on ne voit pas seulement une prestation impeccable, mais également les têtes ahuries des autres invités (entre autres : César, le sculpteur, et Roland Petit). Les téléspectateurs ont pris ces expressions pour de l'étonnement. C'était en réalité mépris et dégoût devant tant d'incapacité du grand magicien de l'Olympia. J'ai souvent rencontré Philippe Bouvard dans d'autres occasions : chaque fois, ça a été un désastre. Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre...

Pour en revenir au spectacle d'été, on lui a longtemps cherché un nom. On avait pensé à un nom qui frappe ! Comme « MAGICORAMA », « MAGIIIIIE », ou « M. ». Monsieur Coquatrix nous surprit avec le titre, trouvé par lui-même :

« PREMIER CHAPITRE DE LA CONFRÉRIE DES MAGICIENS, SORCIERS ET AUTRES SUPPÔTS DE SATAN ». *Et toc !*

Le couple Haslé a organisé plein d'autres spectacles de magie à l'Olympia, le dernier fut en 1988 avec le pickpocket DOMINIQUE en vedette, Jeff MC BRIDE et les PENDRAGONS. J'ai touché 10 fois plus qu'en 1973, mais je me suis 10 fois moins marré : le monde était en train de devenir sérieux ; l'Olympia était devenu une vieille dame respectable, Coquatrix nous avait déjà quittés dix ans plus tôt. C'était aussi mon dernier engagement dans ce théâtre où j'avais l'impression d'avoir passé mon enfance.

ANDRÉ SANLAVILLE :

L'impresario de l'étrange, un autre résidu de l'Olympia. C'est bien lui qui a mis la puce à l'oreille de Monsieur Coquatrix pour organiser le « **FESTIVAL MONDIAL DE LA MAGIE** ».

Il eut l'intelligence de proposer à Coquatrix un mélange de magie et de paranormal. Il fallait que ça sente le soufre et pour Coquatrix les fauteuils cassés étaient « signe de succès ». Les fakirs, les hypnotiseurs et les illusionnistes faisaient bon ménage. Pour Sanlaville, l'Olympia était une excellente carte de visite. J'ai fait plusieurs tournées avec lui, au Canada, en France, mais heureusement pas sa dernière en Afrique où les artistes sont revenus plus pauvres qu'ils n'étaient partis.

Pour moi, Sanlaville était une espèce de porte-bonheur : avec son « papier à en-tête » — deux yeux qui vous hypnotisent — et une photo de Patrick ULMANN, j'ai obtenu un crédit à l'UCB pour un appartement à Paris, sans carte de séjour, sans fiches de paie et sans apport personnel. Selon ma règle : « Vaut mieux séduire que convaincre », je me suis présenté un après-midi à l'UCB avec une lettre où Sanlaville me certifiait qu'il m'avait fait gagner des millions... Lol ! On s'entendait bien, car il était une pute comme moi. Nous étions des putes de luxe, quoi !

Les autres vedettes de l'Olympia :

Jairo, Michel Lebb et Marc Lavoine sont encore dans ma mémoire ; pour les autres, je n'ai plus aucun souvenir. Soit j'étais trop alcoolisé, ou trop timide, soit les portes de leurs loges étaient fermées en permanence. Ma loge (n° 16, la plus moche, je vous rappelle, premier étage à droite, fond du couloir) avait la porte ouverte, mais personne ne venait, sauf les pochotrons du « bar de Marylin », des valeurs sûres !

A star is born :

En 73, tous les lundis c'était relâche pour nous, mais l'Olympia engageait des chanteurs à l'essai : j'ai profité d'un de ces lundis pour assister à un essai avec Serge Lama qui n'était pas connu à l'époque. Je n'ai jamais assisté à une telle montée d'affection pour un artiste en deux heures. Quand il chantait « La chanteuse a vingt ans », on ne comprenait plus les paroles, le public hurlait d'extase, et pour « Je suis malade », ça pleurait dans la salle. Ce mec est entré en scène en anonyme, il l'a quittée en star ! Hallucinant !

Signe du ciel :

Nous assistons en 1999 à l'un des spectacles de Patrick SÉBASTIEN qu'il remplissait chaque année vers Noël avec un spectacle de music-hall, avec des visuels, des petites vedettes, des fantaisistes et lui-même en deuxième partie. Cela faisait déjà cinq ans que je n'étais plus passé à l'Olympia, Christa a même pleuré un peu d'émotion, car elle aussi, elle adorait l'Olympia.

L'orchestre fait une touche énorme, le batteur fait son BOUUUUM qui fait vibrer la salle. Et un seul confetti tombe en flocon de neige sur la scène. Ce confetti — un résidu de ma prestation de l'année 1974 — m'a attendu pendant cinq ans pour se manifester. Quelques jours plus tard, je reçois le fameux télégramme de Boris : « Êtes-vous disponible pour le spectacle de Michèle TORR ? »... Objets, avez-vous une âme ??

La fin :

En avril 1996, une grande soirée à l'Olympia a eu lieu. Toutes les vedettes en vogue ont fait une prestation, même celles qui n'étaient jamais passées à

l'Olympia. Le présentateur a annoncé Vanessa Paradis avec les mots : « Elle n'est pas encore passée à l'Olympia, mais elle aurait dû »...

Comme j'en avais l'habitude depuis vingt ans, je me présente à l'entrée pour que l'on me laisse entrer, à l'œil comme toujours, mais le videur me barre le chemin :

- *Je suis un artiste de l'Olympia, je veux dire au revoir.*
- *Pas possible*
- *Demandez BORIS, il me connaît*
- *?????????*
- *Jean-Michel BORIS, le directeur!*
- *Connais pas. Circulez!*

J'ai fini ma soirée devant la télé, je savais que l'Olympia était terminé pour moi.

La réouverture a eu lieu un an plus tard avec Gilbert BÉCAUD, je n'y suis pas allé. Le théâtre avec son fonds de commerce fut vendu, maintenant c'est une poubelle de luxe qui se loue très cher. Quand j'aurai du fric, je la louerai. À cause de Marcel... Mais Marcel nous a quittés cette année. RIP!

Un jour en 1996, juste avant la démolition de la salle, une rave a eu lieu. Sauvage!! : Coquatrix a dû rigoler de l'au-delà en se rappelant que, dans les années soixante, il comptait joyeusement les fauteuils cassés pour les concerts de Gilbert Bécaud. Il était ravi s'il y avait de la casse et de l'ambiance dans la salle, car pour lui, c'était un signe de succès et de recette!

Mais je me rends compte que ce n'est pas parce que ça s'appelle l'OLYMPIA que c'est l'OLYMPIA.

Genèse d'un numéro

*« Otto, laisse tomber ! Toi, c'est les cannes et les lames de rasoir ! »
Marc Albert*

Malgré ce conseil précieux d'une grande figure de l'AFAP, j'ai toujours cherché la drogue ultime : faire rire ! On dit qu'il est plus facile de faire pleurer que de faire rire, je n'ai jamais réussi à faire sangloter une salle entière. J'ai fait pleurer ma mère, mon père, ma femme, mon fils, mes ex, mes producteurs, mais mon public, non ! Trop difficile !

Règle d'or :

- Si l'on ne sait rien faire, on devient magicien...
- Et si on est trop bête, trop con ou trop paresseux pour la magie, on devient magicien comique !

Je me suis trouvé devant un dilemme : apprendre la levée double, ou monter un numéro comique. Voici donc le récit de l'odyssée de trois décennies de mon numéro comique « le champion de l'élégance ». Dans ce chapitre, je ne parlerai que de ce numéro, que de ces 10 minutes, rien d'autre, excusez du peu. Dans ma vie, j'ai monté deux spectacles de café-théâtre. Temps de préparation pour chaque show : deux mois. Pas plus. Comment est-il possible que pour un

simple numéro de, disons 10 minutes, on ait besoin de toute une vie, et encore ?? Mystère ! Je ne peux pas l'expliquer ! Demandez-moi comment écrire un scénario, demandez-moi d'écrire un sketch : je pense connaître la recette. Mais il m'est impossible de vous donner la recette pour monter un numéro comique de 10 minutes qui fera le tour du monde. Je vais donc vous raconter le parcours de ce numéro. Avec toutes les joies, tous les bonheurs, toutes les déceptions et tous les chagrins que j'ai pu rencontrer et éprouver. C'est l'un des numéros les plus télévisés du monde, malgré le fait qu'il ne soit toujours pas « terminé ». C'est peut-être ça le secret ??

1951 : Je suis à l'école primaire en Autriche : notre médecin de famille s'exclame :

— Cet enfant est un comique né !

Je faisais des grimaces et des choses bizarres à la récré. Pas pour amuser les autres, c'était plutôt pour me faire remarquer. C'était triste. À cette époque, Aragon disait : « Le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard »... Peut-être !

1957 : Je veux devenir acteur.

1958 : Je me rends compte que ce n'est pas possible. Trop égocentrique et surtout trop timide. À l'école, les jours où l'on devait lire à haute voix les drames de Schiller & co, j'étais absent pour maladie, pour ne pas passer l'épreuve de hausser ma voix en public.

1963 : J'ai 18 ans : les copains de la fête foraine où je travaille, me conseillent de me coller une moustache (pour faire vieux, un comique doit être forcément vieux...), et de monter un numéro comique. Et tout ça parce qu'ils ont vu le film « La nuit d'Europe », où il y avait un magicien — drôle — qui ratait tous ses tours. C'était... ! Je me fous du film, je ne vais même pas le voir, je suis un manipulateur sérieux : empalme de huit dés à coudre, production de 13 boules de billard, and all of them « bodycharges » à la Buckingham !

Or, un après-midi, un accident a lieu : ma table, pleine d'accessoires se renverse sur scène : le public rit, moi, je suis vexé. Une autre fois, j'entre en

scène et un enfant demande à sa maman : « Maman, c'est le Guignol ? ». La salle était pliée de rire. Cette fois-ci moi aussi, donc il y avait de l'espoir. Je découvre que j'ai – peut-être — de l'humour.

1968 : Dans un spectacle à Vienne, je vois mon premier magicien comique : Ali Bongo, avec son numéro connu. Révélation ? Non. Je trouve ça enfantin, pas envie de le copier.

1970 : Mon premier congrès FISM, à Amsterdam. Il y a un mec qui m'éclate avec un numéro comique : c'est de la folie sur scène : il fait tomber 650 boules de billard, quelques colombes, et il dit toujours : « Rien dans mes mains », pour enchaîner avec une routine d'anneaux qui devient un carnage. La salle est tellement en délire, qu'il ne pouvait plus quitter la scène. Alain Bernardin (Crazy Horse...) lui fait parvenir un contrat, signé, en blanc — il n'a qu'à le remplir — mais il refuse, car il s'occupe d'un magasin d'antiquités en Suède, il a une femme et une fille qu'il ne veut pas quitter. Je rêve souvent qu'un jour — lointain peut-être — j'aurai un succès semblable. Ce Monsieur s'appelle Topper MARTIN. Il devint mon idole.

1971 : Au fameux congrès en Angleterre, le British-ring-shield-convention, je vois un tour, ou plutôt un gag qui me fascine. Au cours de la « dealers performance », où les marchands de tours présentaient leurs nouveautés : un type fait semblant de scier un bout de bois avec sa main. Ce n'est pas le bout du côté droit qui tombe, mais le bout du côté gauche. Hilarant... Même pas la peine d'être acteur, ça fait rire n'importe où, n'importe quand, même si c'est fait par n'importe qui. Puisque ça coûtait 4 livres, je me le bricole moi-même. Succès immédiat et partout.

1972 : Ce gag devient mon gag d'entrée quand je passe chez les poètes de la rive gauche. Gaétan Bloom, 17 ans à l'époque, m'a bricolé une version de luxe que j'utilise encore aujourd'hui.

Après avoir regardé au moins cinquante fois « C'est l'histoire d'un mec », moi aussi, je décide de faire semblant de ne pas pouvoir articuler, pareil que Coluche. Chaque fois que je veux dire un mot, une boule sort de ma bouche. J'ai déjà deux gags !

Avril 1974 : Christa fait enfin partie de mon spectacle : nous avons un contrat pour une croisière de dix jours sur le paquebot FRANCE, le plus grand bateau du monde, le plus chic et le plus cher aussi. Pour que Christa aussi puisse profiter de ces orgies de caviar et de langoustes, nous inventons un gag : il devient le meilleur gag que je n'ai jamais trouvé :

Au milieu de mon spectacle j'annonce :

— *Il n'y a pas de spectacle de magie sans assistante, sans partenaire. Voici mon assistante !*

Sur ce, Christa traverse la scène, en robe de soirée, avec des plumes, très vamp, mais elle ne fait rien, absolument rien.

— *Voilà, c'était ma partenaire !*

Elle quitte la scène et je continue le numéro.

Ce gag a fait un triomphe sur le FRANCE, tout le monde présentait sa femme comme « sa partenaire », ça devenait culte ! La « dernière » du FRANCE fut la « première » de Christa... Je n'ai jamais trouvé une farce plus percutante, mais malheureusement je ne peux plus le faire, car Christa fait maintenant trop de choses dans nos spectacles. Dommage ! Je lègue cette merveille à la future génération. À une condition : votre partenaire ne doit faire que « ça » dans votre spectacle, rien d'autre. Faut donc avoir les moyens !...

Leçon n° 7 : Les bonnes idées viennent très souvent par nécessité et moins par inspiration divine.

Pour la petite histoire, j'envoie Christa acheter une robe pour « Le FRANCE » ; elle revient avec une robe de mariée... (robe en novembre, mariage en décembre... En fait, on s'est marié en janvier, mais ça ne rime pas).

Novembre 1974 : Christa et moi travaillons dans un cabaret sordide en Italie, à Pescara, au bord de la mer. En novembre, la mer est triste, nous aussi.

Pour faire passer le temps, nous buvons tous les Amaros de la ville et nous prenons deux décisions :

- La première : mariage en janvier.
- La seconde : monter un numéro de « magie comique ».

J'annonce à mon agent italien que nous en avons marre de crever de faim dans les bordels en Italie, nous voulons devenir célèbres et riches avec un numéro comique. Sans avoir vu ce numéro, il accepte ma proposition pour notre grande rentrée italienne de 1975, et cela dans des établissements aussi prestigieux que l'ASTORA à Milan (premier cabaret de putes de toute l'Italie) ou le LADY GODIVA (le nom explique tout) à Rimini. Nous sommes ravis et je me mets au travail.

Janvier 1975 : J'écris un script en béton, c'est-à-dire que je note tous les gags que j'ai vus quelque part ; je vole, j'invente, je transforme du « déjà vu », je commande du matériel, je bricole et je rêve déjà des 20 % d'augmentation que l'agent m'a promis.

Le script :

Cette canne que l'on scie (voir plus haut) devient le leitmotiv du numéro, c'est évident. D'abord, c'est l'autre bout qui tombe, puis, c'est le micro qui se casse en deux (hilarant!), puis c'est ma main qui tombe (merveilleux!), après c'est ma bite qui tombe aussi (désopilant!), puis ma langue (hahaha!), j'ai même rêvé à un théâtre qui s'écroule, mais je me suis dit : « Restons sobre ».

Quelques perles du scénario : Christa doit apparaître sous une table, les serveurs doivent m'emmener ma propre tête sur un plateau, Christa fera une boule volante pour me laisser le temps d'enfiler une main de monstre, qui me fera tellement peur que je me mettrai à genoux pour faire une prière à la Sainte Vierge, tandis qu'une main manquera à Christa, mais elle la retrouvera dans mon pantalon à la place de la bite, pendant que je quitte la scène avec une jambe

raide, car la canne que j'ai fait disparaître se retrouve dans mon pantalon et la colombe en caoutchouc du début deviendra un lapin en peluche qui change de couleur pendant que je dois aller pisser.

Pour écrire ce chef-d'œuvre, il m'a fallu :

— Une semaine et deux caisses de Vieux Pape (vin rouge à 13°).

*« Un comique sans écriture n'existe pas »
Gérard Sibel, 2007*

Le problème du costume est également à résoudre ! Je pense à un costume de clown, puis à une salopette de travail bleue, jusqu'au moment où je passe devant une boutique, rue d'Aboukir « Smokings en déstockage, 500 francs ». Voilà, la décision est prise : ce sera un smoking noir ! Ça ne détourne pas l'attention et c'est neutre. Tout à coup, je comprends pourquoi Sinatra & Co ont toujours chanté en smoking noir. Pour eux, c'était le fruit de longues recherches, pour moi c'était un hasard. Le hasard fait bien les choses !!



1er avril 1975 : La première représentation de ma nouvelle création a lieu à l'Astoria de Milan devant une trentaine de clients médusés et mon agent qui rétrécit et se transforme en cendres. Les gens rient une seule fois : quand le pied de micro se casse. Il ne se casse pas au bon moment, j'ai eu une réaction très naturelle. Le numéro, prévu pour durer 10 minutes, en a fait 25. « Faut resserrer un peu » me conseille la direction. Nous nous plaisons bien au royaume de la comédie, les autres artistes nous regardent un peu de travers, mais quel bonheur de faire rire : quelquefois, c'est Christa qui rit, quelquefois c'est moi, les entraînuses aussi parfois, les clients jamais ! Je me réjouis : je suis un génie incompris.

Après 30 représentations assez pénibles pour le public, mon agent italien décide d'interrompre la tournée pour des raisons évidentes et je range mon numéro pour ne le ressortir que deux ans plus tard...

1er août 1977 : Nous sommes engagés pour « Die Nacht der tausend Wunder », un festival de magie à Zurich. L'organisateur s'appelle Werner Hornung : il est allemand et autoritaire ; il a tout pour me plaire... Je suis engagé avec deux numéros : mon numéro de cannes et de lames de rasoir que j'appelle désormais « disco-magic » (le nom du numéro changeait souvent selon les époques, aujourd'hui nous sommes arrivés à Technodreams...) et un numéro parlé. Je traduis mon numéro poétique du Port du Salut dans ma langue maternelle : c'est une catastrophe !

Et là, papa Hornung devient ma providence, mon sauveur, la sage-femme du numéro comique. Pour la Première de Presse, il m'ordonne de faire ce numéro qui pourrissait depuis deux ans dans le coffre de ma voiture (je l'emmenais partout, on ne sait jamais...). L'après-midi, je lui montre les effets, son verdict est sans appel : c'est moins mauvais que ma prestation parlée en langue germanique.

Cette soirée restera mémorable pour tout le monde : au premier gag — la célèbre canne sciée — le public rit, au second gag ils rient plus fort, ça devient un crescendo de gaieté, de rires, d'applaudissements, de sympathie, je dirais

Notre numéro comique « Le champion de l'élégance » commençait à prendre forme. C'était en 1977 au Cabaret Crescendo à Paris. Nous gagnions mal notre vie, mais c'était un bonheur d'y travailler. (photo Michel Fontaine)

même d'amour collectif. La troupe était d'une gentillesse exceptionnelle ! Et papa Hornung avec sa jeune épouse, la FÉE ELEISA — 30 ans de moins que lui — étaient d'un enthousiasme contagieux. La nuit, vers 3 heures du matin, nous allons tous au bureau de ZÜRICHER ZEITUNG pour relever l'exemplaire du lendemain avec la critique du spectacle. C'était comme à Broadway : les critiques sortaient la nuit après la Première. Nous lisons :

« ...le climax du spectacle fut la prestation d'Otto Wessely avec un style comique d'un genre complètement nouveau ; ses gags sont beaux macabres, on se laisse emporter dans un univers de folie et d'humour, etc... etc... etc... ».

Je l'ai appris par cœur. La troupe est enchantée, aucune jalousie de leur part. Ensemble nous trouvons tous les jours de nouveaux gags, et pour la première fois dans ma vie, j'ai l'impression d'appartenir à un groupe, à une bande d'amis. C'était un mois inoubliable. Mal payé, mais peu importe, car cet été-là, j'avais pour la deuxième fois 17 ans et j'étais parfaitement heureux...

Septembre 1977 : Nous passons à l'Embassy-Club à Pigalle, un cabaret style Lucky Strip. Chaque soir un demi-bide, mais nous ne nous décourageons pas. Quand le public est très dur, on apprend la rigueur et on supprime tout ce qui est trop faible. J'appelle ça « La tronçonneuse ». À Zürich, au théâtre, c'était trop facile, ici chez les putes, c'est trop dur.

Octobre 1977 : Nous trouvons refuge au CRESCENDO, que j'appellerai par la suite « L'Olympia des cabarets de merde ». Au Crescendo, ça se passe déjà mieux : le patron est un ex-danseur des Folies Bergère et sa femme — ou plutôt le monstre de 120 kg qui lui servait de femme — est une ex-danseuse des années 40 du Lido. La présentatrice, Micheline, un ange de cinquante ans qui avait passé 28 ans de sa vie aux Folies Bergère, devient une grande amie et nous retrouvons, comme souvent, une nouvelle famille. On touche déjà 120 francs — au black bien sûr — nous n'avons toujours pas de carte de séjour, mais on s'en fout, faire rire les touristes est un Bonheur. Et en plus on est payé pour ça.

Un jour, je me promène au BHV et j'aperçois un grand trophée, une idée me traverse la tête : désormais mon numéro s'appellera « Le champion mondial de l'élégance ». J'abandonne le côté macabre et je deviens encore plus élégant

que Channing Pollock. Il n'a jamais vu cette parodie de lui. Il a vu d'autres parodies de son numéro, plus drôles encore, mais elles n'étaient pas prévues pour faire rire... Presque tous les jours, je trouve un nouvel accessoire, un nouveau gag. Je suis en train d'apprendre le timing et je constate que la plupart des numéros comiques sont trop lents.

Octobre 1978 : Henk Vermeyden nous engage pour une télé en direct. Je lui propose le numéro comique, mais il s'agit d'un malentendu : il considère mon numéro de manipulation comme un numéro comique. Il est assez surpris de me voir arriver avec tout à fait autre chose, or la télé est en direct, la Reine de Hollande est présente, aucune possibilité d'annuler ma prestation. La Reine nous a vu, Vermeyden ne fut pas décapité, dont acte.

Dans la même année Maurice Pierre m'engage pour un congrès de l'AFAP : c'est moins spectaculaire que la FISM, mais plus sympa. Au spectacle « magie minuit », les artistes avaient le droit de déconner à volonté. Je me souviens d'un sketch avec une strip-teaseuse et plein d'autres sauvageries. Mon numéro comique était complètement nouveau pour les magiciens. Ça se passe bien, et Richard Ross et James Hodges me disent :

— Quel travail pour seulement une soirée ! Dommage qu'il n'y ait que nous, magiciens, qui comprennent, et pas le public profane.

Là, je pique ma crise : cela fait déjà un an que je me présente tous les soirs devant un public normal, et ces deux-là me trouvent « bien » pour eux seulement, les initiés. Voilà la raison pour laquelle on continue à torturer le public avec les anneaux, les foulards et les billets de banque dans les citrons ; sous prétexte de rester compréhensible et commercial, on fait de la merde !

Leçon n° 8 : Le public est moins con que vous ne le pensez !

1979 : Pour les bons contrats, je continue de faire mon numéro de magie « classique » ; pour les petits cabarets, je fais mon numéro comique dès que je le peux, à n'importe quel tarif. Je ne sais pas encore que, ce numéro sera dans 10 ans, en 1988, « L'attraction la plus chère de Paris » (source : Monique NAKACHIAN).

George CARL, le plus grand clown de tous les temps, m'invite au Crazy Horse. Son numéro provoque une hystérie collective dans la salle. J'apprends que pour être drôle comme lui, il faut être rapide et précis. George est rapide, il est précis, mais la précision est tellement parfaite qu'on ne la remarque pas. Je commence à avoir l'œil exercé...

1980 : Nous montons un spectacle de café-théâtre, « La révolte des colombes » avec le numéro comique comme plat de résistance. Ce numéro a moins de succès que les nouveaux sketches que j'ai écrits spécialement pour ce spectacle. C'était une faute grave de mettre ce numéro dans le spectacle sans l'adapter. On ne joue pas un Shakespeare partout de la même façon, n'est-ce pas ? Malheureusement, les artistes font souvent leurs prestations habituelles



sans tenir compte de l'endroit et du public. Oh ! Combien de fois ai-je entendu dire : « Non, je ne peux pas le changer » ou « impossible d'entrer par ce côté-là » ou « c'est comme ça et pas autrement »... J'ai été pareil... Or : un numéro doit être adapté aux circonstances. Rien n'est définitif ! Jamais !

Janvier 1982 : La belle Hollandaise m'envoie à Genève pour participer à une émission de télé, « La Grande Roue ». En principe, mon style d'humour fait surtout rire les techniciens et les autres artistes. Ici non. A la seconde répétition, le présentateur refuse d'annoncer « ce numéro » et une chanteuse montre son dégoût pour moi. Juste avant la troisième répétition, le producteur vient me voir :

— *Écoutez-moi Monsieur, on ne peut pas montrer ça au public Suisse. La prochaine répétition sera devant un public et l'émission sera en direct. Voici votre cachet, je ne peux pas vous garder.*

— *Mais c'est un numéro comique ! Ça va faire rire !*

— *Désolé, ce n'est pas possible...*

Ce jour-là, j'ai eu tellement honte que nous avons appris un nouveau sport : « le swiss tv exit » ; cela consiste à ramasser son matériel — trois caisses et 4 valises, charger la voiture et quitter les lieux. Notre l'avons réussi en 3 minutes et 42 secondes. Le soir même nous allons dans un cabaret où j'avais jadis travaillé et nous vidons quelques bouteilles avec les entraîneuses : les temps changent, nous sommes sur la bonne voie. Faire du « commercial » pour ces crétiens n'aura pas d'avenir.

Six mois plus tard nous gagnerons à la FISM — en Suisse, Hahahaha !- et 1 an plus tard nous travaillerons à Las Vegas !

1983 : Sur la grande scène du HILTON-LAS VEGAS j'apprends plein de choses. TOMSONI et Lance BURTON me donnent de bons conseils. Contrai-

Ma publicité en 1982. Elle était magnifique et en couleurs. En 1983, cette photo fut choisie pour une couverture du Las Vegas Revue Journal, justement à cause de ses belles couleurs. Mais c'est la seule et unique fois que ce magazine avait une couverture en noir et blanc. Pourquoi ? Leurs machines d'imprimerie étaient en panne... (photo Dominique YOGANO)

rement à ce que l'on pense : sur une grande scène il ne faut pas travailler plus lentement. Une autre chose m'étonne : sur une grande scène on voit tout. Avant je pensais que c'était le cas pour une petite piste de cabaret, c'est faux : la petite scène vous protège, la grande scène vous déshabille ! C'est monstrueux ! Peu d'artistes le savent. J'apprends également que le public américain rit davantage de l'attitude et donne moins d'importance aux gags. En Europe, c'est le contraire. Aujourd'hui — nous sommes en 2009 — les Américains rient des gags, et ils s'en foutent de l'attitude, tandis que les Européens apprécient maintenant plutôt la personne. Le monde tourne, et tourne et tourne...

Leçon n° 9 : Pour faire rire, les règles d'hier ne sont point les règles d'aujourd'hui !

1984 : Alain Bernardin m'engage au Crazy Horse. Il y a une règle au Crazy Horse : pas de partenaire dans les numéros de variétés. L'un des moments forts dans ma prestation est l'apparition de Christa sous une table. Je demande à Bernardin si je peux faire apparaître un grand lapin sous ma table, Christa habillée en lapin... « Pourquoi pas » me dit-il à l'audition et aussi la veille de mes débuts. Une heure avant mon entrée en scène, je lui demande encore une fois, s'il veut le lapin... La réponse est délicieuse :

« Est-ce vraiment nécessaire ? »

Je lui dis que le lapin sera toujours disponible, s'il en éprouve le besoin. Il ne me l'a jamais demandé. Ce qui m'a étonné, concernant Bernardin, c'est le fait qu'il n'a rien exigé, tout en sachant au fond de son âme ce qu'il faut faire ou non. C'était une grande preuve de modestie et de diplomatie, deux choses qui n'étaient pas forcément ses qualités principales... Bernardin a fait un effort surhumain pour ne pas vexer Christa... Nous avons monté ce numéro pour deux raisons :

- Avoir moins de matériel à transporter, et...
- Mettre Christa sur scène.

Résultat :

- Le matériel pour ce numéro pèse des tonnes et
- depuis 20 ans je travaille seul au Crazy, sans Christa...

1988 : Depuis 4 ans, je fais mon spectacle tous les jours au Crazy Horse, deux fois par soir, parfois trois. Je considère mon numéro fini et rodé. Rodé à un point tel que chaque improvisation devient un « must » pour le lendemain. Tellement rodé que je pense à d'autres choses pendant le spectacle. Un rodage qui ne permet plus aucun changement. Je me rends compte, et c'est terrifiant, que mon numéro est devenu une caricature : après quatre ans au Crazy j'étais plus mauvais qu'au début. La fraîcheur, les incertitudes, les maladroites, les hésitations qui font le charme d'une prestation, ont fait place à une routine lourde comme du plomb. Une telle sclérose n'arrive pas d'un seul coup : c'est petit à petit que le mal s'installe. Ça commence par une lassitude : on en a marre d'aller tous les soirs à l'usine. Puis, le personnel commence à connaître par cœur tous vos mouvements. Puis, vous faites certains gestes mécaniquement sans penser pourquoi vous les faites. Ensuite, vous pensez que le public est mauvais et vous forcez, mais sans conviction, pour finalement arriver à une sclérose malsaine, confortable et pénible pour le public. Pas pour vous, car vous ne le remarquez même pas. J'ai vu plein de numéros descendre dans le trente-sixième sous-sol du ringardisme sans que leur créateur ne s'en aperçoive et sans remontée possible. Trop de rodages, trop d'habitude, trop de confort tuent un numéro. Faut pas confondre rodage avec sclérose!

1989 : Bernardin me vire, j'essaie le LIDO. De la plus petite scène de Paris à la plus grande! Ce fut dramatique, ils m'ont viré au bout de cinq jours.

On m'engage pour une tournée aux « Emirats Arabes ». Là-bas au moins, je me sens comme dans le bon vieux temps : pas un seul rire pendant le numéro comique. Ah si ! un seul quand même : quand je sors une boule par mon trou du cul (pas en vrai, en mime...). Rire collectif! Le premier soir, quand je fais le gag où ma table perd ses pieds et les accessoires tombent de la table, l'éclairagiste éteint les lumières. Il a pensé que c'était un accident et qu'il valait mieux faire le noir. Je n'arrive plus à adapter mon numéro au peuple et au pays où je travaille. C'est en 1990 et 1991, le cabaret le Milliardaire — concurrent direct du Crazy — qui me sauve : j'apprends la légèreté, l'improvisation.

1990 - 91 : Au « Milliardaire », la moitié des clients sont des habitués. Rajoutons à cela une dizaine d'entraîneuses et un personnel qui m'adorent. Je me fais donc pendant ces deux ans un honneur de ne travailler que pour mes

amis dans la salle et de les surprendre à chaque show avec une nouvelle bêtise. Parfois c'est drôle, parfois c'est vulgaire, parfois les deux ! Cette atmosphère m'a décongelé, m'a libéré, m'a désclérosé...

1992 : Je retourne au Crazy Horse où je reste deux ans. Pour éviter la sclérose, je sors tous les soirs, j'avale des ecstas, je me drogue. Avantage : le numéro ne sclérose pas. Désavantage : mes neurones foutent le camp et Bernardin me vire de nouveau.

La féerie des animaux :

en 1991, je monte une nouvelle séquence, 1 minute et 30 secondes, pour mon numéro, « La féerie des animaux » : elle n'est toujours pas terminée, et elle ne le sera jamais, car « gare à la sclérose ! ». On m'apporte une table avec des choses, qui sont couvertes par un drapeau arc-en-ciel, le drapeau pédé.

J'enlève le drapeau, on voit un tigre avec un lapin rose qui est en train de se faire le tigre.

J'arrache le lapin à ses plaisirs, le tigre saute dans les coulisses. Je tire un lapin à moitié mort du chapeau, je le jette par terre, le lapin gigote, manifestement il est en train de mourir. Je montre un chapeau vide, je le pose sur la table, un lapin apparaît et il pisse dans le public. Je me venge et je pisse sur le lapin.

Un deuxième lapin apparaît du chapeau, le lapin lévite. Je le couvre avec un foulard, il monte sous le foulard et disparaît en air. C'est très étonnant !

J'enlève la table, on voit le lapin derrière la nappe dans un bocal comme s'il était dans le formol. Durée 1 min 30 sec..

Le générique :

Claude ARIBAUD, Rudy COBY, James DIMMARE, Jocelyn HAAS, Hugues PROTAT, CYRIL (un régisseur du CRAZY), une habilleuse du cirque RONCALLI : SIGI, une autre du casino de MONTE-CARLO : SARAH, Michel RIOCHET, Christa et moi. Ça fait du monde...

Les détails :

En 1988, j'avais envie de faire léviter un lapin. Christa bricole le lapin, Claude ARIBAUD (FFAP, mais aussi « meilleur ouvrier de France ») me bricole l'appareil, moi je bricole la table. 1991: Rudy COBY me donne l'idée d'utiliser le foulard Kellar pour faire la disparition sous le foulard au lieu de la « lévitation ASHRA », James DIMMARE me conseille de prendre une canne à disparition pour le foulard Kellar à la place de la tige raide : de cette façon le foulard sera vraiment « vide ». En 2003, je travaille au MGM de Las Vegas et nous avons la visite de Siegfried & Roy. Je cherche une idée pour leur faire un clin d'œil et j'achète un tigre blanc en peluche (50 \$ d'investissement), mais, comme souvent, je n'ai aucune idée de ce que je vais faire avec. 5 minutes avant le show, CYRIL me tend une corde et il me dit : « Fais-la sauter, la bestiole, je la tire dans les coulisses... » On répète 1 minute, ça marche, les gens rigolent un peu, Siegfried beaucoup, Roy raisonnablement. Je pense supprimer le saut du tigre le lendemain, mais je le garde pour le public dit normal. Le tigre saute depuis cinq ans, les 50 \$ sont amortis, la corde a été volée au MGM. En 2004, une habilleuse du cirque RONCALLI me bricole un lapin, mais il ne rentre pas dans ma manche. Elle veut le reprendre, mon œil tombe sur une poire à lavement, je la fous dans le cul du lapin ; cinq minutes après, le lapin pisse dans le public, les enfants adorent. Un an plus tard, mon copain Jocelyn HAAS trouve chez moi un vibromasseur. On l'enfonce dans un autre lapin, le soir même le lapin gigote sur la scène du Crazy Horse. En 2007, Hugues PROTAT m'engage pour son festival de magie à Forges. Il passe avant moi, et lui aussi a la bonne idée de faire pisser son lapin dans le public. Je cherche quelque chose pour me venger auprès de Protat qui est tous les soirs dans les coulisses en train de me regarder. Je trouve

une autre poire à lavement (3 € 50) et je pisse sur Protat, et quand il ne sera plus là, le lapin prendra tout dans la gueule. Voilà !

Beaucoup de gags sont le fruit du hasard et de coïncidences : pour ma première participation au festival de Forges, en 1997, mon matériel que je fais tomber sur scène, tombe dans la salle. Hélène PROTAT, la soeur de Hugues, ramasse discrètement mes affaires et les pose sur la scène. Je fais semblant de trébucher, ça tombe encore une fois. Elle les re-ramasse aussitôt, car elle croit toujours à un accident. Je prends les choses et je les balance de nouveau dans la salle. Ce fruit du hasard est devenu le meilleur gag du numéro. Je balance mes affaires dans la salle — côté cour — je demande à ce qu'on me les ramasse, de préférence à une vieille mamie. Dès que je les ai récupérées, je les balance côté jardin. C'est sauvage, mais d.r.o.l.e. ! Hélène est décédée, « son » gag est toujours d'actualité. Elle doit bien rigoler, elle sait que je l'aime beaucoup ! Un jour, un copain me fait une farce et met un coussin péteur sur ma table. C'est devenu l'une de mes meilleures séquences : YouTube/OttoWessely/la megaillusion

D'autres gags, également fruits de hasards, sont des cadeaux de la providence ; malheureusement, on ne peut pas les reproduire. 1973 : au cours de la tournée **RICHIARDI**, je saute sur un ballon qui traîne sur scène, aussitôt je disparaissais ! La trappe était mal fermée, je me suis enfoncé dans un trou de 3 mètres. Pas envie de recommencer, cheville fêlée, trop bobo ! Une autre fois, au cours d'une matinée au Wintergarten, moyenne d'âge du public 75 ans, je jette mes accessoires dans la salle. Un papy se fâche et me bombarde avec les bouteilles et les verres qu'il trouve sur sa table. Une autre fois, toujours au Wintergarten à Berlin, le pianiste Américain qui fait un numéro comique, demande : « Aimez-vous Mozart ? » et comme réponse, je vomis directement sur le piano, car ce jour-là, j'ai sniffé pour la première fois de l'héro, et comme tout le monde le sait, ça fait gerber les deux premières fois. C'était un peu « hard », mais même après les 12 ans d'interdiction que j'ai eus là-bas, on s'en souvient toujours. Je suis

retourné en 2007, on s'en souvenait encore. Ça marque !

Crazy Horse, 1985 : le saut du tigre blanc en hommage à Siegfried & Roy. (photo Michel Pasternack)



D'autres gags sont morts au champ de la bataille de la ringardise. Si je trouve qu'une chose n'est plus drôle pour moi, elle est licenciée, souvent sans préavis... Sniff! Ce pied de micro qui se casse : exit en 2004. La main qui tombe : exit en 2005.

Mais j'ai longtemps gardé mon premier gag, « la canne sciée »! Cette pauvre canne ne faisait plus rire, elle devenait pathétique. Je l'ai gardée encore pendant deux ans, par superstition. En septembre dernier, je m'en suis séparé, comme on fait piquer un vieux chien qui souffre. J'ai honte!

Voilà la saga de 30 ans pour 10 minutes de rire.

Leçon n°10 : If it is funny, the people laugh, if not, they don't. (auteur inconnu)

Richiardi forever

« ***putadimerdadafliodeputanaaanculo*!*!!* »
Aldo RICHARDI

Viva Brésil :

En 1970, je suis à Vienne, j'ai un « flash-foreward » : je vois à la télé un programme avec des magiciens, enregistré à l'Olympia. Avec Al CARTHY (oui, la belle Hollandaise de Paris...), Dominique WEBB, RICHARDI Jr et Omar PACHA. À ce moment, je savais dans mon subconscient que ces artistes allaient devenir mes amis ; l'Olympia, « mon » employeur fétiche et Paris, « ma » résidence. Tout est arrivé.

Quand j'ai vu pour la première fois Richiardi avec ses bols de riz, je voulais aller faire pipi comme pendant la pub, mais quelque chose d'étrange m'en a empêché. Quand il versait du riz, on avait l'impression que c'était de l'or ; l'eau prenait une forme métaphysique et lui, il était en perpétuel mouvement... Je n'avais jamais vu un magicien pareil : quand il faisait le tour de la « maison de poupée », on avait une impression d'une violence extrême, complètement en

désaccord avec ce truc plutôt ringard. Et pour la « chaise de KOLTA » que je ne connaissais pas encore, je n'avais qu'une seule solution : ce mec est diabolique, je suis devenu un fan inconditionnel. Dès le lendemain, je commençais à le copier : pas ses tours, plutôt son intensité, sa rapidité, son état de transe et d'extase. C'est jusqu'à aujourd'hui le magicien qui m'a le plus marqué. Et j'en ai vu plein...

1973 : Cet été-là, j'avais 28 ans, et j'étais parfaitement heureux : Richiardi m'avait engagé dans son spectacle. J'avais quitté l'Olympia et sur la rive gauche les artistes avaient faim, car l'été est moins propice à la poésie que l'hiver. Mes économies de l'Olympia m'avaient permis de rester une semaine sans soucis ; mais à la Galerie 55, on ne travaillait que deux jours sur sept, par manque de clients. Je commençais à remettre mon avenir dans la poésie en question et juste au moment où j'étais en train de me dire :

— *Jamais, mais alors, jamais, pour rien au monde, je ne quitterai la rive gauche.*

Le téléphone a sonné et Carla (oui, toujours la belle Hollandaise...) m'a demandé si je voulais partir avec Richiardi pour le Brésil. Dans la seconde qui a suivi, j'ai trahi mes convictions et j'ai dit oui ! À mon retour, un an plus tard, la « rive gauche » n'existait plus... Richiardi m'a tourné la tête et moi, j'ai tourné la page.

Le contrat était un télégramme :

« *Ok tournée Brésil, 3 month with prolongations, 400 Fr, 2 round-trips* ». *Et en formule de politesse en anglais : « Regards » Richiardi.*

C'était encore plus sobre que le contrat de l'Olympia, limite autiste, mais je ne voyais que « 400 fr » ; je m'en foutais que les « regards » ne soient pas « kind » ni « kindest », mais seulement simples. D'autant plus que le voyage de Christa était également payé, alors « kind » ou non, je n'en avais rien à foutre, c'était mieux que chez l'agence Tavel en 1972. Christa n'était pas encore dans le numéro, et Richiardi disait que ce n'était pas la peine de la mettre sur scène juste pour avoir droit au billet d'avion, qui, à l'époque, coûtait une fortune. Chic.

Nous sommes partis pour São Paulo par la ligne nationale du Brésil. Je fais la connaissance de Richiardi Jr et je me demande, pourquoi « junior » ; ce mec avait la cinquantaine passée. J'apprendrai par la suite que son père était magicien, sa mère aussi et lui, il avait repris le show après le décès de sa mère. J'avais été prévenu de ses colères légendaires, mais je constate qu'à l'aéroport, il n'engueule personne. Par la suite, toutes les autres manifestations de son tempérament péruvien m'ont semblé plutôt soft, vu mon expérience avec Marcel de l'Olympia que je prenais pour de la rigolade et les orgies de réprimandes de mon père dans les années 40, 50, 60 et 70. J'étais blindé.

Le voyage se passe bien : en 73, les voyages « classe touriste » étaient un plaisir. Repas et surtout picole à volonté. J'arrivais complètement pété à São Paulo que la belle Hollandaise m'avait décrit comme une ville à la montagne à 800 mètres d'altitude. Je n'avais jamais vu une ville aussi grande, aussi polluée et aussi déprimante ; il faisait l'automne là-bas, tout était gris et terrifiant pour moi. Nous passons trois semaines à attendre nos bagages qui étaient bloqués par la douane... Le producteur, très riche, très puissant, n'était pas pressé de nous faire commencer. Aujourd'hui encore, je ne connais toujours pas les vraies raisons de ce retard. Trois semaines à attendre sans un rond en poche, c'est long... Je ne me souviens plus ce que nous avons fait, j'ai un black-out total dû à un coma éthylique...

Le jour de la libération arrive : l'autobus nous emmène à Rio de Janeiro pour répéter le spectacle. Depuis une semaine, Richiardi est déjà sur place et il répète avec l'orchestre ; il leur apprend la musique, le solfège, la vie et la peur de la mort. Il pouvait se mettre très en colère...

Je n'ai jamais compris comment le producteur pouvait rentrer dans ses frais, mais nous sommes restés trois mois à Rio. Le « Teatro de la galeria », 400 places, était au fond d'une petite galerie commerciale. Il y avait une boulangerie, un stand de jus de fruits et le théâtre. On jouait pour un public populaire, ni riche, ni pauvre. Cela a donc duré trois mois, le temps n'avait plus aucune emprise sur nous, les jours se déroulaient tous de la même façon : petit déjeuner, plage, spectacle, dîner, dodo. Rio était devenu pour nous une routine, notre chez-

nous ; nous étions en famille, nous travaillions avec un zeste d'ennui, c'est ça la vie d'un travailleur à l'usine, au bureau, au théâtre.

Richiardi prenait son travail très au sérieux. Il avait une présence hypnotisante sur scène. Il jetait les accessoires dans les coulisses — ses assistants devaient tout attraper — la disparition de la fille sur une chaise était un vrai miracle — et sa scie circulaire avec sa femme Patricia coupée en morceaux, avec du vrai sang sur la scène, l'odeur de l'éther, les syncopes dans le public, était du grand spectacle dans un petit théâtre. Pour les matinées, il faisait aussi les jeux pour les enfants ; ce mec savait tout faire. Nous le craignions, nous le respections et nous l'adorions en même temps. Nous faisons partie des artistes de la première partie. J'ai un peu honte, car avec 10 minutes de numéro, j'étais déjà fatigué tandis que Richiardi assumait la deuxième partie et toute une production avec une troupe pas toujours facile à gérer.

Il avait emmené sa femme, sa fille et son fils pour l'assister. Après deux mois, son ex-femme, la mère de ses enfants, le rejoint à Rio pour se faire opérer d'un cancer ; son fils tombe amoureux de la fille de la boulangère et ne veut plus quitter Rio ; sa fille REENA commence à flirter avec les chauds Brésiliens ; Jack ALBAN, un artiste de la première partie exige une augmentation ; le père de Jean-Claude Haslé décède et Jean-Claude doit partir pour Paris ; Natacha, la présentatrice se fait renverser par une voiture et va à l'hosto. Et moi, je veux partir pour Paris pour un congrès de la FISM pour gagner le « Grand Prix » et pour devenir célèbre.

Il a géré tout ça, sauf une fois : quand un autre artiste de la première partie, JOHNSON DE LA RAGIONE, ayant oublié ses chaussures noires dans la loge, a quitté la scène pour les changer. Là, j'ai vu Richiardi tourner vert-violet et pleurer au lieu de gueuler. Je ne sais pas s'il a pleuré de rire, ou si c'était le chagrin ou une réaction nerveuse, mais toujours est-il utile de savoir que le même jour, il a fait un mouvement un peu brusque sur scène et sa femme PATRICIA s'est retrouvée avec une fêlure au crâne. Pas très grave, selon le docteur local, « mais évitez toutefois de vous moucher, pour que l'air ne rentre pas dans le cerveau ». Le lendemain, elle était de nouveau sur scène. Brave Patricia !

J'ai un souvenir éblouissant de notre dernière étape : Recife ! C'était une petite ville avec un charmant théâtre ; c'était au mois d'octobre donc c'était le Printemps là-bas. Nous étions l'attraction de la ville et un certain Monsieur En-eas nous emmenait tous les jours à la mer, ou sur une île, ou chez lui, ou en promenade. Ces deux semaines résument pour moi le Brésil : gentillesse, légèreté, joie de vivre, harmonie. Et les langoustes à 10 balles, préparées par les pêcheurs uniquement pour nous, ce n'était pas de la merde non plus... À notre départ pour Paris, tout le monde pleurait. Sauf moi, car je rêvais déjà de ma grande carrière aux « States » où Richiardi avait décroché un contrat pour nous tous. Il était Dieu et nous ses disciples...

L'exode :

Toute la troupe rentre pour six semaines, chacun dans son foyer. Christa et moi, nous abandonnons notre foyer, c'est-à-dire la location de notre loft — 28 m² à Clichy — pour nous préparer pour les States. Le contrat était de 6 semaines avec une entreprise nommée KREBS & LEBER, un nom qui inspire professionnalisme, savoir-faire et honnêteté. Les six semaines, quel hasard, correspondaient exactement au délai d'annulation de notre contrat location. Peu importe : au fond de mon âme, je savais que nous resterions au minimum 2 ans en Amérique. Les pauvres 6 semaines garanties dans le contrat ne seront qu'un aperçu de toutes les propositions et richesses qui vont se déverser sur nous. Il va même être difficile de refuser toutes ces offres qui vont arriver par centaines. Dough Henning et Copperfield n'existent pas encore, le monde sera à nous, la troupe de Richiardi !

Jean-Claude et Carla Haslé — vous vous rappelez, La belle Hollandaise avec son mari français — ont emmené leur fils de neuf ans et la maman de Jean-Claude, seule depuis le décès de son mari. Quand on a un contrat dans le plus riche pays du monde, on y va. Et quand on y va, on y va !

Sur le vol Paris-New York je vide une bouteille de pinard et Carla me fait écouter aux écouteurs « avec le temps » qui devient ma chanson fétiche.

Quelques instants plus tard, nous nous retrouvons déjà dans la salle VIP de l'aéroport pour une conférence de Presse : New York Times, Johnny Carson et même le maire de New York sont venus. Ils ont préparé, exclusivement pour nous, un buffet avec du foie gras, du caviar et du Dom Pérignon millésimé. À l'hôtel Waldorf-Astoria, chacun de nous pourra choisir entre une suite avec Jacuzzi ou home cinéma. Au Madison Square Garden, ils ont dû ouvrir un guichet de nuit pour faire face à la demande, les tickets se vendent déjà au marché noir. Le spectacle est tout simplement divin ; les techniciens américains sont d'une gentillesse et d'un professionnalisme exceptionnel. La Première est un triomphe ; le lendemain, on nous proposait trois ans de contrat au double salaire, les talk-shows de la télévision bousculaient leurs programmes juste pour parler de ma canne volante lumineuse, de ma vie privée et bien sûr de mes projets artistiques. Richiardi était content de notre succès, nous étions toute sa fierté. J'entends « please fasten your seatbelts » et nous atterrissons à New York. Une heure et demie de queue à l'immigration, quelques heures à la douane, un bus nous attend pour aller à PITTSBURG, fameuse ville d'industrie de l'acier. À l'époque, il était d'usage que les artistes paient eux-mêmes l'hôtel pour les tournées, et ils étaient plutôt moins bien payés qu'aujourd'hui. Peu importe, j'ai pris deux chambres, car aux USA, centre mondial de la morale et du savoir-vivre, homme et femme ne pouvaient prendre une chambre ensemble que s'ils étaient mariés. Deux hommes oui, mais personne ne voulait prendre une chambre avec moi. Le lendemain, nous nous retrouvons au théâtre et je fais connaissance de quelques artistes supplémentaires pour notre show : tout d'abord Bobby BAXTER, un magicien de New York qui me cédera par la suite quelques gags. Moi j'en ferai autant ; pour le reste, on a fait comme tous les comiques du monde entier : on se volera mutuellement...

Il y avait aussi la nouvelle découverte de la production : « Geoffrey CROZIER et le moon rock circus », un magicien contemporain, style « hard-rock » et « Alice Cooper ». J'étais plutôt mal parti avec ma pauvre « pop-magic ». N'empêche que je me liais d'amitié avec ces jeunes gens très bcbg...

Ma canne volante — toute ma fierté — fut supprimée et on nous imposa un orchestre qui regardait plutôt sa montre que le spectacle. Les syndicats étaient tout puissants et il fallait engager un minimum de musiciens, même si le spectacle était sur bande sonore. Les musiciens changeaient tous les jours, ils

n'apportaient même plus leurs instruments parce qu'ils savaient qu'ils n'étaient là que pour encaisser leur minimum syndical et pas pour jouer.

Notre premier spectacle n'était pas très bon, mais nous tenons la semaine. Ensuite, à Philadelphia, le premier départ : l'adorable KRISKA. Au Brésil, elle faisait voler et léviter des bouts de papier peints en papillons. Les Américains n'ont rien compris au contenu poétique de sa prestation, le critique du quotidien « philadelphia-news » parlait des bouts de papier sur des fils. Aucune sensibilité ce mec !

La production nous a délégué un metteur en scène pour rendre notre show plus chic. Le moon rock circus l'envoie chier, donc il se venge sur nous : il nous ordonne des choses ridicules et honteuses. Le lendemain Richiardi fait des changements comme lui l'entend, les machinistes font ce qu'ils veulent, les musiciens s'engueulent avec le sound-man, qui ne les entend pas, car il est sourd. Les artistes n'ont pas le droit de s'adresser directement aux techniciens, car chaque personne ne suit que les ordres de son supérieur. Le « supérieur » est assis sur une chaise dans les coulisses en train de minuter les secondes pour exiger le paiement d'éventuelles heures supplémentaires. Une heure commencée, même d'une minute, comptait pour une heure entière. Un jour, juste pour rire, je traîne un peu plus longtemps au théâtre avant de partir. Il paraît que cela a coûté 3 000 \$ à la prod'. Aussitôt, j'ai voulu monter une affaire en faisant fifty-fifty avec les techniciens, mais on me l'a déconseillé. Manque d'humour sûrement...

C'est également à Philadelphia que j'ai fait la connaissance d'un magicien qui tient un magasin de magie, son nom m'échappe. C'est la première fois que j'ai vu quelqu'un utiliser des cannes à apparition de couleur. Une révolution pour moi. Il m'a donné la recette pour la peinture ; je l'ai essayée le lendemain en pensant qu'un triomphe bien mérité allait s'installer. Personne n'a rien remarqué. Je veux arrêter, mais Christa me susurre dans l'oreille : « Fais-le pour toi ». Très bon conseil que je suis depuis ce jour à la lettre : Même si le public ne le remarque pas, **faites-le ! Pour vous. Pour l'art....**

C'est également à Philadelphia que j'ai apprécié le meilleur repas de ma vie : un magicien amateur nous invite, Christa et moi, à manger chez lui, après le spectacle, à 80 km, en pleine campagne. Je ne mange pas pendant la jour-

née pour avoir un bon coup de fourchette, ils sont si sensibles les Américains ; en plus, c'était la fête du « thanksgiving », ce qui signifie aux States... grande bouffe. Il vient nous chercher au théâtre, nous faisons une heure en voiture, nous arrivons chez lui. Il nous montre sa cuisine, sa machine à laver, son vide-ordures. Je suis étonné par la climatisation en Amérique, aucune odeur de friture, mieux encore : aucune odeur de nourriture. Je prends un verre d'eau, il me montre son press-book. C'était épais. Vers 2 heures du mat, je commence à faire une petite hypoglycémie, mais je n'ose rien réclamer. Vers 3 heures, il me demande si l'on veut boire quelque chose avant de se coucher. Je lui arrache une bouteille de gin et je me saoule la gueule. Le lendemain matin, je pense qu'il me ramène. Niet ! Il va chercher le petit Alex (fils de la belle Hollandaise) et je n'ai aucun moyen de leur communiquer ce message vital : « N'envoyez surtout pas votre enfant au pays de la famine », car le téléphone portable ne sera inventé que 15 ans plus tard. Vers midi, il arrive avec le petit et il lui demande s'il a faim. Le petit dit « oui » et le monstre sadique lui donne un, un seul biscuit. C'était trop : ce fut un combat sanglant entre le gamin et moi, je crois que c'est le gamin qui a gagné. Et sur ce, j'entends le sadique : « Ah tu en veux encore ? », j'espérais qu'il lâcherait la boîte, non !!!!! il me sort un biscuit. Bon. Il nous ramène au théâtre, demande 12 free-tickets pour le show (à mes frais), je fais le spectacle en état de famine avancée, et après, nous dévalisons un MacDonald avec une sauvagerie sans précédent. Voilà, c'était le repas le plus délicieux de ma vie...

Puisque l'on est dans les moments de Bonheur : quel fut le moment le plus heureux de ma vie ? La naissance de mon fils ? Mon mariage ? Ma première branlette ? Le premier baiser ? Non ! 1989 : nous sommes engagés à Madrid à la SCALA pour 6 mois. Dès le premier jour, une antipathie s'installe entre nous et les gens de la SCALA. Chaque soir, je prends un bide, pardon deux : il y avait deux shows. Le deuxième à minuit pour 30 personnes dans une salle qui pouvait en contenir mille. Encore 6 mois à tenir, je pense sérieusement au suicide. Au bout d'une semaine le directeur m'appelle et il me dit :

-Je suis très gêné de vous le dire, mais le propriétaire n'aime pas votre spectacle, demain est votre dernier jour, et je le regrette.

Ce moment était comme un orgasme : Monsieur Herrado est soudainement devenu le Saint-Esprit qui m'annonce Dieu. J'étais en extase... Je leur ai encore fait mon show le lendemain, mais pour le finale j'ai descendu les escaliers avec

mes valises, mon fils (18 mois), mon chat, ma Christa et nous sommes sortis par l'entrée principale sous les yeux ahuris des clients et sous les applaudissements du ballet. J'étais tellement heureux de partir que nous avons oublié 3 valises. Voilà le moment le plus heureux de ma vie...

Revenons en 1973 : nous avons encore trois semaines de contrat, cette fois-ci à New York, au Madison Square Garden ! Seulement dans la « petite salle », 6000 places. (La grande contient vingt milles, si c'est plein). Chez nous c'était vide... La production a exigé du renfort, Richiardi pense aux fakirs. Pendant trois semaines, j'ai vu cinq fakirs différents à la recherche du contrat de leur vie. Le choix final est tombé sur un fakir Australien qui mangeait un fil blanc et qui le sortait non par le cul comme ça aurait été logique, mais par un trou dans son ventre. Extrêmement spectaculaire dans une salle de 6000 places... La « Première de Presse » fut une journée inoubliable. Tout d'abord, un vieux mafioso vient nous voir dans les coulisses pour nous réclamer des sous. C'était le délégué du syndicat des artistes. Nous lui expliquons que nous ne restons que pour 3 semaines... Le mec nous a vite convaincus, avec cette simple phrase :

— *You might have an accident, and nobody will take care of you... (en cas d'accident, personne ne s'occupera de vous...).*

Nous avons vite signé notre adhésion au syndicat pour 150 ans ; je me souviens encore que Carla a pleuré et « Mamily » — la mère de Jean-Claude — est devenue encore plus calme et zen qu'elle était déjà d'origine, ou elle est tombée dans les pommes, va savoir ! Le chef régisseur a démissionné une heure avant le début du show, et des machinistes passaient une dernière couche de peinture sur la scène. Cette couche de peinture fut à l'origine d'un grand et inoubliable moment.

Le spectacle se déroule comme prévu avec des petites pannes (rideaux qui ne s'ouvrent pas, bandes qui démarrent trop tôt ou trop tard, malaise du fakir, etc...), la routine quoi. Arrive le clou du spectacle « La chaise mystérieuse » de Richiardi : une fille disparaît d'une chaise pour aussitôt apparaître dans une boîte. Ça dure maximum deux minutes, une merveille de précision et de rapidité. Ce soir-là, ça a été un peu plus long. Comme habitude, Richiardi couvre la fille avec un gros foulard,

— *Patricia, es-tu là ?*

Elle bouge le foulard et elle crie :

— *Ouiiiiiiii !*

Arrivé à ce moment, Richiardi arrache le foulard avec un geste majestueux, et Patricia a disparu. Pas ce soir-là...

— *Patricia es-tu là ?*

— *Ouiiiiiiii !*

Rien ne se passe.

— *PATRICIA, ES-TU TOUJOURS LA ???? !!!!!*

— *Ouais...*

La suite, c'est le délire : on entend sous la scène des coups de marteau. Richiardi commence à parler péruvien, il gueule en péruvien. De plus en plus fort, car on n'arrivait plus à ouvrir la trappe dans la scène qui restait collée par la peinture. Alors, Richiardi s'est mis à genoux pour demander pardon au public. Je crois même qu'il a pleuré. Avec le recul, je trouve ça assez drôle ; sur le moment, ce fut terrifiant ! Moi, je rigolais, car j'étais déjà fâché avec Richiardi pour des raisons que j'ai oubliées ; nos dialogues vers la fin de cette tournée se résumaient à « *filiodaputadistronzofinocciovaculo* » et je pensais, sans toutefois oser le prononcer : « *vieuxcondeploucjeveuxpartiretjenairienàbranlerdetonspectaclede merde* ».

Pour sauver l'honneur de Richiardi, je dois dire qu'il est revenu à New York en 1978, dans un théâtre plus adapté et avec une autre production ; il y est resté plus d'un an. Nous nous sommes retrouvés souvent, nous sommes redevenus amis, et quand il est mort en 1985, je l'ai pleuré comme je pleurerai pour Bernardin du Crazy Horse dix ans plus tard.

Le contrat courait encore sur deux semaines ; pour moi, c'était perdu, les producteurs ne m'aimaient pas trop, surtout après qu'un journaliste ait écrit que

l'on pouvait acheter mes tours dans n'importe quel magasin de magie (ce qui est d'ailleurs vrai...) sans comprendre le message subliminal de joie de vivre et de « j'emmerde les Ricains » de mon numéro.

Krebs & Leber nous proposent encore une demi-semaine au Canada. Je dis non, sachant que de toute façon, ils m'auraient viré. Eux, ils se vengent et ne me paient pas mes excédents de bagages pour le retour : depuis 37 ans, ils traînent toujours une valise avec 100 kg de confettis — j'en ai emmené pour 10 ans — chez un ami dont j'ai oublié le nom et perdu l'adresse.

Je joue encore mon dernier triomphe : l'un des plus grands agents de New York, Monsieur Léo GRUND est Autrichien. Je lui laisse un message pour lui proposer mon travail. Le lendemain, je reçois une lettre dont l'expéditeur est Leo GRUND ; je ne l'ouvre pas pour la montrer fièrement à toute la troupe. Finalement, je l'ouvre : c'est une demande pour une dizaine d'entrées gratuites...

Nous prenons l'avion le 31 décembre 1974 pour Paris et nous arrivons le premier janvier à huit heures du matin. C'est exactement 8 heures après l'expiration du contrat de location de mon studio. Nous prenons, au pif, un taxi pour l'hôtel PAX, le même qu'au début de l'année ; il y aura bien une chambre de libre aux conditions habituelles... Le soir, je retourne au Lucky Strip, ils m'engagent tout de suite, 90 francs par soir au lieu des 50 chez les poètes... Il manque encore quelque chose au tableau ? Oui ! Carla et Jean-Claude ! Ils sont revenus 4 jours plus tard, avec Mamily, et avec leur fils. Pour la galette des rois, nous nous sommes tous retrouvés comme deux années auparavant : dans les sales caves du Lucky Strip pour recommencer à zéro...

La vie est un éternel recommencement.



Sur la route de l'Amérique

« Viva Las Vegas »
Elvis Presley et Ann Margret

2003 : Cet été-là, j'avais 58 ans et j'étais parfaitement heureux : je l'ai vu, la grande star de Las Vegas, celle qui a tourné avec ELVIS, la légende vivante, la déesse du ROCK & SEX : Ann MARGRET !! Au début, j'ai pensé que c'était un spectacle comique. Quatre danseurs de mon âge dansent un « jerk » endiablé, un orchestre (l'âge de mes parents) joue un peu de musique d'ascenseur. Puis ELLE arrive : grand-mère sophistiquée devenue star du rock ! On m'a dit qu'il ne fallait pas rire, car c'est une légende vivante. Vu sous cet angle, j'appréciais différemment, mais elle était quand même davantage belle-mère que Blanche-Neige. Ici, on aime et l'on respecte les gens qui vous ont apporté tant de joie et tant de plaisir pendant 60 ans ! Elle raconte qu'en voyant la statue de la liberté, il y a fort longtemps, elle a tout d'un coup compris qu'en Amérique tout était possible (je dirais hélas !). Elle a dansé du « Rock » dans la salle, j'étais ému. Puis, elle a chanté une chanson en suédois, mais, avant de la chanter, elle a traduit le texte en anglais : une mère aveugle emmène sa fille sur un champ de fleurs. La

Une autre publicité — fabrication maison — en 1983 à Las Vegas. J'ai pris la décision de m'acheter une page dans le célèbre magazine VARIETY pour 2000 \$ et de publier cette photo, plutôt minable. Ce fût mon investissement publicitaire le plus rentable : Alain Bernardin a vu ma page ! (photo Christa Wessely)

filles cueille un bouquet de fleurs. C'est le printemps. Le soleil brille. La mère ne voit rien (petit rappel : c'est une non-voyante), mais quand sa fille lui donne les fleurs, elle voit le printemps à travers les yeux de sa fille. Et tout ça en suédois. Émouvant, Viva Las Vegas !

1983 : Cet été-là, j'avais 5 ans et j'étais parfaitement heureux. Je vivais à Las Vegas dans un appart de 3 pièces et je me nourrissais exclusivement de grillons que je ramenais à la maison. Mais tout d'abord, je dois vous raconter mon périple du printemps : sans me prévenir, ils m'avaient foutu dans une boîte, il faisait noir, j'avais peur. Puis, ils m'avaient mis dans un avion pour Tokyo, puis dans un autre pour Hawaï, puis dans un autre pour Los Angeles. Personne ne m'avait demandé si je voulais quitter Paris ou non. Un an plus tard, ce fut le même calvaire : la boîte, le noir pendant une journée et je me retrouve de nouveau dans notre jardin à la plouc à Crosne, dans la banlieue parisienne. Je me demande comment ils ont fait ces cons-là, mais ils doivent être sacrement intelligents : après un an, ils ont retrouvé la rue et la maison. J'ai retrouvé aussi ma petite place dans la cuisine, même si en fait toute la maison était à moi.

Trois ans plus tard — Christa devenait de plus en plus grosse, on aurait dit qu'elle était prête à éclater — ils sont partis et quand ils sont rentrés, quelques jours plus tard, ils ont ramené un petit panier avec quelqu'un dedans : j'ai eu peur que ce soit un autre chat, mais c'était pas pour cette fois. La chose dans le panier était un peu comme eux, mais en plus petit, et je l'aimais bien, sauf quand il criait. Ils l'ont tellement bien dressé qu'il a fini par se mettre debout sur ses pattes arrière, ce qui leur faisait plaisir ; enfin, c'est ce que j'ai déduit de leurs cris de joie. Il leur a toutefois fallu un an pour lui apprendre cette chose inutile. Depuis ce jour-là, je n'ai plus eu une minute tranquille : la petite chose me courait tout le temps après ; souvent j'ai dû me sauver dans un arbre pour ne redescendre que quand la chose dormait. Je me mettais à côté, et un jour j'ai mangé une araignée qui faisait peur au petit. C'est à ce moment qu'il a ri la première fois.

*Ramener un autre chat, ils m'ont fait le coup deux ans plus tard. Il s'appelait **FÉLIX** et il courait plus vite que moi. Un jour, ils sont partis pour l'Afrique et au lieu de me laisser tranquille avec **FÉLIX**, ils ont décidé de m'emmener. Encore une fois, le calvaire avec le véto, les piqûres, l'avion que je détestais par-dessus tout, puis finalement l'arrivée en Afrique. Là-bas, j'ai pété les plombs :*

je suis parti dans la jungle et un beau matin je me suis réveillé au ciel des chats qui, finalement, n'était pas très différent de mon ancienne habitation à Crosne chez les 3 Wessely qu'au fond, j'aimais beaucoup.

(Signé Kiki WESSELY 1978 — 1989, RIP)

Juillet 1982 : Cet été-là, j'avais 37 ans et j'étais parfaitement heureux. Suite à la faillite de notre spectacle « La révolte des colombes », nous n'avions plus un rond et nous nous sommes inscrits au concours de la FISM. Je m'en foutais de la Fism, car j'étais de nouveau arrivé dans un monde de poésie et de génies méconnus ; j'étais retourné chez les poètes pour — en même temps que la FISM — participer à un concours de café-théâtre. La FISM n'était qu'un gag. Au concours des poètes, je me suis ramassé, ce qui n'était pas prévu, mais comme le hasard fait bien les choses, j'ai eu la chance de passer à la FISM juste après Lance Burton et de gagner le Premier Prix. Cela m'a permis de faire une télé japonaise où une agence américaine m'a remarqué. Un Autrichien qui vit en France gagne un concours en Suisse pour être diffusé à la télé japonaise pour finalement être vu par une agence américaine : c'est beau, cette mondialisation avant l'heure... Je pense qu'il ne faut pas trop décider dans la vie, la vie décide pour vous.

Simone FINNER était une impresario comme on n'en fait plus : extravagante, mal élevée, efficace et autoritaire. Elle avait un amant français, 20 ans de moins qu'elle, mon âge quoi ; j'étais donc tranquille de ce côté-là : le mec a fait le travail à ma place et je lui dis merci ! Je n'oublierai jamais le soir où elle est venue dîner chez nous : nous habitions une maison délabrée et sans meubles dans la banlieue parisienne. Elle enjambât les gravats et je me rendis compte qu'elle boitait un peu. D'une seule phrase, elle gagna ma confiance et ma tendresse :

— Excuse my funny walking, but I met my lover this afternoon (Excusez ma démarche un peu bizarre, mais j'ai eu une baise cet après-midi avec mon amant).

Nous étions loin des bonnes manières à la Carmen Bajot, la Anna Wintour des années 70.

Elle me proposait un contrat de deux semaines pour une misère à Los Angeles, le « IT'S MAGIC » show de Milt LARSEN. Elle m'a convaincu avec ses 3 mots fétiches : « You must gamble ». Bien ! J'ai gamblé, et j'ai gagné : le célèbre Tonight show avec le légendaire Johnny CARSON m'a booké et le dernier jour du contrat ; le grand directeur artistique du Hilton-Las Vegas est venu nous voir et nous a bookés. Comment Simone a-t-elle réussi à me faire passer au Tonight show ? Avec beaucoup de diplomatie ? En donnant un « kick back » ? (un kick back est une commission en liquide que les agences donnent parfois à leurs clients pour que ces derniers acceptent les artistes proposés...) Non ! Elle a sorti l'arme absolue, une autre phrase qui faisait mouche :

— *If you book Otto Wessely in the Tonight-show, you can have my body ! (Si vous programmez Otto Wessely dans le Tonight show, je vous donne mon corps !).*

La réponse fut courte et sans appel :

— *I will get Otto Wessely in the show under one condition : if I don't have to fuck with you ! (Je programme Otto Wessely sous une condition : si je ne dois pas baiser avec vous !)...*

Le « Johnny CARSON show » est l'une des émissions télévisées les plus sympathiques du monde. C'est un talk-show avec des invités. Mille fois copié, mille fois vendu en franchise dans le monde entier, jamais égalé. Cela se tourne à Los Angeles dans un petit studio tout à fait familial. Leur fameuse armoire à outils était légendaire : le sympathique technicien me propose de me servir dans cette armoire. Je ne pige rien, car je n'ai pas besoin d'une pince, ni d'un marteau... On m'ouvre l'armoire, et je trouve dedans tous les alcools du monde, quelques pilules, et pas mal de sucre en poudre. Je me sers un double whisky et le show se passe à merveille dans une ambiance amicale voire décontractée. On se serait dit dans un cabaret, sauf que c'est regardé par 100 millions de spectateurs. Vaut mieux ne pas y penser, sinon on flippe.

Décembre 2009, j'ai eu une expérience semblable : le Studio Gabriel de Michel Drucker. C'est familial, on est bien, un bon fantôme y règne.

Johnny Carson a présenté cette émission pendant 30 ans. Lors de sa « dernière » en 1992, chacun spéculait sur le nom des invités, la liste étant tenue soigneusement secrète. Il n'y eut pas d'invités... Johnny a raconté ses 30 ans de télé, et il est sorti par le fond, tout seul, comme Giscard en 1981, et les lumières se sont éteintes... La classe, lol ! Il n'est jamais revenu, il s'est installé sur une île où l'on ne le connaissait pas ; il apprit la langue du pays et il s'est éteint en 2005 d'un arrêt cardiaque.

Bref, la brave Simone m'obtient un contrat pour 5 semaines à Las Vegas, au Hilton. Les contrats de l'époque étaient complètement différents de ceux d'aujourd'hui. On payait tout nous-mêmes : le voyage, l'appart, les impôts et les inévitables kick backs. Ironie : dans le contrat était marqué « interdiction de kick back ». Je ne savais même pas ce que c'était... Je l'ai su quand j'ai appris que la commission n'était pas de 10 % comme dans le contrat, mais de 15 %. J'ai bien fait de fermer ma gueule, je connais des cas où le kick back atteignait les 50 %... À prendre ou à laisser...

Le départ :

Christa et moi, ainsi que notre chat Kiki, nous partons via Tokyo, Hawaii, Los Angeles, pour Las Vegas. Le voyage fut épique : départ de Paris avec Aero-flot — la ligne russe — jusqu'à Tokyo pour faire une petite télé qui nous permettra de financer notre exode aux States. Surprise : les tickets — payés par les Japonais — ne coûtaient presque rien, mais les excédents de bagages — à ma charge — étaient inabordables, et mon compte bancaire était vide. Je paie avec un chèque sans provision et — comme souvent — le miracle a eu lieu : les Japonais annulent avec générosité mon découvert bancaire ! Je me demande pourquoi je parle si souvent d'argent dans ce livre. Que le lecteur me pardonne : on était presque toujours à sec. Souvent, nous n'avions même pas les sous pour tenir une semaine. Toujours, mais toujours, un miracle eut lieu.

Nous faisons donc notre télé à Tokyo, et pour le lendemain nous sommes invités au mariage de Mahka TENDO. Si j'avais su que 20 ans plus tard, nous

deviendrions amis, j'aurais été un peu moins pingre pour lui acheter un cadeau de mariage... Mahka Tendo est décédé au mois de mai 2009. C'est lui qui avait donné un dernier éclat, une nouvelle renaissance à mon numéro de cannes — vieux de 40 ans — en me procurant des cannes où l'on ne voit aucune spirale et où l'on n'entend plus aucun bruit. Chaque fois que je fais ce numéro, je pense à lui. Seuls les morts sont vivants...

Seconde surprise : pour emmener un chat aux États-Unis, il ne faut pas de formalités, sauf pour un seul état : Hawaï. Je m'en foutais ; jusqu'au moment où l'on me dit que nous aurions une escale à Hawaï pour les formalités de douane, autrement dit pour mettre les animaux en quarantaine ou les tuer. J'hésite entre hara-kiri ou acte de terrorisme et je ne n'oublierai jamais le gentil employé de Korean Airlines me proposant d'emmener mon chat d'un avion à l'autre sans passer par la douane. Cette initiative est impossible à réaliser aujourd'hui sans choper trente ans de prison. Le Kamikaze de l'époque l'a fait, il était Coréen et pas Américain. Chaque fois que je caresse un chat, je pense au soldat inconnu coréen.

Kiki est mort cinq ans plus tard, en Afrique du Sud. Il a bien voyagé, il nous a accompagnés partout. Dans la misère, puis dans la gloire de Las Vegas ; il a vu arriver mon fils et il a partagé avec nous la vie pendant des années. Pour lui, j'aurais presque pulvérisé un contrat d'un an en Afrique du Sud à cause de la quarantaine. Kiki est venu avec nous, par « dérogation gouvernementale ». Un matin, il n'était plus là. Parti dans la forêt sauvage ou mariage avec un singe ?? Nous sommes sans nouvelles depuis. Aujourd'hui, il aurait eu 35 ans, ce qui représente 240 ans à l'échelle humaine. Je pense donc qu'il est décédé. RIP!

Bref, nous trois – Christa, moi et Kiki — arrivâmes à Los Angeles pour faire le trajet Los Angeles — Las Vegas en voiture. Un ami, Pete BIRO, me prête une voiture et nous commençons un voyage bizarre : la traversée du désert du Nevada. Ce ne sont que 500 km, une route bien dégagée, mais au milieu du trajet, un événement bizarre s'est produit : Kiki commence à gueuler comme un veau, Christa se sent mal et moi, j'ai envie de quitter la voiture, mes vêtements, ma peau, ma vie... Nous nous arrêtons, et après une demi-heure, la tension baisse. Encore aujourd'hui, je ne sais toujours pas ce qui s'est passé. Ça a

dû être le diable, les nerfs, ou un essai nucléaire souterrain. Ils sont capables de tout, ces Américains.

L'arrivée à Las Vegas par la route n'est pas triste : le désert est moche, la route est ennuyeuse. Mais quand on s'approche, on voit quelques lumières, quelques hôtels, comme des précurseurs qui vous annoncent le paradis. L'arrivée au STRIP, la plus célèbre, la plus kitsch, la plus clinquante, la plus lumineuse, la plus vulgaire avenue du monde est un choc absolu : vous passez de l'obscurité du désert à une orgie de gaspillage de lumières, d'électricité et de mauvais goût sans concurrence. La première fois, j'ai eu peur ; la deuxième fois, j'ai commencé à m'habituer et la troisième fois, j'ai trouvé ça carrément bling bling ; seul Sarkozy aurait pu apprécier à sa juste valeur, mais ces années-là, il était encore en culottes courtes.

Les débuts :

Nous arrivons un peu avant minuit, juste pour passer au Hilton pour assister au spectacle qui fera de moi une star... Première surprise : personne ne me connaît, nous devons donc payer notre entrée. Ce fut l'investissement le plus judicieux et le plus rentable de ma carrière. Pourquoi ? Le lendemain, je connaissais les conditions de mon futur travail : une scène incroyable, un ballet de 80 personnes, une vingtaine de musiciens, une trentaine de techniciens, des cascadeurs, des habilleuses, un cheval et un éléphantéau.

C'était spectaculaire...

Le lendemain, j'arrive pour ma petite répétition à midi et trois minutes. Les musiciens étaient déjà à la minute n° 3 de ma partition. Je me rends compte que « time is money » et je pose mes valises pour entendre le directeur dire :

— *Eh bien, le magicien passe à la place de l'équilibriste.*

Puisque la veille j'avais vu le spectacle, je savais que cela aurait été juste après le prologue, la mort assurée pour un numéro comique, et en plus j'étais

un peu vexé d'avoir dû payer la veille. D'une phrase, j'ai assuré ma survie dans cette revue :

— *If I have to open the show, I don't open my trunks ! (Si je dois passer au début, je me casse !)*.

Un petit silence, et le verdict tombe :

— *If he doesn't want to start the show, we put him in the middle. (S'il ne veut pas passer au début, il passera au milieu)*.

Sauvé ! Ça aurait été impossible chez nous en Europe. Déjà à cause de l'autorité... Pas aux « States ». Le mec a réfléchi et il m'a donné raison : un numéro comique au début d'un spectacle est un désastre. Le désastre a eu lieu quand même. Au premier spectacle je n'obtins aucune réaction du public ; au deuxième, ce ne fut pas mieux. Pour l'agence, venue assister à mes débuts, j'étais devenu transparent ; elle aussi, car elle a fait une disparition miraculeuse. Nous étions un peu triste, mais 5 semaines à Las Vegas c'était toujours bon à prendre, même si les prolongations étaient une hypothèse pas très probable.

Gary Darwins magic meeting :

A l'entracte, entre les shows, je reçois un coup de fil :

— Monsieur, vous ne me connaissez pas, mon nom est GARY DARWIN, je suis le président du DARWINS MAGIC CLUB. Nous nous retrouvons tous les mercredis à partir de minuit au Continental-Casino. Si vous voulez venir, vous êtes le bienvenu !

Nos débuts — plus ou moins douteux — avaient lieu un mercredi, nous sommes allés illico au Darwins magic meeting vers trois heures du matin. Le casino Continental était un petit truc, écrasé entre deux autres hôtels sur le « strip ». Dans l'arrière-boutique, j'ai vu quelques pochotrons et : SIEGFRIED, LANCE BURTON, TOMSONI, DANIEL CROSS, FIELDING WEST et plein d'autres magiciens, mais pas en train de frimer, ils étaient en train de se soûler

la tronche. Personne ne faisait attention à ces vedettes, qui venaient justement parce que personne ne s'occupait d'elles. Je trouvais cela plutôt sympathique et je fis la connaissance du grand chef de ce bordel joyeux, anarchique et amical : Gary Darwin ! Il était bagagiste dans un hôtel et la magie était tout son amour. Il collectionne tout, mais absolument tout sur la magie. Pas les automates de Robert- Houdin, mais plutôt des souvenirs personnels. Nombre de mes colombes en caoutchouc et de mes accessoires fatigués ont trouvé un refuge chez lui et coulent une paisible retraite.

Gary est une encyclopédie de la magie, il est spécialiste de manipulation de tout objet, il connaît trente mille « one-liners » et c'est l'homme le plus généreux de Las Vegas ; il est la mémoire vivante de toute une époque qui touche à sa fin, l'époque « avant le Cirque du Soleil », l'époque de la montée vertigineuse des Siegfried, Lance, Roy et Copperfield. Eux, ils ont changé, Gary non.

Je n'ai pas raté un seul mercredi dans ce club. À ma question : « Comment pourrait-on devenir membre ? » il m'a répondu : « Puisque tu es là, tu es membre », pour aussitôt enchaîner avec un jeu de mots bidon, mais venant de lui, c'était drôle.

Je me souviens d'une soirée du mois de mars en 83, où Copperfield était venu pour présenter une vidéo en avant-première de son émission avec la statue de la liberté. Un copain avait emmené un poste de télé et deux bobines de beta-max, nous étions autour comme des enfants, ambiance colonie de vacances...

Une autre soirée m'a marqué ; cette fois-ci c'était en 2002, où un magicien parfaitement inconnu présentait du close-up tellement poussé, que mes copines du Crazy Horse (c'est là où je travaillais en 2002) ont poussé des cris que l'on aurait pu croire dus à des fausses couches ou pire. Ce Monsieur est devenu un an plus tard le légendaire ARMANDO LUCERO !

Tellement de célébrités sont venues au Gary Darwins magic meeting que la moindre frime aurait été déplacée. Un mélange entre poivrots, amateurs, professionnels, stars et profanes faisait le charme de ce « club » unique au monde.

Quel Bonheur pour moi de retourner à ce club 18 ans plus tard, en 2002. Même ambiance quoiqu'un peu moins sauvage, car on a tous un peu vieilli et la jeune génération est moins alcoolique...

Nous avons essayé de créer la même chose à Paris : l'ILLEGAL MAGIC CLUB qui existe maintenant depuis 10 ans. En hommage à DARWIN, nous aussi, on commence à minuit, il n'y a pas de registre de membres, on boit plus que l'on ne devrait et parfois chez nous aussi, les vedettes passent, comme des rayons de soleil. TAMARIZ a fait une petite conférence impromptue et quand un pochtron profane lui a adressé la parole en disant : « Alors, épouvantail, montre-moi un truc ! », on était à mille lieues de l'« Inner Magic Circle » de Londres...

La vie à Las Vegas :

Nous sommes restés un an à Las Vegas. 1983 était l'année historique où « The show of the year » n'était pas **Siegfried & Roy** au Frontier, mais « Bal du Moulin Rouge » au Hilton. Malgré moi... car ma survie au Hilton dépendait — comme ça arrive souvent — d'un hasard. Vu mon bide des premiers jours, je m'étais bien préparé à quitter les States cinq semaines plus tard, et cela avec le premier transport de bestioles le moins cher possible.

Arrive cette soirée inoubliable avec, dans le public, **Johnny et Pam TOMSONI**, et un groupe de supporters de football américain qui avait bien arrosé la victoire de leur équipe. Ce soir-là, je n'avais plus aucune peur et aucun espoir de décrocher une prolongation de mon contrat. Je me suis lâché comme on dit. Mes lapins et colombes volèrent sur toute la scène, les musiciens pouvaient jouer ce qu'il voulaient, moi de mon côté, j'étais déchaîné, j'étais à quatre pattes pour ramasser mes lapins et j'allais dans le public pour leur vider les verres.

Le triomphe !

Le lendemain, je demande au directeur artistique ce qu'il compte faire avec moi, il me répond : « Je ne sais pas ». En Europe, cela veut dire, plus aucun

espoir. J'ai donc liquidé notre appartement, remis mes espoirs de durer à Las Vegas dans ma poche et nous avons commencé à mettre de l'argent de côté pour notre rapatriement. Trois jours plus tard, un copain technicien m'annonce la nouvelle : « Otto, je t'ai vu sur la liste de la nouvelle revue qui commence dans 3 semaines ». Aucune annonce officielle de la part de la direction, sauf quelques jours plus tard un coup de fil de la brave agence Simone FINNER qui, miraculeusement, refaisait surface. J'ai dépensé mes économies pour faire une belle fête sur la scène du Hilton après le spectacle. Nous étions 150 personnes et le plus beau compliment est venu de mon copain technicien qui m'affirma que sous Elvis, ils faisaient aussi des fêtes, mais que le champagne était Américain et pas Français.

Quand les Américains disent : « Je ne sais pas », ça veut vraiment dire « Je ne sais pas ».

Pour s'installer à Las Vegas en 1983, on avait besoin :

- *D'un copain qui vous prête 1000 \$ de caution pour l'appartement (Johnny TOMSON, gloire à lui, était ma banque).*
- *D'un téléphone.*

Tout se passe par téléphone. En l'espace de deux heures, j'avais loué des meubles, ouvert une ligne téléphonique personnelle, un abonnement d'électricité, un compte bancaire et j'aurais pu également vendre mon âme ou ouvrir un commerce immédiatement. Le plus étonnant était la rapidité, surtout en ce qui concerne la location des meubles : au bout d'une heure, nous habitions chez maman IKEA ! Quand nous sommes partis un an plus tard, nous avons découvert avec stupéfaction que quelques meubles étaient encore sous emballage ; nous avons pris ce détail pour une finesse de décoration.

Durant cette année, j'ai eu l'occasion de visiter plein d'appartements et plein de maisons, voici quelques perles :

Lance Burton (attraction de 10 minutes au TROPICANA) vivait dans une maison charmante, à crédit bien sûr — avec une piscine, qui était en permanence chauffée à 37 degrés, dehors il faisait 45... La maison n'était jamais fermée, car

8 jours sur 7 (!) des fêtes avaient lieu. C'est-à-dire, il téléphonait à tout le monde en disant qu'il allait y avoir une fête, mais à part du beurre de cacahuètes, il n'y avait rien à bouffer, rien à boire. Peu importe ! **Pam Tomsoni** se mettait aux fourneaux et la fois d'après chacun amenait quelque chose. Pam prononça la phrase de la semaine au sujet des habitudes gastronomiques de Lance :

— *If it does not come out from a box, he does not eat it. (Si ça ne sort pas d'une boîte, il ne le mange pas !).*

Hans MORETTI Jr, attraction de 7 min 34 secondes au MGM depuis 9 ans, légèrement dépressif, malgré les 4000 \$ par semaine (une fortune à l'époque) s'est fait construire une maison avec une piscine tout autour, on se serait cru à Venise. Ravissant... En 1984, la grève des musiciens a eu lieu, avec le triste résultat que les orchestres (jusqu'en 1984 obligatoires), furent supprimés et que les artistes ont dû travailler « sur bande ». En 1984, on travaillait encore « sur bandes » (REVOX, et 38 cm par seconde, enregistrement analogique bien sûr...)

Qu'a fait Hans Moretti ? Il s'est fait faire une bande sonore par un ami ? Non ! Il s'est fait construire un studio d'enregistrement chez lui pour monter une bande de 7 minutes... Je fais le même travail dans ma cuisine avec 1 tourne-disque et un magnétophone... Les artistes qui sortent — moralement — indemnes de quelques années de Vegas ne sont pas légion. Un autre exemple : en 2002, je retrouve un copain qui travaille maintenant dans le spectacle « Ô » du Cirque de Soleil. Il fait 1 min 30, toujours les mêmes. Lui, il se faisait construire dans sa maison une scène pour répéter. Grandiose...

La maison de Roger : Roger était le maître d'hôtel (ou le cuisinier, ma mémoire me lâche) du célèbre restaurant ANDRÉ à Vegas. André est un Français qui a fait carrière à Las Vegas avec une franchise de boulangeries françaises et son resto, considéré comme le meilleur de la ville. C'est Daniel CROSS, the « French magician », qui m'avait introduit dans ce cercle de la mafia française. Il faut d'abord que je dise qu'en Amérique, dans les apparts, il n'y a pas d'entrée, on rentre directement dans le salon. C'est comme ça. Chez Roger, je suis entré dans une grande pièce, où, comme un autel sur un piédestal, se trouvait une cuisinière à gaz, accessible des quatre côtés pour se faire des bouffes à la Française (la bouillabaisse fut excellente).

Peter REVEEN habitait dans une maison à la japonaise dans une résidence où chaque maison avait un autre caractère spécifique. On pouvait admirer une cinquantaine de maisons, chaque baraque était d'un autre pays, d'un autre style. Étonnant et spectaculaire. Peter est illusionniste du coeur et hypnotiseur par nécessité. Il a monté trois shows de grandes illusions, il a perdu trois fois tout son argent qu'il a aussitôt regagné avec l'hypnose. Actuellement, il est l'impresario de Lance Burton !

Les gens de Las Vegas, les « locaux » :

Nous avons essayé de vivre comme des autochtones à Las Vegas, et pas comme des touristes. Les buffets à 5 \$: on n'en pouvait plus, trop banal. Les lumières du strip : au secours ! Le bruit des machines à sous : quelle horreur !

Il y a trois catégories d'êtres humains à Las Vegas : les touristes qui rapportent du fric et que l'on traite avec respect, professionnalisme, honnêteté et amour (Paris, tu m'entends !?!?), les pauvres (ainsi que les super riches) qui se cachent, et les « locaux », c'est-à-dire la population locale. Faute de moyens pour devenir super riche, n'ayant pas envie de devenir pauvre, j'ai décidé de devenir un « local ». Comment reconnaît-on ce spécimen ? Il y a des signes qui ne trompent pas :

— Un « local » paie rarement l'entrée pour ses distractions, car il connaît toujours le cousin de la femme de ménage qui est en relation avec la caissière du box-office et qui peut arranger quelque chose.

— Un « local » ne supporte pas les « buffets à volonté » que les hôtels sur le strip proposent ; il préfère payer plus cher et manger moins, mais dans un resto hors ghetto touristique.

— Chaque « local » a deux jobs. Un pour nourrir sa famille, l'autre pour payer ses crédits. OK pour « la semaine de 35 heures » : 35 heures de sommeil, base incluse.

— Un « local » ne rate pas les soirées techno tous les lundis au « GOOD TIMES » boîte pédé qui se transforme en boîte trisexuelle une fois par semaine. Le « must » reste bien sûr le GIPSY, boîte techno-house qui existe depuis 25 ans et qui a mieux vieilli que notre QUEEN à Paris. Un mélange entre feu le PALACE, le QUEEN et la SCALA, tous âges et sexes confondus, gratuit pour les « locaux »...

— Channing POLLOCK, à cette époque, est devenu aussi un local. Il habitait à Las Vegas et il s'était remarié avec une charmante Chinoise (pour changer !). J'étais à la fête, chez les ROSSIS dont je vous parlerai plus tard.

— Un must, pour un « local », est l'événement underground chaque dernier dimanche du mois, le soir : c'est la « free session » de l'orchestre des BLUE MAN GROUP au « DOUBLE TOWN », un sympathique coupe-gorge entre le MGM et le quartier pédé de Las Vegas. 4 batteurs, 3 guitaristes et un pianiste improvisent en deux « sets ». Point de vue esprit, cela ressemble au jazz, point de vue sonorité à la techno ! C'est unique, familial, gratuit, esprit « rave » garanti, produits chimiques en option. Beaucoup de gens du show-biz y vont, surtout les techniciens qui sont plus open que les artistes des shows. On s'y raconte les derniers ragots, comme par exemple que Céline DION serait adorable et que ELVIS ne serait pas mort. Ou l'inverse...

— Pour exister en tant que « local », il faut une « ID », une pièce d'identité. La seule qui soit prise au sérieux, c'est le permis de conduire de l'état du Nevada. Format carte de crédit, coût 20 dollars, disponible dans tous les DMV (Nevada's Department of Motor Vehicles). Avec ce bout de plastique, on ouvre un compte en banque, on paie moins cher partout, on achète une maison, bref on existe !

En 2002, l'année de mon retour pour Las Vegas, j'essaie de refaire mon permis de conduire. En 1983, j'ai obtenu ce document en 2 heures. Fallait seulement remplir un questionnaire du style : « De quel côté de la route conduit-on ? » J'ai répondu « à gauche ». Ils m'ont dit : « C'est juste, mais en Angleterre... » Je suis passé au test pratique qui consistait à faire le tour du bâtiment en tuant le moins de personnes possible ; on m'a foutu devant un photomaton et 20 minutes plus tard la machine a craché le document si apprécié.

Fort de cette expérience des années 80, je me présente donc de nouveau au DMV. Ils m'ont même retrouvé dans l'ordinateur, mais ils m'ont demandé de refaire le test. C'est là que les choses ont commencé à se corser : il fallait répondre à des questions du genre « À partir de quel âge une personne qui a eu son permis à l'âge de 15 ans trois quarts (!) peut-elle transporter des personnes de moins de 18 ans dans sa voiture ? » ou « Combien de mois vous retire-t-on le permis si vous faites des graffitis sur les murs d'un bâtiment ? » ou « Que faut-il faire si un bus transportant des enfants pour l'école s'arrête de l'autre côté de la rue et clignote rouge ? ». Réponse pour le bus : « Arrêter de rouler, attendre la disparition des enfants et faire une prière ». La première fois que j'étais devant l'ordinateur, une grosse black est venue et m'a coupé le courant, car j'avais regardé dans le livre. Après quelques humiliations, j'ai eu le droit de recommencer deux semaines plus tard : 83 points sur 100, un très bon score selon le boudin qui m'avait reçu.

Pour le test pratique, les choses s'accélérent. Cela fait 30 ans que je conduis, dont 20 ans à Paris et je me sentais le roi des routes du Nevada. Erreur ! Après 20 minutes de test, la grosse inspectrice me fait rentrer dans une petite pièce ; je pense qu'elle va me féliciter pour ma conduite souple et soutenue. Que non ! Elle affirme que je suis un danger public, qu'elle n'a jamais vu un conducteur aussi mauvais et qu'il me faut retourner à l'école avant de revenir dans quelques semaines... Elle me demande aussi comment je vais rentrer. Je lui dis qu'avec mon permis français et ma voiture de chez « HERTZ » cela ne devrait pas poser problème. Sur ce, elle s'évanouit.

Je décide bravement de prendre des leçons de conduite et je tombe sur un gourou aux cheveux blancs d'une patience angélique. Et là, j'apprends des choses surprenantes : sur des petites routes à deux voies, on roule presque au milieu et pas à droite, pour ne pas gêner les piétons (il n'y en a pas) ; au feu rouge, on a le droit de virer à droite même si c'est rouge et dans les embouteillages on doit garder des distances énormes entre les voitures. Si on faisait ça à Paris, la circulation s'arrêterait immédiatement. Mais le plus important c'est le « Line changes » ou changement de voies : les rues sont dans la plupart des cas à trois ou quatre voies. Une fois dans votre « Line », quand vous voulez en changer, ce n'est pas évident : chaque conducteur se considère comme dans un char de guerre et propriétaire de son chemin. Difficile donc de le convaincre de

vous faire passer sans lui envoyer une lettre recommandée. Bref, j'apprends tout ça, et ils me recalent encore 3 fois. Sans rancune ! Après un mois de doutes sur mon état cérébral, enfin, la mignonne black qui me traite comme une sous merde (c'était le lendemain du début de la guerre contre l'Irak à laquelle les Français ne participaient pas), me dit après 25 minutes de conduite sous LEXOMIL que je suis « un peu lent dans les virages » mais que ça peut aller. Depuis, ma vie a changé : je suis digne de conduire, j'ai même mis « donneur d'organes » dans mon permis, je pensais principalement à ma b... et mon c..., ça fait toujours rire. Mais un copain américain m'a dit qu'il ne faut pas mettre « donneur d'organes », car en cas d'accident, les médecins, au lieu de me faire des points de suture, vont me tuer pour avoir mes reins. Ahhhhhhhhhh...

Je suis retourné deux fois à Las Vegas, en 2002 et en 2003. Ces fois-ci par le Crazy Horse qui avait ouvert une succursale que l'on appelait « LA FEMME ». CRAZY HORSE n'était pas possible, le nom était déjà pris par une vénérable boîte à putes. LA FEMME, c'était bon, ma suggestion LA MOULE ne fut pas prise en considération.

Mon licenciement du Hilton en 84 s'est passé dans la joie et dans la gaieté. Un soir, je trouvais une lettre dans ma loge, signée par la direction et me disant qu'elle me remerciait d'avoir contribué pendant un an à la gloire du Hilton — Paris Hilton avait seulement 3 ans — et que ma place serait désormais ailleurs. J'étais content de retourner à Paris, néanmoins triste de quitter mes potes, mais pour diminuer ma tristesse nous avons organisé une autre grande fête dont quelques alcooliques se souviennent encore aujourd'hui. J'en ai aussitôt profité pour placer une pub d'une page dans Variety disant que je remerciais également ce grand hôtel pour leur contribution à avoir fait de moi une vedette, que dis-je, une star. Encore aujourd'hui, ils ne savent pas si c'était du sérieux ou du foutage de gueule. Même moi je l'ignore, car j'étais complètement pété quand j'ai placé cette petite annonce d'une page. Canular ou pas, elle a été vue, appréciée, décorquée par Alain BERNARDIN, chef du Crazy Horse et par Jean-Michel Boris, chef de l'Olympia, qui m'envoya tout de suite son légendaire télégramme

« Êtes-vous libre en avril pour le spectacle de Michel LEBB ? »

Je ne suis plus retourné à Las Vegas pendant dix-huit ans. Tous mes copains qui y sont allés, m'ont dit que je ne pourrais plus reconnaître cette ville et que

l'ambiance avait complètement changé. N'importe quoi ! C'est le même bordel, la même chose qu'avant, en plus riche pour les riches, en plus pauvre pour les pauvres. La bonne vieille mafia a été remplacée par les entreprises multinationales, occasionnant une brutalisation dans les affaires. Aujourd'hui, chaque truc doit être rentable. Du stand à pommes frites, en passant par les spectacles jusqu'aux salles des jeux. Fini les spectacles à cinq dollars où l'on donnait vingt dollars de pourboire, exit les petits déjeuners à 29 cents...

Par contre, quelle joie de retrouver les anciens amis : TOMSONI, mon alter ego du feu Stardust, s'est installé dans une belle maison campagnarde ; mon ami REVEEN ; Daniel CROSS qui a été, qui est, et qui sera pour toujours Daniel CROSS, the FRENCH MAGICIAN. Venu à Las Vegas dans les années 60 par amour pour une danseuse, il fut serveur, puis barman, puis magicien au DESERT-INN. Et quand le Desert Inn a fermé pour travaux pendant deux ans, ils l'ont gardé sur leur « payroll » ; ils l'ont gardé comme employé par fidélité. Des histoires comme ça, ça chauffe le cœur et ça prouve que la mafia ne faisait pas seulement des chaussures en béton. Beaucoup d'anciens amis avaient quitté le circuit ou même ce monde, mais plein de nouveaux amis m'ont apporté leur amitié, impossible de tous les citer...

En voici quelques-uns :

Kevin, Max et Curtis :

Un nouveau magicien s'est installé à Las Vegas : Kevin JAMES. Kevin est magicien, entrepreneur de spectacles et créateur. J'allais presque tous les jours dans son atelier-bureau au Polaris-street pour retrouver MAX ! Max est devenu mon ami, mon confident, mon gourou. Il savait apprécier les choses de la vie, prendre un verre dans son bar préféré — les toilettes — courir pendant vingt minutes dans une zone industrielle horrible, ou seulement écouter le bruit des bétonnières autour du bureau. C'était ça le sens de sa vie. Il m'a fait comprendre qu'un ami qui s'occupe de vous vaut tous les palaces de Vegas. Quand il allait mal, je l'emmenais à la promenade ; quand moi, je n'allais pas bien, c'est lui qui

me remontait le moral. Il nous a quittés en 2003, le vétérinaire avait diagnostiqué une tumeur cancéreuse.

Kevin m'a fait rencontrer plein de personnes ; j'ai apprécié les visites dans son entreprise qui n'était pas sur le « strip », donc cent fois plus intéressantes et amusantes. C'est là-bas que j'ai vu pour la première fois Armando LUCERO, TELLER et pour la dernière fois MAX. Hou ! hou ! hou !

Curtis, 22 ans, 60 cm, était un homme sans jambes qui se déplaçait avec ses mains. Il travaillait avec Kevin pour une grande illusion : les jambes s'enfuyaient, et c'est le corps, donc Curtis, qui court avec ses mains après les jambes. Show-Business est sa vie : il adore se produire en spectacle. Dans un bureau ou dans un institut dit philanthropique, il serait malheureux. À ses heures perdues, il était photographe et il a shooté les plus beaux mannequins. Elles posaient pour lui, pas par pitié, plutôt par respect pour son travail. Un soir, j'avais RDV avec lui pour aller voir un spectacle. Paniqué, je demande à Kevin, si et comment je dois aller le chercher en voiture, comment le déplacer. « Don't worry, il sera là-bas ». J'arrive, et en effet, il est déjà assis. Après le spectacle, j'ai eu droit à un autre spectacle extraordinaire : il roule avec sa voiture électrique jusqu'à sa voiture, une espèce de camionnette, saute de sa chaise – il se déplace avec ses mains (!!!) —, ouvre la porte coulissante de son van, sort deux rails, met la chaise dessus, va avec la chaise dans la camionnette, saute sur le siège conducteur de son van et démarre... durée de l'opération, 2 minutes. Après le spectacle, on va au resto ; cette fois-ci carrément sur les mains, j'ai halluciné, les gens au resto aussi. Pas parce qu'il est gravement déformé, mais plutôt parce qu'il se débrouille comme un chef. Chapeau ! Cela remet pas mal de choses en place. Curtis, 22 ans, homme-tronc nous a quittés en 2004. RIP !

Bob Rossi, Channing Pollock et Serena :

Bob ROSSI est collectionneur, collectionneur d'antiquités en magie, collectionneur d'amis. Comme jadis dans les années 80 chez Lance Burton, la maison Rossi est devenue le rendez-vous des magiciens Vegasiens. Nous y avons

fêté les 80 Printemps de Channing Pollock, l'arrivée de l'été, le départ d'Otto, la pluie et le beau temps. Serena, Madame Rossi, est partie, Channing Pollock aussi, la vie continue... C'est seulement dommage que l'on ne se rende pas compte que cette fois-ci ou cette fois-là, ça pourrait être la dernière...

La distance — purement géographique — entre amis, est une chose diabolique. Tout d'abord on se dit que l'on va se téléphoner, et on le fait. Puis on s'envoie des SMS, des e-mails, puis on se contacte pour les anniversaires, puis on oublie Noël, et finalement le souvenir d'un ami devient pastel, pâle, figé, incomplet et on le range comme une chose que l'on ne veut pas jeter, mais qui aura sa place désormais au grenier et que l'on peut sortir, au cas où...

En 83, j'avais une amie, Judith WOLFE. On ne se quittait jamais. Elle m'avait dit : « Otto, tu ferais un bon Américain », c'était à l'époque un grand compliment... À mon retour pour Paris on se téléphonait, on s'écrivait des lettres. Sa dernière lettre, datée de 1992 restait sans réponse de ma part. Je me suis dit pendant des années : « Plus tard, quand j'aurai le temps ». Finalement, je suis donc retourné à Vegas en 2002 et je trouvai plus sympathique de lui téléphoner au lieu de répondre à une lettre vieille de dix ans. J'ai demandé à Tomsoni son numéro de téléphone. Il m'a répondu que ce n'était pas la peine, car elle était décédée depuis cinq ans. La distance, je le répète, est une chose inventée par le diable. Putain de distance !

Sainte Facebook, sauve nos amitiés !!!

Siegfried, Roy et David :

C'était bien sympa il y a vingt-cinq ans au Darwins magic meeting quand tout le monde avait picolé jusqu'à six heures du matin. Entre-temps les choses ont changé. Siegfried & Roy font leur show dans un hôtel qui a été spécialement conçu pour eux, le MIRAGE, juste à côté du FRONTIER où ils ont déjà régné pendant une décennie. Las Vegas est une maîtresse exigeante à un point tel que

peu d'amants peuvent satisfaire sa nymphomanie. Dans cette course, Roy a dû laisser sa santé, le Cirque du Soleil son âme et Howard Hugues son esprit.

Toujours en avance sur son temps, David COPPERFIELD, qui ne souffre point d'un excès de modestie, a su faire de la résistance, et il a monté l'un des spectacles le plus classe, le moins tape-à-l'œil, le plus intime possible : « An Intimate Evening of Illusions ». Je veux bien terminer le chapitre VEGAS sur mes impressions de son spectacle en 2003 :

« Cet après-midi, j'ai assisté au spectacle de COPPERFIELD « An Intimate Evening of Illusions ». Et là, j'ai eu des frissons. En principe c'est le même show qu'il a produit à la télé avec sa télékinésie via Hawaii, donc presque le même que l'année dernière. Et pourtant, ce n'est plus la même chose : ses gags sont devenus drôles, ses monologues d'une maîtrise émotionnelle parfaite, ses musiques sont complètement modernisées (oui, il y a de la Techno ! Fini Phil COLLINS), ses décors sont tellement sophistiqués que ça ne passe justement plus pour des décors, et ses truquages sont tellement travaillés que je n'en ai compris que la moitié. Et pourtant : l'année dernière j'étais, je ne sais plus à quel rang, j'avais tout compris, cette année je suis tout près, c'est le mystère absolu, multiplié par le charme (c'est nouveau !!) d'un magicien exceptionnel. Sébastien CLERGUE me l'avait déjà prédit il y a deux ans. J'étais avec deux copains qui, bien moins séniles que moi, ont eux aussi trouvé ça extraordinaire et n'ont rien pigé de ses trucs.

J'essaie d'analyser : il a le même costume, ou plutôt non -costume de l'an passé, une chemise bleue ouverte avec un tee-shirt blanc. (NDR : je ne veux pas priver le lecteur de ce que mon correcteur automatique de « Word » me propose au sujet de tee-shirt : « ce mot est un anglicisme. Le Journal Officiel propose ticheurte, camisette, maillot ». Sans commentaire...).

(Note du relecteur : ah ! ah ! ah ! Rien ne vaut un correcteur « humain », hein ?) (note de l'imprimeur : je comprends plus rien : je mets tee-shirt ou ticheurte ?) (note du relecteur : ben, Otto a mis « tee-shirt », ça me paraît bien) (note du lecteur : dites, c'est fini ? On peut avoir la suite ?) (note de l'imprimeur : eh ! Mais on se connaît, le lecteur ! T'es pas de Bourg-en-Bresse ?) (note du relecteur : « maillot », à mon avis, ça ferait trop franchouillard) (note du lecteur : ben si ! Lycée Lalande, c'est ça ?) (note du libraire : eh ben, si un bou-

quin pareil, ça se vend, je veux bien me la couper !) (note de l'éditeur : l'éditeur décline toute responsabilité quant aux interventions intempestives dans ce texte) (note de la femme de l'éditeur : chéri, tu viens manger ?) (note du relecteur, de l'imprimeur et du libraire : on peut venir manger aussi ?) (note d'Otto : vous allez tous me foutre le camp de mon livre et me laisser poursuivre ma bio, oui ? J'en étais où... ah oui, Copperfield et son tee-shirt. On reprend...)

Il a supprimé l'horrible chose avec les culottes des filles qui changent de place et son pétrifiant clown PINKY, ainsi que les jambes qui se détachent du corps. C'est l'homme, ou au moins son attitude qui a changé ! Il ne fait plus de trucs, il EST magicien. Simplicité et classe, renoncement aux effets spéciaux, pas nécessaires pour un vrai magicien.

Il parle de son grand-père. Mais cette fois-ci, ça devient sérieux ; je pense que c'est vrai ce qu'il dit : son père voulait devenir comédien, le grand-père l'en a empêché, la famille était un peu fâchée si j'ai bien compris et les trois dernières années, ils ne se parlaient plus. À la mort du grand-père, ils ont trouvé un talon d'un ticket pour un des spectacles de Copperfield au Broadway-off (le grand-père y allait sûrement en cachette) et aussi plein de tickets de loto, tous perdants. Suit maintenant la prédiction la plus surprenante que je n'aie jamais vue : coffre en plexi, spectateurs sur scène, 6 chiffres et tout le bordel, mais avec un esprit, une drôlerie qui renvoie le fameux « mur de prédiction » aux oubliettes. Dans une cascade d'effets, les chiffres se vérifient (je ne rentre pas dans les détails) et finalement un spectateur doit ouvrir un paquet qu'il a eu dans ses mains dès le début : il y a une solide plaque minéralogique d'une Cadillac (voiture chère de l'époque) avec justement ces 6 chiffres.

Applaudissements, on pense que c'est fini. Non ! Ils couvrent 4 poteaux style pont de vidange avec un drap, ils tirent le drap, et hop, voici la Cadillac. J'étais à 5 mètres de la scène, je n'ai rien pigé ! Tunnel à miroir, trappe (mais non, c'était sur les poteaux) empalme ou vrai miracle ? Tout ça est beaucoup plus qu'une simple prédiction avec apparition de voiture, c'est le rêve de son grand-père devenu réalité ! Les parents de David étaient dans la salle et l'attaché de presse du MGM, m'a confirmé qu'ils assistaient à chaque représentation, parfois même aux trois de la journée. Et ce sont ses vrais parents, pas des figurants. Et il a dit aussi qu'il enc... le « magicien de la télé qui dévoile tout ».

Bien dit ma fille ! Ensuite télékinésie pour HAWAII (plus impressionnant en salle qu'à la télé pour des raisons évidentes) et en bonus, disparition d'une vingtaine de spectateurs pour les faire apparaître à l'entrée du théâtre. Et tout ça, pas au Palais de Bercy, mais dans une petite salle (800 personnes peut-être), en face de « LA FEMME » ! C'est en ce moment le show magique le plus « in ».

Qu'est-ce que j'ai dit il y a 5 ans après ma faillite avec un spectacle Techno ?

— J'aimerais bien monter un nouveau spectacle, contemporain de préférence, où l'on ne voit plus AUCUN accessoire de magie et qui frôle le surnaturel.

C'est fait. Merci DAVID ! Viva Las VEGAS !

Mes 1000 et 1 nuits au QHS du CHS

12 avenue GEORGE V

« Le comble de l'érotisme serait de dîner dans le noir, avec une femme habillée en noir qui laisse entrevoir le carré blanc entre ses jambes, mais qui refuse toute approche : la frustration totale ! »

Alain Bernardin

15 septembre 1994 : Cet été-là, j'avais 49 ans et j'étais parfaitement heureux. Pas pour longtemps, car je reçus un coup de fil m'informant que « Le BOSS », Alain Bernardin, s'était fait assassiner. Le crime était parfait. Le meurtrier lui a tiré une balle dans le cœur. Selon la police, cela s'est passé vers deux heures du matin. L'assassin connaissait bien le Crazy Horse : il a dû attendre jusqu'à ce que tout le monde soit parti pour lui tirer dessus. Le fusil avait été introduit au bureau du Boss quelques jours avant le crime. Ce n'était pas pour une histoire d'argent qu'il était mort, mais pour une histoire d'amour, ou plutôt de non-amour. Alain Bernardin savait qu'il allait quitter ce monde : il avait préparé pour ses employés une centaine d'enveloppes contenant chacune 10 000 francs en liquide. Le crime était bien préparé. Le meurtrier agissait-il en accord avec la victime ? Qui est le coupable ? Qui est la victime ? Y a-t-il un coupable ?

Meurtre et victime, c'est une seule personne ? Je me demande si un suicide n'est pas une sorte de meurtre collectif. Quand une personne souhaite quitter ce monde, et que nul ne la retient, et qu'il n'y a plus non plus quelqu'un pour qui ça vaut le coup de rester encore un peu, cet acte définitif ne devient-il pas un acte raisonnable, pour autant que l'on puisse parler de raison dans ces moments-là ?

Alain Bernardin n'était pas l'inventeur de la diplomatie et des bonnes manières et il connaissait le secret pour se faire haïr... Auparavant, il s'en foutait royalement si l'humanité le trouvait sympa ou non. Après sa mort, il a dû se rendre compte qu'il était beaucoup plus aimé qu'il ne le pensait... Il a dû arriver à un moment de sa vie, où, comme Léo Ferré le disait dans l'une de ses chansons « Avec le temps, on n'aime plus »... Et si l'on n'aime plus, on est mort, même si le cœur bat encore. Vaut mieux arrêter une vie végétative, s'est-il dit, et pan, et boum !! Son corps est resté toute une journée enfermé dans son bureau ; ils l'ont trouvé vers six heures du soir ; vers 21 heures, le spectacle a eu lieu comme si rien ne s'était passé. Il le voulait ainsi...

Ça faisait déjà un an que je ne faisais plus partie du Crazy Horse, mais Bernardin est resté et restera pour toujours l'objet de mon admiration et aussi de mon mépris, de mon affection et de ma haine, de mes pensées et de mes interrogations. Il était l'être humain le plus généreux, le plus avare, le plus drôle, le plus sinistre, le plus extravagant, le plus brut et le plus sensible que je n'ai jamais rencontré. Il était encore plus mal élevé que moi et je trouvais ça fort sympathique. Un jour, j'arrive pour une répétition et je le salue — Bonjour Monsieur Bernardin. Il me répond : « Arrête les formalités, qu'est-ce que tu veux ? ». Ces mots sont devenus, entre nous, les artistes, une phrase culte qui nous a bien fait rire et a remplacé notre façon de se dire « Bonjour », « Au revoir », « Bonsoir », « Santé » et « Bonne Nuit ».

Le jour du départ de Monsieur Bernardin, mon fils de sept ans a fait un geste style bye-bye avec sa main.

— *Papa, tu penses qu'il me voit ? J'ai répondu :*

— *Oui !*

Février 1972 : Je travaille au Lucky-strip avec un numéro de manipulation et je trouve judicieux de demander une audition au Crazy Horse. Monsieur Bernardin accepte pour le lendemain. Après ma prestation, une secrétaire vient me voir pour me demander ma pièce d'identité. Je pense que c'est pour établir le contrat. Non. C'était pour me filer un chèque de 100 balles. Je suis furieux et souhaite à Bernardin la peste, le choléra, un contrôle fiscal et la faillite de son « débit de boissons avec stripteaseuses ». Mais Bernardin s'en fout.

Juin 1984 : Je reviens juste de Las Vegas et le Crazy Horse me téléphone pour me proposer une autre audition. Je dis à la secrétaire que je ne peux pas, car j'ai un remplacement au Folies Pigalle à trois heures du matin et que je suis occupé jusqu'à l'an 2002. Vu le silence glacial à l'autre bout de la ligne, je comprends que ce n'était pas une farce, mais du sérieux. Je deviens un peu plus docile et j'engueule la secrétaire en lui disant qu'elle n'a qu'à m'engager, je suis mondialement connu... Deux minutes plus tard, le verdict tombe : je suis engagé. Ahhhhhh ! Pour un jour... Ah bon... C'est toujours ça de pris.

Au Crazy, il y a toujours deux spectacles. L'un vers 21 heures, l'autre vers minuit. Au premier spectacle je leur fous le bordel. Sur la minuscule scène de l'ancienne salle, le sol était couvert de lapins, d'accessoires et de confettis, le public a moyennement apprécié, et je me retrouve dans la loge en train de faire mes valises. La secrétaire arrive, je pense que c'est le chèque qu'elle m'apporte, mais non ! Elle me dit :

— Otto, il faut être bien pour le second show, le Boss regardera !

C'était ma chance, Bernardin n'avait pas assisté au massacre du premier show. Le deuxième show était encore pire, j'étais sous gin-tonic, le public aussi — à l'époque, on servait les boissons à mains libres sans doseur — mais ça rigolait dans la salle. En sortant de scène, une ombre s'approche, c'était Bernardin qui me dit : « C'est super, on va travailler ensemble », l'ombre disparaît. À ce moment, j'ai compris une chose : Monsieur Bernardin n'est pas très bavard. Quand il dit : « Bonjour » c'est une conversation, mais quand il dit : « Bonjour, ça va ? » il s'agit déjà d'une longue et profonde discussion, voire un business-meeting.

Le lendemain, une agence allemande me téléphone pour me transmettre l'ordre de commencer immédiatement. Cachet, dates, conditions... détails sans importance pour Bernardin. On s'arrange pour mes débuts en novembre, mais bien avant que je débute, je reçois un contrat pour l'année suivante : Bernardin est sûr de son jugement. Plus sûr que moi-même...

Novembre 1984 : C'était mon premier mois au Crazy. Nous étions trois attractions : Finn Jon, Mac Ronay et moi. J'étais mort de peur devant Mac Ronay, je pensais qu'il serait fâché ou jaloux, car il y avait tellement d'histoires qui circulaient sur moi, disant que j'étais une copie de lui et ceci et cela... Pas d'inquiétude de ce côté-là, Mac Ronay m'avait refait le truc de l'ombre à la Bernardin : à ma sortie de scène, il était déjà dans le petit couloir backstage pour me susurrer dans l'oreille :

— *C'est super, tu es fait pour ici !*

Merci Mac ! Mac Ronay avait le même âge que Bernardin, 72 printemps ; il a travaillé au Crazy Horse pendant 30 ans, et comme dans les vieux couples, lui et Bernardin commençaient à se ressembler...

1984 a été la pire année pour le Beaujolais, mais je garde un souvenir exceptionnel de cette vinasse millésime 1984. Car entre les spectacles, Mac Ronay, Finn Jon et moi, nous prenions des cuites mémorables dans les bistrotts du quartier. Au bar des théâtres, chez Edgar, chez André, dans la loge, derrière la scène, avec les régisseurs, mais jamais, jamais avec les filles. Car une interdiction, une loi draconienne régnait au Crazy :

VOUS N'AVEZ PAS LE DROIT DE PARLER AUX DANSEUSES !!

— Nous, les attractions, nous avons la liberté totale, mais seulement en ce qui concernait le spectacle. Des artistes qui tombaient ivres morts dans le public, des projecteurs cassés, des extravagances et outrages sur scène : Bernardin faisait semblant de ne rien voir. Je le soupçonne même d'avoir pris son pied. Mais le moindre Bonjour à une danseuse, et c'était la catastrophe. Cette interdiction devenait tellement rigoureuse que je me demande si ce n'était pas une farce.



Une autre règle : tout ce qui n'était pas autorisé était défendu. En principe tout était défendu, sauf fermer sa gueule et travailler en silence.

Les ordres de Bernardin passaient par note de service, par lettre ou par lettre recommandée selon la gravité des crimes commis. Dans les étroits couloirs, régnait un silence de plomb, interrompu parfois par mes monologues... Monologues, car personne ne me répondait. Lentement, on s'habitua à moi et à mes conversations avec moi-même. Bernardin, en fin psychologue, laissait en permanence régner le doute sur ses opinions à propos de ses artistes. Un « T'es con quoi ?! » était un signe d'affection, un « Je t'ai assez vu » était un licenciement, une note de service avec un contrat pour trois ans était un signe de confiance. D'autant plus étonnant que cette note de service m'était arrivée fin novembre après trois jours de bide...

En ce qui concerne les danseuses, chaque mouvement était contrôlé, chorégraphié, mais certaines filles se surpassaient dans une certaine folie, voir outrance. Rosa FUMETTO, Polly UNDERGROUND, Rita XENON et la surprenante LOVA MOOR, avec le sourire le plus ouvert, le plus magnifique du monde, sont devenues stars. Sofia PALLADIUM, le volcan glacial dans le plus célèbre tableau du Crazy « Je t'aime moi non plus » est devenu chorégraphe du Crazy ; elle a pris sa retraite en 2004, après 40 ans au service du Crazy Horse.

Un jour, j'invite une vieille copine, KITTI TAM-TAM, la soixantaine, ressemblant plutôt à Mamy Yourcenar qu'à une danseuse du Crazy. Pourtant, elle y avait dansé dans les années soixante, seulement pour trois mois, mais quand même. Bernardin l'a reconnu tout de suite. Il n'a pas oublié une seule de ses filles, pour la simple raison que pour chaque danseuse qu'il engageait, il se devait de devenir — un peu — amoureux...

Ça n'a pas raté avec LOVA MOOR. Elle avait 18 ans, lui la cinquantaine, ça a été le coup de foudre ! Ils ont vécu ensemble pendant vingt-cinq ans ; en 1985, il avait organisé une grande fête pour leurs noces. Cela se passait dans les Yvelines et ce soir-là tout le monde avait vingt ans et nous étions parfaitement heureux. Il y a des moments dont on souhaite qu'ils durent une éternité. Ce soir-là, le Crazy était vraiment une famille heureuse. Thierry le LURON a improvisé une demi-heure sur la chanson de Line RENAUD « Ma cabane au Canada » ; Line Renaud était présente, Loulou Gasté a gagné la jarrettière, les danseuses



étaient timides comme des autistes, les régisseurs pétés, Alain Bernardin courait comme un fou dans tout le parc pour empêcher qui que ce soit de parler aux danseuses, tout cela était un peu comme dans une colonie de vacances surréaliste.

1987 : Christa est enceinte. Mon fils est un enfant du Crazy... Aucun enfant sur terre n'aura été autant tripoté par les plus belles filles du monde que lui. Au Crazy où tout est chronométré et réglé comme dans une centrale nucléaire, un tel événement n'est pas prévu. Je me suis fait virer pour la première fois, car j'avais organisé une fête pour l'ensemble de l'entreprise, ce qui n'était pas non plus prévu dans le règlement... Cela valait quand même le coup, car on avait bien rigolé ce soir-là... J'y suis retourné quelques mois plus tard, en 1988, mais le cœur n'y était plus, même si, entre-temps, j'étais devenu « l'attraction la plus chère de Paris » selon Monique Nakachian...

Pendant ces années Crazy, dans les années 80, j'avais pété les plombs. Le travail sur scène était devenu trop facile, l'argent coulait à flot, je n'avais plus d'idées, le numéro devenait une routine. Quand ce fut terminé pour moi, j'étais vexé et en même temps content. J'avais vécu pendant presque quatre ans dans une prison dorée, coupé de la réalité ; je n'appréciais plus le luxe de passer tous les soirs devant une salle comble. Bernardin m'a rendu deux services inestimables : il m'a engagé, et... il m'a viré.

En 1985, Bernardin avait commencé de grands travaux qui dureraient 4 ans. La salle du Crazy devait s'agrandir, la scène aussi. Bernardin rentrait dans la troisième période de son parcours artistique : le raffinement. Au début, il avait la folie, puis vint la perfection pour logiquement aboutir à quelque chose de plus zen. Il avait changé la plupart de ses tableaux, et en même temps toutes les attractions. En 1989, pour la nouvelle salle, Bernardin voulait du bizarre. Fini les alcooliques des années 70, exit les bcbg des années 80, portes ouvertes maintenant aux nouveaux artistes venus des États-Unis : Rudy Coby, Tom Mullica, Vic et Fabrini, seuls les Blackwits sont restés.

L'histoire des BLACKWITS et de Bernardin est un conte de fées. Ils ont travaillé pendant 29 ans au Crazy Horse, d'abord sous Bernardin, puis sous Sophie Bernardin pour terminer en 2005, sous le régime d'une société Belge qui avait acheté le cabaret en 2005. Ivan et Nadia sont d'origine tchèque. Le rideau

de fer était bien en plomb dans les années 60. Ils étaient avec une troupe de six personnes, le célèbre « Théâtre noir de Prague ». Un jour, ce devait être en 1968, Yvan écrit une lettre d'une seule phrase à Alain Bernardin :

« Please help crazy people to come out from Cekoslovakia »

Bernardin ne les connaissait pas, il ne pouvait pas leur téléphoner à cause des écoutes téléphoniques. Qu'a-t-il fait ? Il leur a envoyé un contrat pour Paris. Avec ce contrat, les six personnes pouvaient quitter leur pays et commencer une nouvelle vie. Sans travailler au Crazy Horse bien sûr, le contrat était complètement bidon. Voilà le genre de risques que Bernardin avait l'habitude de prendre, et cela avec des personnes qu'il ne connaissait pas. En 1976, les Blackwits ont auditionné chez lui, il les a engagés et ce sont les seuls « visuels » qui sont devenus amis avec lui. On s'est raconté plein d'histoires dans les petites loges au premier étage, j'étais leur confident, ils étaient mes archives. Un petit magnétophone tournait en permanence dans les loges, complètement ignoré par tout le monde. C'était sûrement une vieille habitude de ressortissant du bloc soviétique...

GEORGE CARL sera pour toujours le roi du Crazy Horse : pendant 11 ans, il a eu son nom sur la façade. Bernardin lui donnait liberté totale. Parfois, son numéro durait 7 minutes, parfois 27... Lui et le public, ils étaient en extase ! Entre Bernardin et lui, c'était de l'amour ! Si l'amour devient trop fort, cela se termine en catastrophe : George quitta les lieux en 1982 du jour au lendemain. Triste !

Dieter TASSO, un jongleur germano-américain avec un numéro parlé en Anglais, faisait également le Bonheur de l'ancien CRAZY, comme Wes HARRISON, le meilleur bruiteur du monde. Il était le seul qui pouvait adresser la parole à Bernardin sans complexes. Pourquoi ? Il ne venait à Paris que pour faire plaisir à sa femme ; au fond de son cœur, il aurait préféré que Bernardin le vire. C'était impossible, il était trop bien.

Une autre grande figure du CRAZY fut JEZ CHAZE. C'était un vieil Américain fantaisiste qui dépensait la totalité de son cachet à Paris. Il avait 75 ans, il logeait à l'hôtel George V, il gagnait 3000 balles par jour et il ne payait pas

d'impôts. Quand il recevait une lettre pour les impôts, il ne l'ouvrait pas, il la renvoyait avec la mention « dead » (mort). Quand il recevait une relance, il la renvoyait avec la mention « still dead » (toujours mort). La vie est si simple si on veut... Jez Chaze gagna mon estime il y a bien longtemps, c'était en 1972. Nous étions, dans un bar du 16e, un groupe d'artistes qui discutaient pour un spectacle. Chaze entre, et avant de dire « Bonjour », avant de compter les personnes, sans demander si on veut ou non, il s'adresse au serveur : « La même chose pour tout le monde ». Cela m'a tellement impressionné que je suis devenu fan !

J'eus aussi le plaisir de travailler avec Finn JON qui était en plein délire bulles de savon. Il avait même supprimé sa fameuse boule volante au profit des bulles, personne n'a jamais su pourquoi. On a terminé tous les deux le même jour, le 31 décembre 1988, pour assister à un événement spectaculaire : vers minuit quinze, Bernardin quitte les lieux pour rentrer chez lui. Les serveurs et les « responsables » commencent le 3e show à minuit 44 minutes au lieu de minuit et 45 minutes. Et Bernardin était revenu pour engueuler tout le monde et pour prouver qu'il avait l'œil partout. Je trouvais ça drôle, les autres non...

Le système de surveillance au Crazy était digne du KGB : l'une des filles, en principe la plus timide, devait surveiller le show et noter dans un cahier des charges chaque faute des danseuses : sourire trop figé, mouvement trop lent, maquillage débordant d'un demi-millimètre, etc... Cette fille était surveillée par une autre ; il ne fallait pas que ce soit une copine pour d'évidentes raisons. Parfois, le boss regardait le spectacle, et il comparait les deux feuilles pour juger si les filles avaient remarqué les mêmes fautes... Diabolique et — pour moi — drôle. La hiérarchie dans la salle était gestapienne : Loulou, auparavant un mafioso, était le chef des serveurs ; il était responsable des relations extérieures et de la communication avec Bernardin. Loulou désignait quatre « responsables » pour surveiller les autres. Quand Bernardin n'était pas présent, les responsables devenaient plus Dieu que Dieu et je trouvais ça drôle aussi...

Bernardin n'avait pas de salle de bureau, ou plutôt il l'utilisait seulement comme baisodrome ou pour recevoir des gens importants... ou la fameuse balle dans le cœur. Sa place était à un endroit où tout le monde devait passer, dans un virage. Il y avait une planche en bois, c'était son fameux « desk ».

Une autre particularité était le fait qu'il affirmait partout de ne « rien » connaître dans le spectacle et que de ce fait « il avait dû tout inventer »... En 1994, je l'ai aperçu dans un salon pour discothèques, se renseignant sur les dernières trouvailles point de vue lumière et son. J'attends encore aujourd'hui d'y retrouver les autres propriétaires de cabarets parisiens qui « connaissent tout ».

Je pense que le fait de trouver tout cela drôle m'a sauvé de la folie, mais je fus éjecté une deuxième fois fin 88. Jamais deux sans trois comme le futur nous le prouvera !

1992/1993 : Une loi au Crazy, aussi draconienne que sans appel était : une fois qu'on l'avait quitté, on n'y revenait plus, sous aucun prétexte que ce soit. J'y suis retourné trois fois, aussi inexplicable que cela puisse paraître. On m'a appelé le Jack Lang du Crazy... Il y avait une espèce de tension entre Bernardin et moi, on s'aimait bien, mais il nous était impossible de communiquer comme des êtres humains. Cela s'est arrangé après la mort de Bernardin, je reviendrai sur ce sujet !

Mon retour en 1992 était un bon début d'année. Je n'avais qu'à traverser la rue, le cabaret Milliardaire où j'avais trouvé refuge, était à 150 m du Crazy. Bernardin m'a souhaité la bienvenue avec un petit mot :

« Je te rappelle le règlement du Crazy Horse, à savoir pas de privautés avec les danseuses ni avec les régisseurs ».

Le paragraphe avec les régisseurs était nouveau et je l'ai félicité de n'avoir rien perdu de son sens de l'humour. Pas si sûr que c'était de l'humour, mais on ne sait jamais. Pour ne pas tomber dans la routine malsaine des années 80, j'avais pris la décision de sortir et de me droguer tous les soirs après le spectacle. En 93, j'étais tellement sous emprise de stupés qu'il n'y avait pas deux spectacles qui se ressemblaient.

Depuis ces années, mes shows n'ont jamais plus été des routines vides. Parfois, j'étais tellement défoncé de la veille que j'étais heureux de trouver mes accessoires et de ne pas m'écrouler sur scène. Mon confident, à cette époque, était l'autre attraction du Crazy, Kevin JAMES (avec ANTONIO). Kevin tra-

versait une passe difficile de sa vie, je lui ai montré toutes les boîtes techno de l'époque, et lui, il m'a montré « l'attitude zen »...

Le « nouveau Crazy Horse » était devenu plus confortable, les créations de Bernardin de plus en plus mystérieuses et sombres. Mon tableau préféré était « Les veuves » : six filles, habillées avec des voiles noirs, stylées cimetièrre, ne faisaient que traverser la scène. C'était lent, c'était long, c'était langoureux. C'était morbide et je trouvais ça drôle... Ce fut le dernier tableau du Boss avant son départ, un message d'adieu. J'ai vu Bernardin la dernière fois en août 93, un an avant son suicide. Moi, j'étais défoncé à l'ecsta, lui était défoncé de tristesse, mes jours au Crazy étaient de nouveau comptés, je le savais. Les siens aussi, lui, il le savait, moi non...

Seuls les morts sont vivants :

Je n'arrive pas à comprendre le mépris envers les personnes qui quittent ce monde de leur propre gré... Petit hommage à ces âmes du Crazy qui ont préféré mourir un peu plus tôt que prévu par le destin :

Betty MARS : *Bien avant de devenir chanteuse, elle était danseuse au Crazy. Elle a toujours gardé ce nom que Bernardin lui avait donné... RIP!*

GALIA : *Danseuse polonaise dans les années 70. Je ne la connaissais pas, elle était bellissime. RIP!*

DELTA : *Son départ de ce monde a eu lieu après son départ du Crazy. J'en ignore les raisons, tout ce dont je me souviens d'elle, ce sont nos conversations secrètes et une carte postale de vacances qu'elle m'avait envoyée dans les années 80. C'était une chose complètement impensable, d'autant plus qu'elle l'avait envoyée à l'adresse du Crazy... J'aurais dû lui parler plus souvent malgré le règlement. Mea culpa! RIP!*

MONDAY : *Elle était l'une des filles les plus équilibrées du Crazy; quand elle l'a quitté, tout allait bien, Bernardin lui avait même fait une petite réception pour son départ. Chose rare, normalement on quitte le Crazy fâché ou mentalement malade. Il parait qu'elle s'est donné la mort à cause d'un mec. RIP!*

Alain BERNARDIN : *RIP! Mais il nous surveille!*

MIMOUNE : *Il était plongeur, je l'aimais bien. Il fut renversé par une voiture, et il ne s'est jamais remis de ses blessures. Il s'est jeté par la fenêtre de son immeuble. RIP! Dix ans après son départ, son fils Mahomet, également plongeur au Crazy, sonne à ma porte. C'était le soir de Noël. On a parlé du Papa pendant des heures. Mystérieux! RIP!*

BASOUILLOT : *Il était responsable du département commercial du Crazy, le « beau mec », début de la quarantaine. Il s'est pendu début 2006, le Crazy avait déjà été vendu. RIP!*

TIC-TAC : *Beaucoup de personnes ont quitté ce monde pendant leur service, d'autres après leur départ, mais je ne pensais pas qu'il était possible de vouloir mourir bien avant de commencer au Crazy. Pourtant l'impensable a eu lieu : TAC TAC avait auditionné, Sophie Bernardin l'avait engagé; il devait débiter quelques mois plus tard. Il n'a jamais pu honorer son contrat... RIP!*

GUY : *Guy était chargé d'emmener les boissons pour les danseuses et pour les artistes dans leurs loges. Il était l'une des personnes les plus gentilles, les plus serviables, les plus pures que j'ai connues au Crazy. Il était alcoolique. Il a préféré quitter ce monde en 2008. RIP!*

GEORGES : *Il était barman au Crazy. Il avait fait une tentative en 1994, juste après le départ du « Boss », c'était raté. Il a sûrement pris un stage à la « Télécom-France », car en 2010, il s'est pendu pour de bon. RIP!*

Les années « défonce » :

J'ai quitté pour la troisième fois le Crazy et je ne reviendrai qu'après de longues années. Pas que j'étais inconsolable du fait de ne plus travailler au Crazy, j'étais plutôt en manque et j'avais l'impression de toujours faire partie de cet endroit unique. La vie me souriait, même si pendant quelques années, j'avais un peu « disparu », ce qui m'a permis d'en terminer avec mon adolescence un peu

tardive... Au début, les contrats arrivaient régulièrement, facilement, naturellement, comme si de rien n'était. J'ai écumé tous les « Variété » en Allemagne, et puis : le néant ! Plus de contrats, plus d'argent ; au contraire, plein de dettes. J'ai toujours vécu avec des crédits. Si un crédit était remboursé, j'en commençais aussitôt un autre. Juste pour le fun ! J'achetais des appartements — chers — je les ai vendus quand ils ne valaient plus rien, je m'en foutais, mon meilleur ami était la came !

Juin 1995 : Un régisseur du Crazy, Georges, peintre et sculpteur à ses heures perdues, m'invite pour un vernissage de ses œuvres. Ses tableaux étaient moches et sinistres — Ce jour, j'ai vendu davantage de came que lui de tableaux - mais j'avais la joie de retrouver pour un après-midi tous mes copines et copains du Crazy. Alain Bernardin était absent, on sait pourquoi. Peut-être pas si absent que ça, car j'ai rencontré pour la première fois sa fille Sophie Bernardin, héritière du Crazy et directrice et tout ça... Notre entretien a été bref :

- *Je ne vous manque pas trop dans votre débit de boissons ?*
- *???????????*
- *Mais vous ne me reconnaissez pas ? C'est moi le chouchou du papa !*
- *!?!?!?!?!?!?!?!?*
- *Je vous donnerai peut être mes faveurs, mais d'abord il faut que je vous file un ecsta, je peux vous faire un prix maison !*
- *!!!&!!!§§!!!!%%!!!!*

Ma sympathique proposition ne fut pas appréciée ; Sophie et moi, nous entrâmes dans une période d'hostilités réciproques. Elle racontait partout que je me droguais (mais non... pas possiiiiible...), moi, j'envoyais une partie de ma clientèle-came chez elle en disant aux clients de mentionner que c'était de ma part. Je trouvais ça drôle, elle non. Il paraît qu'un soir c'était l'Apocalypse dans les couloirs du Crazy car l'une de mes clientes, dépourvue de tout sens de l'humour à cause de son état de manque devenait un peu trop insistante, voir menaçante. Devant un tel manque de sens de l'humour de la part de la direction du Crazy, j'ai fait une croix sur un éventuel retour dans ce temple du vrai chic parisien. Je commençais à sortir dans tous les coupe-gorges de Paris et j'étais en train d'oublier Sophie Bernardin & Co. Pourtant, au fond, je l'aimais bien et je me suis toujours dit : « Bon Dieu, donnez-moi une soirée au Crazy avec

Sophie, et tout s'arrangera ». Cela ne s'est pas arrangé en une soirée, mais en 30 secondes, quelques années plus tard. Et je me laisse couper la tête et la bite en même temps si Bernardin, de l'au-delà, ne m'a pas filé un coup de main.

Voici les événements, seconde par seconde : nous sommes en 1999, le téléphone sonne chez moi !! C'était déjà assez surprenant, car le téléphone ne sonnait plus depuis longtemps... Jusqu'à maintenant ce n'est pas très spectaculaire, rien d'anormal dans tout ça. Oui, mais une heure avant que le téléphone ne sonne j'ai parlé avec Bernardin. En lui disant que le Crazy Horse ne peut plus exister sans moi et que moi je ne peux plus exister sans le Crazy. Même un mort devrait comprendre ça.

À l'autre bout du fil était... Non ! Pas Alain Bernardin, ça aurait été trop, c'était un magicien Suisse qui voulait aller voir un show à Paris, et cela le soir même et... avec moi. J'essayais de trouver un show ; partout, il était trop tard, sauf... Au Crazy (où j'étais triquard...). Je m'en foutais, nous y sommes allés, et nous avons assisté à un spectacle que je qualifie de « jamais vu » au Crazy : les attractions se faisaient siffler, même les plus fades strips avaient plus de succès qu'eux. En plus on m'a remarqué dans la salle, mais nous sommes sagement partis sans faire de scandale...

Le lendemain le téléphone sonne de nouveau (toujours pas Bernardin à l'autre bout du fil, mais mon impresario, la fidèle Monique Nakachian :

- *Sophie Bernardin veut vous voir !*
- *MOA ???? Mais comment c'est possible ?*
- *Sais pas, mais soyez à l'heure. Demain à 19 h 30 !*

Je me plante à 19 h 29, la secrétaire me fait attendre jusqu'à 19 h 29 et 59 secondes, et je vois Sophie devant le desk de son père. Elle m'adresse la parole et j'ai l'impression que le père me parle...

- *Otto, c'est fini tes conneries avec la drogue ?*
(Bernardin tutoyait toujours, c'était un signe de sympathie)
- *Madame, ce n'est pas vous qui parlez, c'est votre papa que j'entends !*

(Elle avait la même intonation, le même vocabulaire, la même façon de bouger que son père).

Elle me dit encore : « Je m'occupe seul du Crazy Horse ». Je lui réponds : « Mais non, vous n'êtes pas seule », en faisant allusion à ses deux frères ; et là-dessus, nous nous regardons dans les yeux, notre regard tombe sur une photo du Papa et quelque chose de frais nous traverse. Je suppose que Sophie a eu la même sensation, mais je ne le lui ai jamais demandé. Le papa était présent ! Cela fait partie des moments les plus étonnants de ma vie. Sachez que notre entretien n'a duré que 3 minutes ; nous n'avons pas parlé affaires, mais dès cet instant, nous sommes devenus amis, un éventuel contrat devenait sans importance...

Trois mois plus tard, je fais mes débuts au PARADIS LATIN, où je resterai un an. Un an ambiance colonie de vacances sur la plus belle scène de Paris. Peu importe si ce n'était pas le Crazy, le fait de m'avoir réconcilié avec la fille du maître était déjà super. Par hasard, le jour de mes débuts, Sophie était dans la salle. Et là, il y eut de nouveau une apocalypse, cette fois-ci dans les couloirs du Paradis Latin. Sophie avait aperçu mes accessoires sur scène et elle a pensé que quelqu'un était en train de copier mon numéro. Elle est descendue dans les loges pour casser la gueule à cette ordure. « L'ordure » c'était moi, on a bien rigolé, la lionne et moi.



Après mon licenciement du Paradis Latin pour faute plus ou moins grave — j'ignore les vraies raisons, je suppose que c'était le fait d'avoir défendu un machiniste alcoolique, coléreux et malpoli devant les prud'hommes en disant : « que son calme et sa politesse étaient légendaires », ce qui était une farce, mais les tribunaux l'avaient pris très au sérieux ; cela a coûté quelque 200 000 francs au Paradis Latin ; petits joueurs de se fâcher pour ça. J'étais de nouveau libre de tout engagement et la géniale Monique Nakachian a fait ce qu'il fallait faire...

Plus tard, Sophie, avec élégance, a avoué deux choses : elle remerciait Monique d'avoir ramené Otto au Crazy, et elle la remerciait aussi de ne pas trop avoir insisté pendant toutes ces années.

Mes années Sophie :

Août 2001 : Cet été-là, j'avais 56 ans et j'étais parfaitement heureux. Huit ans s'étaient passés entre mon départ et mon retour au Crazy. À mon premier spectacle, le 1er août 2001, 21 h 27 minutes, j'ai même eu la visite d'Alain Bernardin. Si, si ! C'est un copain qui était présent dans la salle et qui me l'avait dit : il paraît que ça se voyait dans mes yeux...

À mon retour, j'avais noté que les filles étaient plus légères de 3 à 5 kg, et les serveurs plus lourds d'autant, sinon pas de changement. Le règlement était un peu moins strict. Sophie Bernardin, la nouvelle patronne, était plus cool, Polly la capitaine, ancienne danseuse, essayait avec plus ou moins de bonheur de maintenir la discipline comme à l'époque du boss. Ils étaient presque tous là, les piliers du Crazy : Jean LECAT, le chef régisseur, FABI, la jeune secrétaire que Bernardin avait élue comme confidente juste avant son départ, Nathalie ma

En 2006, la chorégraphe Sofia Balma a quitté le Crazy Horse pour prendre sa retraite. La direction lui a fait une belle fête. Au cours de cette fête toutes les danseuses des années 80 sont venues. Toutes mes copines des années de jeunesse... Elles sont belles et bien vivantes ! Il y a donc bien une vie après le Crazy ! C'est ma photo préférée. (photo Otto Wessely)

copine à la caisse et plein d'autres. Chaque jour je passais devant le bureau où Bernardin avait vécu ses dernières minutes, le Crazy était encore imprégné de lui. On le devinait partout.

Sophie régnait depuis le desk, les cinq secrétaires couraient dans tous les sens, les filles étaient belles et gentilles, tout était pareil sans être pareil. J'adorais les mois d'août au Crazy. Ah! Les barbecues chez PATTY! Les sorties au QUEEN! Les fêtes chez Stephan! Les déjeuners chez Gaétan Bloom (qui avait pris ma suite en 93 et qui fêtait maintenant ses 10 ans au Crazy)! Et... les beuveries chez Jean LECAT, chef régisseur depuis toujours.

J'ai retrouvé ma « copine de jeunesse » Nathalie !! Elle a maintenant deux filles. Oui, c'est le plus beau mec du Queen de 1993 qui est le père. Nous nous racontons tout, elle était la fondatrice du « bar des pochetrans ». Tous les soirs, on vidait des bouteilles de champagne avec Polly et quelques serveurs amis, et on refaisait le monde pendant la nuit. Elle a quitté le Crazy en 2006, moi j'y travaille encore de temps en temps, on se voit moins, ahhhh les distances... c'est diabolique...

Tous les ans, fin août, l'événement mondain, couru par le monde du spectacle et de la nuit, par mes copines du Crazy bien sûr, par quelques RMistes et alcooliques, avait lieu : LE BARBECUE CHEZ XAVIER HODGES : Cela se passait dans une impasse à Saint-Ouen. Trois maisons — ou plutôt pavillons - se cotisaient pour recevoir tout ce qu'il y existait de bruyant, d'alcoolique, de marginal ou d'original, riches ou nécessiteux. Ces fêtes duraient en général trois nuits et deux jours. Il m'est arrivé de partir pour travailler et de revenir le lendemain pour retrouver encore quelques fêtards sur place. Parfois, même le troisième soir, j'y ai retrouvé quelques humanoïdes, rongés par la joie, l'alcool et les pétards... Inoubliable! Les copines du Crazy ont beaucoup apprécié, même si ce n'était pas du Castel.

J'aimerais bien rectifier une légende qui court sur les danseuses du Crazy. On entend souvent que les filles du Crazy sont snobs ou qu'il faut de l'argent pour décrocher l'une de ces créatures. C'est faux! Hors scène, elles ressemblent plus à des étudiantes qu'à des vamps, et le contact est plus que facile. Sous Alain



Bernardin, le rêve de la fille inaccessible fut bien entretenu ; sous Sophie aussi, mais seulement pour le public.

Il y avait des fêtes au Crazy Horse ! Chose impensable sous Alain Bernardin. Sophie m'a fait une fête pour mes 20 ans de Crazy, c'était émouvant. En 2006, notre chorégraphe Sofia a pris sa retraite et la nouvelle direction avait organisé une fête en son honneur en invitant les ex-danseuses. *(Photo page précédente)* J'ai halluciné : cinq décennies de vie du Crazy étaient présentes. Presque toutes mes copines des années 80. Elles étaient aussi belles qu'à l'époque ! La soirée fut magique !

Sous le règne de Sophie, j'ai rencontré des personnages célèbres, extravagants et à l'image du père, marginaux : Le photographe Antoine POUPEL, la petite fille de Sophie, donc l'arrière-petite-fille de Bernardin, qui a le même regard que son arrière grand-père. J'ai aussi rencontré l'une des personnes les plus drôles, les plus généreuses qui puissent exister : Yves RIQUET ! Comme la passion d'Yves est « le porte-jarretelles », le Crazy a donc cessé d'exister pour lui en 1964. Il est l'historien du Crazy Horse, il n'a jamais connu Alain Bernardin, mais il sait tout sur le Crazy Horse. Grâce à lui, j'apprécie maintenant les endroits de la grande bourgeoisie, la brasserie LIPP, La Closerie des Lilas, le brunch de l'hôtel Meurice. Il y a donc une vie après le QUEEN...



La nouvelle succursale du Crazy à Las Vegas fut un triomphe. Toutes les filles venaient du CRAZY HORSE de PARIS et pas des États-Unis, les chorégraphies étaient identiques et au début les attractions aussi. Sophie m'avait envoyé deux fois à Las Vegas. Cela coûtait cher, mais peu importe... C'étaient les dernières grosses affaires de Sophie et de ses frères, le Crazy fut vendu en 2005 à une société Belge, Sophie n'y est plus. Elle aurait bien aimé le garder, mais ses frères voulaient vendre. Elle est restée encore pendant deux mois comme directrice, mais comme on ne lui confiait que la photocopieuse, elle a commencé à se poser des questions. Un après-midi, l'impensable a eu lieu : le chef des serveurs a interdit à son ex-patronne l'accès aux coulisses. C'était un ordre qu'il devait exécuter. Le piège Bernardinien — le pilier de chaque dictature, les ordres suivis à l'aveugle — s'abattait sur sa propre fille. C'était horrible.

Nous sommes maintenant sous un régime belge, Philippe DECOUFLE donne un nouveau souffle et le CRAZY va renaître de ses cendres. Comme

disait Alain Bernardin : « La vie n'est qu'un éternel recommencement ».

1996, Crazy Horse : Une petite fête à l'occasion de la venue de Dita van Teese. Un tel comportement aurait été impossible sous Bernardin. (photo Jean Lecat)



Quai de Jemmappes

« Adieu ! »
Flyerman, Chryseis Aillaud,
la veille de son départ.

Juillet 1996 : Cet été-là, j'avais 51 ans et j'étais parfaitement heureux... Notre spectacle « STRIP JOKER » ou « LA NUIT PARISIENNE » à l'Espace Jemmappes a été jugé par Gilles COSTAZ, l'impitoyable critique théâtral, comme l'un des meilleurs de la saison. Nous avons vécu cette aventure comme un thriller, mais c'était la réalité. Avec de tels ingrédients :

- Un magicien drogué,
- Un producteur génial, mais sans argent,
- Un co-producteur riche, mais avare,
- Quelques décès,
- Une arrestation et un procès pour détention de stup',
- Un fantôme (le « fantôme de l'Hôtel du Nord »),
- L'Hôtel du Nord lui-même,
- Hubert de Luze avec ses milliards,
- Le propriétaire du musée de la magie avec ses millions.

Pendant notre spectacle à l'Espace Jemmappes en 1996 ; nous étions plusieurs fois à poil sur scène. Ici, je fais disparaître une cigarette et je montre en me déshabillant que je ne cache rien dans mes vêtements. Ursula Martinez avant son temps. (photo X)

On aurait pu tourner un « making of... » qui aurait été plus long que le show lui-même !

Nous avons commencé dans une euphorie totale. Mais tout s'est terminé comme une étoile filante qui se consume et devient poussière, qui a vécu, mais on se demande pourquoi... On se pose souvent des questions sur le « pourquoi » des choses. Les battements d'ailes d'un papillon vont déclencher dans cent ans une tornade, notre spectacle va peut-être provoquer une collision entre deux galaxies dans cent milliards d'années...

La révolte des colombes :

L'idée de faire du café-théâtre avec la magie m'était venue en 1980. Nous étions trois à la production : Christa, Michel FAGES, (un ami, jeune directeur de chez BAYER-France qui nous a fait l'Attaché de Presse, l'agent artistique et le conseiller pour la vie en général et en particulier) et enfin moi, bien sûr.

Ce spectacle a tenu huit mois au « Théâtre de Dix Heures » : nous étions pauvres, toujours « sans-papiers », mais plus ou moins heureux. C'était un show comique et on a bien rigolé. Le public aussi, les critiques également, mon banquier un peu moins. On a partagé fifty-fifty avec le théâtre. Résultat : huit mois de famine, mais la fierté d'avoir monté quelque chose d'unique. Le plus grand compliment est venu de George Schlick, attraction-vedette du Lido qui disait que 2000 spectateurs au LIDO ne valaient pas dix spectateurs de chez nous, car chez nous ils venaient pour nous, tandis qu'au LIDO ils n'y allaient pas pour lui.

L'autre grande surprise fut la visite d'Arturo BRACHETTI :

— *Qu'est-ce que j'aimerais moi aussi avoir un « one man show » comme le tien.*

Eté 2010, tournée Arturo Brachetti en plein air. Un bonheur ! Et complet partout... (photo Otto Wessely)

Aujourd'hui, Brachetti remplit à lui seul les théâtres de 2000 places. Quand je l'ai rencontré la première fois au Paradis Latin, il était tout jeune, tout timide, moi j'étais déjà une vieille croûte de 35 ans. Il a travaillé sous Jean-Marie RIVIERE au Paradis Latin. Nous avons des rêves croisés : lui c'était un show à lui, moi, c'était le Paradis Latin... J'ai eu mon Paradis Latin, mais vingt ans plus tard. Lui, il a eu « son » show très tôt, ou plutôt « ses » shows. Il est peut-être l'artiste le plus complet que je connaisse : en Italie, il est devenu connu ; en France, il a triomphé dans ses one-man-show pendant des années ; au Canada, où il a son producteur, Gilbert ROZON, il est une star. Comme si ce n'était pas assez, il a monté pour la saison 2008/2009 une comédie musicale GRAN VARIETA avec 22 personnes sur scène dont il est le producteur, l'auteur, le metteur en scène et l'interprète principal. Ce show auquel j'ai participé est devenu « the best selling show » en Italie. Je suis formel : Arturo BRACHETTI est un extra-terrestre !! Il prouve qu'il n'y a aucune limite dans notre métier, tout est possible, et même plus...



Mais revenons à notre minuscule production de 1980 au Théâtre de Dix Heures. Elle a vivoté pendant huit mois, peu importe, l'espoir nous nourrissait... Pour que le théâtre soit rentable, ils ont programmé trois spectacles le même

soir : Les frères JOLIVET, les INCONNUS qui étaient vraiment des inconnus... et nous avec « LA RÉVOLTE DES COLOMBES ».

Il n'y a aucun enregistrement de ce show ; il aurait pu y en avoir un, mais j'ai commis une faute que je ne me pardonnerai jamais... Une équipe du club med'est venue pour enregistrer les Frères Jolivet. Ils nous ont proposé de nous filmer aussi, cela avec 3 caméras et tout le matériel pro de l'époque (U-Matic & Co), en nous proposant une copie. Se faire filmer était très cher à l'époque ; ils nous l'auraient fait gratuit, just for the fun. J'ai répondu :

— Non seulement je ne vous donne pas l'autorisation, mais en plus je vous ferai un procès si une seule caméra tourne.

Aujourd'hui, je donnerais des fortunes pour avoir une vidéo de ce spectacle. J'avais refusé par pure connerie, amertume et bêtise. Bien fait pour ma gueule ! Les braves gens du Club MED' sont partis tout tristes, moi je suis resté sur place, fier, mesquin et con. J'ai honte ! Il est si facile d'envoyer promener quelqu'un... On refuse trop souvent des choses et si l'on regrette rarement ce que l'on a fait, on regrette en revanche souvent ce que l'on n'a pas fait.

À part ma bêtise, j'ai un bon souvenir de cette époque. Michel FAGES nous amenait la clientèle et Christa et moi, nous étions nos propres auteurs, interprètes et metteurs en scène. Une entreprise familiale. Garcimore était en pleine célébrité, Majax et Dominique Webb de grandes stars, nous étions un peu à part, mais c'était mieux que de pourrir dans les cabarets. Nous n'avions pas de producteur et la publicité se faisait par le bouche à l'oreille. Après quelques mois nous avons déménagé au Théâtre Fontaine et Jacqueline LEVASSEUR, la productrice de JAIRO, nous a fait profiter d'un créneau horaire libre, à partir de... 23 heures.

Un soir, l'administration française, en faisant un contrôle, s'est rendu compte que nous étions en France déjà depuis huit ans, et sans permis ; l'Autriche ne faisant pas encore partie de l'Europe, mais du Balkan, nous étions des « sans-papiers ». Là, Jacqueline a été royale : elle m'a aussitôt signé un faux contrat de trois ans, même si nous sommes restés seulement trois semaines au Théâtre Fontaine. C'était beau ! L'administration française, qui m'a naturalisé par la suite,

me croit toujours au Théâtre Fontaine. Ahhhhhh ! Les papiers... C'est Geneviève Rocherau, maire de notre village du fond de l'Essonne, qui nous a obtenu le passeport, à Christa, à notre fils Thomas et à moi. Le chat était déjà Français, mais il n'avait pas de papiers non plus. La vie devenait compliquée...

16 mars 96 : Les années passent : Crazy Horse, Las Vegas, notre enfant est né, je me drogue et je me retrouve comme souvent dans le passé devant le néant : il ne me reste qu'un seul contrat, et ce sera pour ce soir, au Canotier, 62 bd Rochechouart, à Barbès, pour un essai à deux heures du matin. 300 francs pour une demi-heure, c'est-à-dire 10 % de mon cachet du Crazy Horse quelques années auparavant. Je me suis dit « la roue tourne » et « ce soir, il y aura un miracle ».

Le miracle n'a pas tardé, il est même venu nous voir.

Car le même soir, à l'autre bout de Paris, le producteur Daniel SARAFIAN assiste à l'Olympia à une manifestation privée, néanmoins payante sur le thème RICHIARDI et cela en présence de Sa Majesté Paul DANIELS, céléberrissime magicien anglais, et de tout le gratin des magiciens français. Pour des raisons bassement matérielles, j'ai préféré gagner 300 balles au lieu d'en dépenser 200, ça fait 500 de gagné, si mes calculs sont exacts.

Au cours de cette soirée, mon nom a été cité plusieurs fois. C'était inévitable, car j'avais travaillé avec Richiardi pendant longtemps. Coup de chance : Sarafian demande où pouvait traîner ce fameux Otto WESSELY, malgré le risque que l'usage de stups ait pu être contagieux, et que la misère le soit également. Xavier HODGES, l'attraction pilier du Canotier savait où, car c'est lui qui m'avait proposé pour cette audition de la dernière chance dans ce cabaret de classe. Sarafian prend aussitôt un taxi pour aller voir le seul magicien de Paris qui n'était pas présent à cette soirée mémorable. Il n'a pas été déçu du voyage, j'étais juste en train de faire mon strip sur la minuscule scène du Canotier et de réciter un poème à la gloire de Jean Cocteau, qui, tout en se retournant dans sa tombe, m'envoya de bonnes ondes. Sarafian était ravi de son expédition à Barbès et nous avons commencé à discuter. Le but, selon lui, était de me sortir de la misère ; le but, selon moi, était de devenir une star, de préférence riche et appréciée. Nous étions en parfaite harmonie sur la marche à suivre : il fallait monter un spectacle, un nouveau « one man show ».

Détails tels que conditions financières, nom du théâtre où jouer et finesses commerciales sont restés dans un flou obscur, mais Sarafian me fixa une date pour livrer le scénario : le 8 mai ! J'avais presque deux mois pour l'écrire. Comme souvent, je n'avais pas la moindre idée... Quoi donc de plus logique que de m'immerger dans le monde de la nuit avec une nette préférence pour tout ce qui touchait la défonce, la techno, la house, les after, les sorties et le merveilleux monde des marginaux dont je faisais, hélas, partie depuis deux ans, sans trop le réaliser. Quelques jours avant la date limite, j'ai eu une idée qui alliait l'utile et l'agréable : j'allais raconter mes périple nocturnes !

« La nuit parisienne — une féerie » est née à 5 heures du matin au QUEEN ! Quelques points forts de ce scénario : Strip de Christa (49 ans), strip d'Otto (51 ans), séquence rave sous XTC, séquence « after », lévitation d'une personne du public, hommage à Bernardin avec un cœur qui se pulvérise sur scène, bagarre dans le public, découpage de Christa à la tronçonneuse et séquence poétique avec le plus grand nombre possible de gros mots en trois minutes. Le fax avec le synopsis est arrivé chez Sarafian le 8 mai à 23 h 59 minutes, et fort de ce document précieux, Monsieur Sarafian s'est mis à la recherche de sponsors, d'un théâtre et d'un financement. L'Espace Jemmapes, un centre culturel pourri dans le 10e arrondissement fut l'heureux élu. Le resto L'HÔTEL DU NORD était parmi les sponsors, nous avons une réduction de 7,35 % sur les repas - L'Académie de Magie, 11 rue St Paul, était coproducteur et nous donna ce précieux conseil : « Si l'on n'a pas d'argent, on ne monte pas une production ! ». Bon, j'ai donc liquidé mon épargne logement et j'ai dépensé 120 000 francs en restaurants, sorties, farine, bonbons et putes. Pour la publicité, nous n'avions plus d'argent, mais quelques affiches furent quand même imprimées ; nous avons d'ailleurs deux attachés de presse et nous nous attendions à la queue devant le théâtre. Mais d'abord, il fallait répéter, bricoler et travailler. La Première était fixée au 3 juin...

Le fantôme de l'Hôtel du Nord :

On se trouve parfois à un endroit où il n'y a aucune raison que l'on soit. Cela m'est arrivé le 21 mai 1996, deux semaines avant la Première. Encore

aujourd'hui, j'ai des frissons quand je pense à cette journée. Ma copine Séverine (ex «Madame Alpha») me téléphone vers 13 h pour me demander de venir de toute urgence à l'hôpital St Louis, Paris 10e. On lui avait retiré son drain pour la chimio, elle était considérée comme guérie, voilà la bonne nouvelle. La mauvaise était qu'elle n'avait même plus les 10 francs nécessaires pour prendre le RER et rentrer chez elle... J'étais comme d'hab' dans mon coma éveillé — la veille, j'étais allé au Queen pour une soirée de recherche scientifique sur la musique contemporaine : et je suis allé récupérer ma copine Séverine. Ce jour-là, il faisait beau, c'était l'un de ces après-midi, où tout est parfait, c'était le Printemps à la puissance cinq. On en rêve souvent, mais ça n'arrive jamais, si l'on excepte ce jour, le 21 mai 1996! Je récupère ma copine et j'entends une petite voix dans les profondeurs de mon subconscient me dire :

— *Et si nous allions faire un petit tour à l'Espace Jemmapes, juste à côté ? Et si nous prenions un verre, voire deux ou trois ou quatre ou trente-sept, et si nous le faisons tout de suite, à l'Hôtel du Nord par exemple, juste à côté ? Hihihih!*

Je ne vois aucune raison logique de m'être trouvé à cet endroit-là, à ce moment-là. Nous passons devant l'Hôtel du Nord et nous prenons un verre, deux, trois, quatre, trente-sept, et je commence à avoir l'idée d'un sketch, « Les mots de la nuit », un enchaînement de phrases, style « Je suis défoncé à mort ce soir », phrases que je trouvais très spirituelles, surtout après avoir vidé le bar. Sur « Il y a trop d'hétéros ici, ça casse l'ambiance », quelqu'un me tape dans le dos en me disant : « Moi, je suis pédé... ». Je me retourne et je vois une silhouette : mon ange gardien, incarné en être humain ! Il était beau, quoique stylé comme une brosse à dents... C'est excusable pour un ange, paraît-il... Dans des cas semblables, je propose en principe un plan cul. Cette fois-ci non, cela ne se fait pas avec les anges m'a-t-on dit. Il prétendait être étudiant en physique. Je sentais que ce n'était pas vrai, puisque c'était un ange. (Avec 3 ectas et 37 verres dans les veines, ça se voit tout de suite, sans blaaaaague!). Nous avons discuté pendant des heures de choses aussi essentielles et importantes que le BIG BANG, les autres dimensions et les stupéfiants. Il me met en garde : faut arrêter sec avec ces choses-là, sinon j'irai en enfer — sans blaaaaague — et encore pire : la Première n'aura pas lieu. Là, il était formel ! Nous n'avons jamais su nos noms respectifs, nous n'avons pas échangé nos numéros de téléphone... ce n'est pas la

peine avec les anges. Il me raconte qu'il est venu par la voie ferrée, par la « petite ceinture », une ligne ferroviaire fermée depuis des lustres qui entoure presque entièrement Paris.

Note : L'accès des piétons à la Petite Ceinture est strictement interdit (Art. 5 du décret du 22 mars 1942, modifié par le décret 69-601 du 10 juin 1969 — J.O. du 23 août 1942) et la plupart des accès sont grillagés ou murés, ce qui n'empêche pas certains promeneurs de s'y retrouver régulièrement. Wikipedia

« Pourquoi il ne me raconte pas franchement qu'il était arrivé par la cinquième dimension » me suis-je dit, lol! Je me retourne pour commander une autre tournée, et wrouutch!! Le mec n'est plus là! Son verre non plus, un Vittel-menthe. Nous n'étions que trois clients au bar : Séverine, le fantôme et moi! Il a disparu en une fraction de seconde. Plus de trace dans la rue, plus personne au bar, sauf Séverine et moi. À part nous deux, personne n'avait vu le fantôme; le barman ne se souvenait plus de rien, le Vittel-menthe n'a jamais été payé, ni même servi... Nous avons beaucoup cherché ce spectre, nous n'en avons trouvé aucune trace. Les facs des sciences naturelles furent inondées de nos affiches. Le fantôme ayant prétendu arriver tous les jours par les Yvelines, la gare Saint-Lazare fut l'objet de la plus belle campagne d'affichage jamais vue dans son histoire, et la Poste a doublé son chiffre d'affaires pendant quelque temps avec mes cartes postales adressées au fantôme, l'invitant au théâtre. Un seul résultat, très touchant, des postiers d'un petit patelin dans les Yvelines :

— *Nous ne le trouvons pas, mais nous le cherchons avec vous.*

Une autre réaction, assez rigolote aussi, de la SNCF : une amende de 3600 francs pour « affichage sauvage » : le fantôme est resté invisible, du moins à nos yeux. Sachez quand même qu'à compter de ce jour, et jusqu'à la Première du show, je n'ai pris aucun stupéfiant, un exploit colossal pour moi. Je suis convaincu d'avoir eu la chance de rencontrer mon ange gardien, qui, il faut l'admettre, dans le passé, avait déjà eu beaucoup de travail avec moi. Les anges sont discrets... (trop parfois!).

Je lui parle souvent, je lui demande des conseils, parfois aussi je le remercie d'exister. On se reverra plus tard et on va se foutre de la gueule de tous ces gens qui prétendent que les fantômes n'existent pas. Ils disent qu'ils n'existent

pas, mais ils en ont peur quand même... Les choses essentielles sont invisibles pour nos yeux. (Le renard, dans le « Petit Prince », a dit ça !).

Les débuts :

Pour le spectacle, je voulais une « première partie » : Patrick Droude, un magicien qui simule un suicide sur scène était tout à fait l'homme de la situation, et sa belle partenaire Stephanie, ex-Madame Gaétan Bloom, rajoutait un charme sulfureux à notre production. Sarafian était un visionnaire, il sentait que le quartier « Jemmapes » allait se transformer en « triangle d'or » et nous comptions sur cette clientèle de passage. Nous étions en avance sur notre temps : depuis 2005, le quai de Jemmapes est noir de monde ; par contre nous (nous étions en 1996), à partir de 20 heures, c'était le vide, le vacuum absolu.

Comme déjà pour notre production passée « La Révolte des Colombes », la première représentation fut un désastre. Seul le régisseur du théâtre, trouvait qu'il y avait de l'âme dans ce show plein de pannes et d'imprévus que nous avons gardés par la suite. Le strip de Christa — en lumière noire — était en pleins feux ; l'hommage à Bernardin était plutôt une insulte pour le créateur du Crazy, et notre engueulade dans le public — une autre de mes idées de génie — fut prise au sérieux par les spectateurs qui voulaient me casser la gueule.

Deux jours plus tard, pour la Première de Presse, c'était un peu mieux. Nous avons rajouté deux accessoiristes, l'un visible, l'autre dans les coulisses. Dans les coulisses, régnait la sœur du producteur et pour la scène, nous avons fait appel au fils de ma copine Séverine, 120 kg, qui était habillé en costume fluo... « L'homme fluo » était né ! J'avais même mon poursuiveur attitré : RATCEKOU, celui-ci venait à l'oeil, la bonté existe donc. Pour que l'engueulade entre Christa et moi dans la salle n'aboutisse pas de nouveau à une bagarre collective, nous avons réécrit un texte d'une grossièreté telle que même la populace du 10ème arrondissement ne pouvait plus le prendre au sérieux. Nous avons joué « vrai », mais l'écriture était exagérée. Rappelons-nous le sage conseil que donnera, 10

ans plus tard, Franco DRAGONE : « Si vous commencez à jouer, vous jouez déjà faux ! »

Nous avons joué pendant cinq semaines ; jouer à guichet fermé était notre rêve, le guichet ouvert fut notre triste réalité. Une reprise triomphale à la rentrée était prévue. Tout le monde était optimiste : Sarafian, la petite troupe, mon banquier et bien sûr, moi. L'été s'est passé comme il faut ; un ami, Nino Montalto nous a emmenés en Sicile, nous y avons fait un spectacle en plein air avec SILVAN, la légende italienne de la magie. Au retour, le club med' nous a engagés et nous y avons passé un merveilleux 14 juillet. J'ai consacré le reste de l'été à approfondir mes connaissances en musique électronique et en recherches de fantômes dans la quatrième dimension sous LSD...

La reprise de notre spectacle était prévue pour le 5 septembre ; j'étais tellement sur un nuage rose que j'ai voulu me débarrasser de mes dernières 10 pilules, mais cette fois-ci, je suis tombé sur un mauvais client.

Dans les griffes de la brigade criminelle :

Je ne sais pas si c'était un coup de chance, ou de malchance, mais l'Espace Jemmapes a vu débarquer James Bond. En toute innocence, je veux offrir mes dix dernières pilules à un mec rencontré la veille au Queen, contre une petite participation aux frais toutefois. C'était sur les marches du théâtre, vers cinq heures de l'après-midi ; l'été était plutôt indien, les flics aussi je suppose... Sans prendre la moindre précaution, je lui ai filé le tube d'UPSA avec le contenu illégal et tout à coup, je les vois arriver de partout comme des extra-terrestres : cinq flics en civil qui nous plaquent contre une grille et j'entends : « Zut, l'enculé s'est échappé ! », et je m'entends dire : « Mais il n'y est pour rien le petit, c'est moi qui lui ai vendu ! ».

Mystérieusement, je me retrouve de nouveau avec le tube d'UPSA dans les mains. Tout cela est allé tellement vite que je n'ai rien compris. Je me retrouve donc menotté et jeté dans une voiture qui fonce vers le commissariat du 13e arrondissement. L'interrogatoire a été sévère, mais plein de psychologie. Il fallait

juste que je donne le nom et le numéro de téléphone de la personne qui m'avait vendu les bonbons, et on me relâcherait immédiatement. J'ai opté pour la solution n° 36a : mon fournisseur est mort. Même si mon opinion depuis longtemps déjà est que « Seuls les morts sont vivants », pour la justice, un mort c'est un mort... J'avais aussi compris que mon « client » était un indic, ou un flic en civil. En tout cas, si c'était un flic, je lui décernerais l'oscar du meilleur comédien pour un second rôle. Jamais vu quelqu'un de si profondément défoncé que lui. Mais impossible de le retrouver, ils ont effacé le répertoire de mon TAMTAM, ces brutes ; et ce n'est pas lui qui est venu me chercher à la sortie du commissariat. L'ange gardien non plus, ce devait être son jour de repos je suppose ou son Tamtam, son minitel et son pneumatique (vous vous souvenez, le courrier parisien par pneumatique ? ahhhhh) étaient sûrement en dérangement aussi.

La garde à vue a duré 18 heures. Dans mon malheur, j'avais eu la chance de tomber sur une brigade un peu humaine, si l'on peut le dire ainsi. D'abord, ils m'ont menacé de cinq ans de taule pour flagrant délit ; je leur ai donc expliqué qu'ils mettraient une équipe de huit personnes au chômage, car la Première pour la rentrée était prévue pour le lendemain. Les mots pour parler juste et vrai m'ont été soufflés par mon autre ange gardien : mon ami SCHMOLL, le magicien le plus aimé de toute la France, qui était décédé une semaine avant. Je lui ai demandé de me faire parler comme il faut. Ce qui fut le cas. Il aurait pu se fâcher, car à son enterrement quelques jours plus tôt, je lui avais ordonné de m'envoyer encore une fois, une seule fois, au moins pour une seule fois, le « fantôme de l'hôtel du Nord »... je l'ai même menacé :

— *Si tu ne m'envoies pas le fantôme, je ne te laisse pas partir ! et toc !*

Il m'a envoyé les flics à la place du fantôme. Pas cool ! Faut pas déconner avec les morts !!

Ma libération du commissariat fut un moment d'émotion, d'amitié et d'amour. Les producteurs sont venus me chercher avec tendresse et un hamburger. Ils ont fait une déposition en disant que j'étais un Saint. Pour mon procès dans un mois, les flics m'ont conseillé de ne pas prendre d'avocat, je pourrais me défendre seul. Et si je connaissais quelqu'un qui vendait de la came, il fallait que je le leur signale, car ils me feraient sauter mes contraventions et ils diraient au

juge que j'étais quelqu'un de bien... L'un des flics — le plus sympa — a même fait le taxi pour mon retour au quai de Jemmapes et m'a demandé, en toute amitié bien sûr, de lui signaler quelques criminels de mon entourage. Il a tellement bien parlé que j'ai craqué, et j'ai honte ! J'ai fait arrêter la voiture devant un café, nous sommes entrés et je lui ai dénoncé toute la population de la France : l'état français a le monopole sur la vente de nicotine et d'alcool, et les Français picolent comme des trous et fument comme des cheminées. Au lieu de mettre tout un gouvernement en garde à vue, il est parti. Il n'a pas fait son travail, je trouve !

Je n'ai pas suivi le conseil des flics et pour mon procès, j'ai pris l'avocate la plus malicieuse, la plus futée, la plus maligne, la plus rusée que je pouvais trouver : Karen BERREBY. Avec elle, j'ai appris pourquoi les stars sont des stars : elles travaillent !! Le premier rendez-vous a duré deux heures, le deuxième trois. Elle voulait tout savoir, et après la deuxième rencontre j'eus l'impression qu'elle me connaissait mieux que moi-même. Contrairement à l'accusé, elle avait bien sûr accès au dossier qu'elle connaissait par cœur ; elle savait également que l'on m'avait dénoncé, elle était même au courant de choses qui n'étaient pas dans le dossier. Elle est venue la veille du procès au théâtre pour regarder le spectacle ; elle m'a donné des conseils sur la manière de m'habiller, j'étais étonné par tant de précautions. Depuis Outreau, je sais pourquoi : une fois dans les mains de la justice, chaque détail compte. La justice n'est pas la même pour tout le monde !

En première partie de mon procès, on jugeait Béatrice DALLE, pour à peu près la même chose. Le spectacle de Béatrice a duré deux heures, le mien vingt minutes, la juge était rodée. Maître LIENARD pour Béatrice fut tonitruant, et pour changer le rythme du show, Karen Berreby fut, pour moi, subtile. Elle parlait au juge de « femme à femme » tandis que moi, pour une fois, je fermais ma grande gueule. Béatrice avait chopé 20 000 francs d'amende, moi 10 000. Karen était fière d'elle-même et moi j'étais fier d'elle... Le dealer de Béatrice qui se défendait seul, lui, est allé au trou pour 18 mois. C'est long.

Un automne bien mouvementé :

Contrairement à ce qui se fait aujourd'hui, à l'époque, on travaillait tous les jours. Comme les enfants croient encore au père Noël, nous avons cru dur

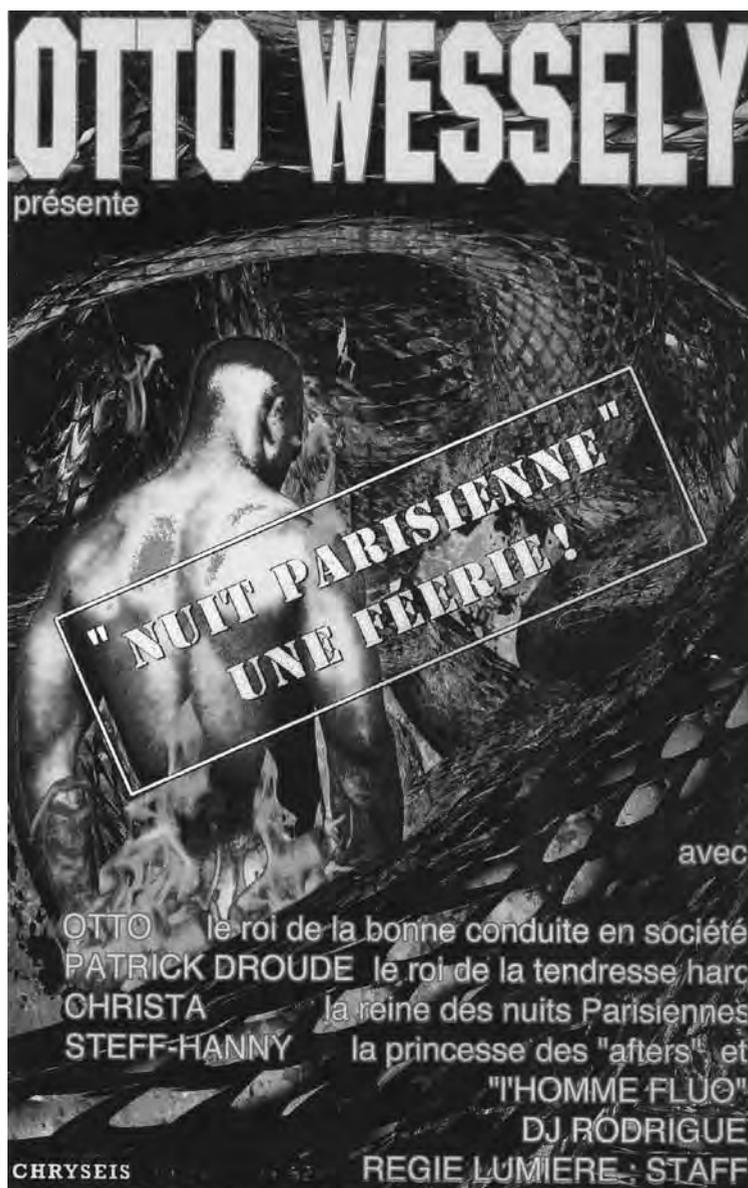
comme fer à une clientèle de passage qui aurait fait la queue devant le théâtre. Il paraît qu'aujourd'hui, il n'y a plus de tickets qui se vendent à la caisse, les mots magiques sont : prévente, promotion, publicité, passages télé, communication, plan de carrière, rentabilité à long terme, production et études de marché.

Une parenthèse : nous sommes en août 2009 et ma copine Dominique FABRE m'emmène dans un petit théâtre pour discuter d'une éventuelle possibilité pour la saison. Depuis longtemps, j'ai perdu l'espoir d'être engagé et payé par un théâtre comme c'était le cas il y a quelques décennies. J'ai plutôt l'habitude du fifty-fifty, moitié pour l'artiste, moitié pour le théâtre. « Ce n'est pas possible » me dit le mec, le théâtre coûte « tant » ! Je pense que c'est un peu cher pour un dimanche à minuit, mais pour rigoler je dis oui. Là-dessus, le mec me demande si j'ai un producteur. Je dis que non et ajoute : « Pour une petite salle de 200 places, vous savez, ce n'est peut-être pas indispensable ». Et puisqu'il touche la location pour sa poubelle, il peut s'en foutre, n'est-ce pas ? La réponse fut sans appel :

« Si vous n'avez pas de producteur, je ne peux pas vous prendre »... Rigolo !

Notre petite troupe était bien en place : Patrick Droude avec la belle Stéphanie, « l'homme fluo », Ratcekou mon poursuiteur attitré, Sarafian, sa sœur, l'attaché de Presse qui me faisait passer dans toutes les émissions de radio de la planète, la télé (les images qui bougent...) n'existait pas encore pour elle, Christa, « La Reine des nuits parisiennes », le régisseur, et moi ! Je me sentais en sécurité : nous avions le droit à toutes les extravagances, et le spectacle devenait de mieux en mieux, de plus en plus allumé. Après quelques semaines, le « Prince GADIN » nous rejoindra, il était DJ et il jouait — bien ! — de la « house » avant, pendant et après le show. Pour les affiches, il n'y avait plus de problèmes non plus : c'est grâce au feu Minitel, en cherchant un plan cul, que j'avais trouvé FLYERMAN, qui affirmait dessiner les meilleurs flyers du monde. Il avait 19 ans et demi — à cet âge on compte encore les demi-années — et il était en train de devenir le meilleur infographiste de Paris, un nouveau métier. Pas de plan cul donc, mais nous sommes devenus très amis et la production a pu profiter

des plus belles affiches que l'on puisse imaginer. Sarafian a obtenu un bureau à titre gratuit à l'Espace Jemmapes, l'attaché de Presse dépensait son héritage pour nous nourrir, le public et les médias commençaient à nous remarquer, tout était bien parti pour que le spectacle marche.



Beaucoup d'artistes sont venus — à titre gratuit — pour nous donner un coup de main. Fred Eriksen, « le magicien de l'extrême » est venu pour notre dernier spectacle, le 31 décembre ; il nous a fait le plus beau cadeau que l'on puisse faire : un feu d'artifice digne de l'Opéra de Paris. Fred, il brûlait comme une torche, c'était hallucinant.

La triste et soudaine implosion du premier spectacle magie-techno a eu lieu le 31 décembre 1996 à minuit. Fin de contrat. Nous avons encore bu une bouteille de champagne sur les marches du théâtre, Sarafian a dû abandonner son bureau, et chacun de nous est parti dans une autre direction. Chacun pour soi. RIP! Trois semaines plus tard, FLYERMAN se suicidait...

Deux ans plus tard, le DJ Prince GADIN se suicide aussi.

Si vous sauvez la vie de quelqu'un, vous ne le saurez pas. Or, si vous n'avez pas sauvé la vie à un ami, vous le savez et ce... pour toujours.

Je ne vois aucun sens dans tout ça ; je ne vous raconte pas les autres spectacles dans ce théâtre, catastrophiques, mais sponsorisés par Hubert de Luze, un adorable et riche pédo — non pratiquant — ; je ne vous parle pas du décès de RACHID, le gangster du coin, chez une pute ; des opérations financières et immobilières de James Arch, le propriétaire de l'Hôtel du Nord, des engueulades entre nous, car il faudrait aussi citer COCO, l'ouvreuse dépressive qui avait prononcé la phrase inoubliable : « Je ne peux pas aller travailler, sinon mon RMI et mon APL vont sauter ». Je devrais aussi rendre hommage à la caissière qui, pour des raisons évidentes, avait plein de temps pour s'occuper de mon fils pendant le spectacle alors que le directeur du théâtre était en éternelle hostilité avec l'attaché culturel-mafioso du 10ème arrondissement, qui lui, de son côté sympathisait avec Sarafian... : **Santa Barbara des pauvres !**

Journal d'une dépression :

Partie 1. Les préliminaires :

Hiver 2001-2002, Las Vegas : Je suis paresseux, je le sais. Mais à ce point !? Quel plaisir de se réveiller vers midi, rester encore pendant deux heures au lit, manger, se recoucher, aller travailler, boire un verre, se coucher, dormir.

Février 2002 : J'attrape un rhume. Normalement ça dure 3 jours. Cette fois-ci 6 semaines ! Inexplicable. Ma famille vient en vacances à Las Vegas, je m'en fous. Ma famille part pour Paris, je m'en fous également. Au travail, je gagne beaucoup d'argent, je m'en fous. Je commence à avoir de nouveaux amis à Las Vegas, je m'en fous pas mal. Je perds quelques anciens amis, et je m'en fous !

Printemps 2002 : Nous sommes en mars, je n'arrive plus à ranger mon appart à Las Vegas, les copines commencent à se foutre de ma gueule... Je ne suis pas triste, je somnole, je ne fais rien...

Avril 2002 : J'attends un petit truc par la poste, il a 3 jours de retard. Je pense que c'est la fin du monde, je ne pense qu'à ça, je me plains, le monde s'écroule, à cause d'un retard postal... Heureusement je découvre plein d'endroits pour dormir... même au travail, ça fait du bien de dormir ! Jean-Yves me prépare mes accessoires, je suis trop fatigué... Dès que je bois un verre, ça va mieux, mais quelle fatigue après une bière ! Heureusement, un lit n'est jamais loin. J'ignore qu'il s'agit là des signes précurseurs d'une maladie. Mon entourage aussi, car je rigole pas mal, mais je n'arrive plus à me lever, sauf quand je suis obligé. Heureusement mon travail m'y oblige !

Partie 2, la maladie :

Début mai 2002 : retour pour Paris ! Mai et juin sont mes mois préférés ! Mon imprésario m'a préparé de bons galas et TV pour ma rentrée. Je ne sens aucune joie. Bizarre ! Mon fils connaît des difficultés scolaires et fugue ; je m'obstine à le suivre, mais j'ai envie de tout laisser tomber. Pour ne pas me

laisser mourir, je pars courir en forêt. Je me rends à peine compte que je suis assis depuis 3 heures sur ce tronc d'arbre à réfléchir à quoi je sers... Pourquoi ne pas mourir ?

Suicide ? Je me suis toujours demandé pourquoi les gens qui se suicident ne font pas des choses rigolotes avant de se foutre en air. Comme par exemple faire plein de dettes, faire exploser sa carte bleue, se payer les meilleures putes de la planète, casser toutes les assiettes chez Maxim, chier dans les ventilateurs du Lido et se foutre à poil sur les Champs-Élysées... Ou encore mettre le feu à la maison, lâcher les tigres de Vincennes, manger 100 cheeseburgers, se payer des repas dans tous les restos gastronomiques et picoler comme un porc sans avoir peur de grossir !? Une belle chose serait aussi d'acheter plein de ROLEX et les offrir aux mendiants, se piquer à l'héro juste pour le fun et montrer son cul à l'AFAP. Eh ben, non ! Je le sais maintenant, la seule chose que ceux que j'aimais et qui sont partis sans laisser d'adresse, n'ont fait que partir... doucement, sans faire de mal à personne. Je comprends désormais qu'un suicide n'est pas une vengeance, ni une farce. J'y pense tout le temps, mais je ne le fais pas. La preuve !

13 mai 2002 : Mon anniversaire : chez moi à Crosne, tout le monde ignore cette « fête » et je m'en fous !!! Par contre, je crains que mon départ de ce monde, laisse mes amis indifférents ; ils ne vont pas être assez tristes, ces brutes ! Je pense à ce qui me fait encore plaisir. Pour qui je bande encore ? J'aime qui ? Réponse : rien et personne. C'est peu !

Comme disait Léo Ferré : « Avec le temps... on n'aime plus... » La mort donc. C'est la première fois que je pense que je puisse être malade.

19 mai 2002 : Nous avons un spectacle en Italie chez le professeur de magie de Brachetti, Don SILVIO. Je force mon fils pour venir avec nous, ça aurait dû être le Bonheur absolu. Nous sommes traités comme des rois, il fait beau, mais je n'ai qu'une idée en tête : partir et dormir. Je branche Internet et je fais un test en ligne pour savoir s'il y a dépression ou non. Le verdict tombe : 26 points sur 45, « *Consultez de toute urgence un médecin* ». Facile à dire, mais je n'ai pas envie. Ni la force. Et personne ne m'y force...

1er juin 2002 : J'apprends via Internet qu'il y a trois sortes de dépression : la réactionnelle, la psychotique et l'endogène. Mon diagnostic penche pour la réactionnelle, plus cool. C'est-à-dire une réaction de protection du corps pour faire face à un deuil que l'on ne supporte plus, ça m'a l'air chic. Dans la foulée, je diagnostique également un Alzheimer, un cancer et le sida. Pour le suicide, ce n'est plus la peine, j'avais appris — également par Internet — que personne ne me peut dire si tout de suite après ma mort ça ne serait pas pire... Ça calme !!

20 juin 2002 : Il y a un RDV libre chez notre médecin — 15 jours d'attente normalement — c'était pour mon fils, mais il ne veut plus y aller. Je me décide, j'y vais à sa place. C'est déjà une belle chose.

1er juillet 2002 : Ça fait maintenant 2 semaines que j'avale ces Seropram qui m'abrutissent complètement. Toutefois, je remarque que j'ai envie de partir en vacances, avec ou sans famille, c'est secondaire, mais je veux partir. Finalement, je pars avec un copain qui veut noyer un chagrin d'amour dans l'alcool. Beau couple.

4 juillet 2002 : Brétignolles, Vendée : Après 3 jours de coma éthylique, mon ami Max Riochet (Illegal Magic Club) me dit : « Arrête de faire la nanou, occupe-toi de ton métier ». En même temps, j'ai envie de me jeter dans la mer. Pourtant il pleut. Et tout s'enchaîne très vite : je reste dans l'eau glaciale pendant des heures, je me sens bien, chaud, utile, le ciel est bleu (pourtant il pleut toujours), la route pour la Thalasso est magnifique, les couleurs remplacent avantageusement le noir et blanc, les bistros de la Vendée sont sympas, je fais du close-up, on se marre, nous rentrons à Paris. J'ai envie de travailler, de m'amuser, d'amuser les autres, de retrouver ma famille, mes copines du Crazy, apprendre la magie, monter un nouveau spectacle et sauver le monde ! Au revoir, c'était chaud !

En 2006, Zakary Belamy a fait une séquence de photos avec moi. L'idée de la valise transparente est de moi, l'idée de faire un visage dit mystérieux est de lui... Zakary est la seule personne dans l'univers qui, pendant la canicule de 2003, a réussi à me glacer avec ses remarques pleines de tact et de gentillesse et ce, pendant une séquence de photos qui n'a jamais vu le jour...(photo Zakary Belamy)



Epilogue : Ils ne m'ont pas trouvé le sida, ces cons de médecins, ni le cancer. Et pour Alzheimer, j'ai oublié de demander. Au fait : une dépression, c'est koi ça ? Test en ligne : 9 points sur 45. Et dans 3 jours, je recommence au Crazy, en plein mois d'août... esprit colonie de vacances, barbecue chez Xavier Hodges pendant une semaine, crise de foie, crises de rire, petits déjeuners à Deauville, after au « 287 », le voisin appelle les flics parce qu'il y a de la musique le 15 août après midi, re-crise de rire, la vie revient...

Un conte de fée à la Endemol

Avertissement : Ce récit est purement imaginaire. Toute ressemblance avec des personnages réels ou faits ressemblants serait pure coïncidence

« Je suis devant W9 et je regarde ce que nous avons fait avec l'œil du type qui découvre ! Et franchement, je suis fier de ce que nous avons vécu »

Marcel Dupont
(SMS du 31 août 2009)*

Partie 1 (2006)

Marcel Dupont*, grand spécialiste des jeux télévisés, propose une émission de magie d'un genre nouveau : les spectateurs doivent deviner le secret de certains tours ; on donne des explications complètement bidons, on fait des canulars, et puis on refait le tour, en mieux, plus spectaculaire, pour que cela devienne totalement incompréhensible. Une réponse intellectuelle au « magicien masqué »...

Deux réactions :

Andrée DEISSENERG (directrice du CRAZY HORSE) :

— *Ce n'est pas bon, vous expliquez les tours !*

Gilles ARTHUR :

— *Ce n'est pas bon, vous n'expliquez pas les tours !*

Voici donc le récit de ces 2 années qui ont bouleversé le PAF !

22 juillet 2006 : J'ai rendez-vous avec Gaétan Bloom en face du Crazy Horse pour qu'il me montre, avec sa grosse bouche et avec ses doigts intelligents, « *la carte dans la bouche* », chose essentielle pour faire du close-up en société.

— « Tu sais Otto, Marcel Dupont* (producteur de nombreuses personnalités du Paf), prépare une émission sur la magie. Je réponds par : « Ahhh bon ! », et je classe l'affaire dans mon subconscient.

1er août : Marcel Dupont* m'envoie par SMS quelques événements importants sur la FISM 2006 – les congressistes se sont énervés et le service de sécurité a failli les frapper avec des matraques ; mon idole KROULIK est dans les concours, les filles de Stockholm sont en chaleur, mais pas un mot sur son émission.

8 août : Enfin, Marcel* me téléphone pour me mettre au courant que je ferai partie de sa nouvelle émission. En même temps, il m'assure qu'il m'aime (nul ne s'y oppose), que je suis génial (je suis d'accord avec lui) et que tout cela sera super, moderne et sensationnel. Devant de tels arguments de poids, je ne peux que me réjouir et accepter. Détails comme scénario, concept, dates du tournage et conditions financières restent dans l'obscurité totale et il me donne le scénario, écrit en noir sur gris foncé, ce qui m'épargne la lecture, car illisible.

10 août : On me convoque pour une réunion à *La Plaine Saint-Denis* (quartier chic entre le Stade de France et Aubervilliers) avec les co-artistes Gaétan Bloom et Stefan Leyshon, Gérard Bakner comme scénariste, et Antoine

Galey, le réalisateur. Ils cherchent encore une femme. Je refuse de faire la femme et le choix tombe sur Caroline Marx, jeune et belle magicienne pleine de charme et de bonne volonté ! J'écoute les créateurs expliquer l'émission et je pense que pour une première réunion, ça avance un peu mou. Mais puisque tout le monde voit pour la première fois ce scénario, je comprends l'ambiance d'insouciance et d'innocence. Je découvre plus tard que Marcel* prépare cette émission depuis deux ans, et que l'équipe des créateurs travaille dessus depuis quelques mois. Je les engueule en profondeur et je leur fais comprendre que même au café du commerce à Limoges, on fait mieux, surtout pendant l'apéro. Au lieu de me remercier de ma clairvoyance, on me traite de capricieux et l'on me file un DVD de la même émission, version germanique. Je la trouve excellente, mais je juge que c'est impossible de faire la même qualité en si peu de temps. Le futur me prouvera que *Errare humanum est...* (pour ceux qui ne parlent pas latin : *que je me suis trompé*). Plein de tact, je ferme donc ma gueule pour ne pas casser la bonne ambiance... Bakner arrive avec un petit mixer style farce attrape, Gaétan essaie de faire léviter une petite boule en mousse à l'aide d'un sèche-cheveux, ambiance *studio spécial effets made in France* règne... Tout le monde parle des mega-illusions comme « *flying* », apparition d'une voiture sur un parking, disparition de 3 personnes en pleine vue et plein d'autres choses étonnantes. Tout cela bien sûr mieux que chez *Siegfried & Copperfield*. Le tournage est fixé pour dans 2 semaines ; aucun accessoire n'est prêt, mais je ne m'inquiète pas trop, car je suis sûr ne pas pouvoir y participer, le Crazy Horse ne me donnant jamais de temps libre. Caroline n'est pas encore au courant de son bonheur, Marcel Dupont* est euphorique tandis que Gaétan et Stefan flippent. Petites natures !

17 août : Grande réunion entre magiciens et le producteur au resto *Devez*, pont de l'Alma, idéal pour sauter dans la Seine en cas de pépin. Nous parlons de mille choses, sauf de l'émission. Je commence à avoir une vision : et si tout n'était qu'un piège... et qu'*Endemol* filmait nos réunions et les répétitions avec une caméra invisible dans le but de diffuser une espèce de LOFT sur la magie, avec pour titre « *Le spectacle impossible* », ou « *Hellzapoppins 2006* ». Autre possibilité imaginée : ils veulent provoquer une faillite frauduleuse avec le spectacle le plus mauvais du monde à l'image des « *Producteurs* » de Mel Brooks. Je commence à m'enthousiasmer, car ça peut devenir marrant. Vers 2 heures du matin, j'emène Stefan à son hôtel, *Novotel Paris 15*, où nous voulions boire une bière au bar, et là, j'ai eu la certitude que la vie peut être parfois

drôle ; le serveur nous dit : « Si vous voulez prendre un verre après minuit, il faut aller dans un 4 étoiles, nous n'en avons que 3 ! ». Décernons-lui le Grand Prix pour la *phrase de la semaine* chère à Beigbeder et cela avec félicitations du jury. Nous discutons donc dehors, sous une pluie d'août fine et glaciale. Chose utile pour le prélude du tournage, car le finale de l'émission prévoit Stefan dansant sur des fontaines d'eau sur la musique « *Singing in the rain* ». Nous décidons ensemble de demander chacun 4 plaques par émission, cela net et en petites coupures. Dans les bureaux d'Endemol, on en rigole encore aujourd'hui, et pourtant, nous étions sérieux...

25 août : Premier jour de tournage ! J'arrive sur les lieux pour apprendre que je suis viré. C'est nouveau pour moi, car normalement on me vire toujours *après* avoir commencé, ce qui est compréhensible et acceptable. On me dit que mes horaires du Crazy sont incompatibles avec les horaires d'Endemol, et je me casse. Arrivé au Crazy, ma patronne, la délicieuse Madame Deissenberg (*Iceberg* pour les intimes), me salue en me disant que pour des télés, je peux me libérer quand je le veux. Coup de fil à Marcel Dupont* qui me réengage aussitôt ; tout va très vite, je suis dans un tourbillon endemollien.

27 août : Réunion dans la petite arrière-salle du studio ; 800 m², ambiance feutrée et intime, les courants d'air sont frais et agréables. Je retrouve avec beaucoup de plaisir Jean-Pierre Benoit, notre concepteur d'effets spéciaux. On se connaît depuis 1980 où je faisais un spectacle de café-théâtre à Pigalle. Un soir, un jeune homme se présenta et me demanda le secret de la « canne volante ». C'était lui... (Aujourd'hui, Endemol lui demande les secrets du « flying ». Marrant !). Lévitations, mega-illusions, femmes sciées à gogo et d'autres babioles n'ont pas de secret pour lui, sauf que rien n'est prêt avant le tournage. Pendant le tournage non plus, cela donne une dimension supplémentaire à cette production. Suspense jusqu'au dernier moment, du Hitchcock à l'état pur !

Je commence à comprendre le sens de l'émission : on montre un tour, simple, et l'on donne une explication que le public et quelques invités d'honneur (stars de catégorie B) doivent deviner. Quand tout le monde pense avoir compris, on fait la même chose, mais en mieux, et personne ne comprend quoi que ce soit, on les enc... donc à sec ! Pour corser tout ça, les « explications » sont souvent impossibles à réaliser, mais les gens ne le savent pas. Vicieux et drôle !

J'y prends goût, mais nous sommes toujours convaincus que nous sommes filmés par des caméras invisibles pendant ces réunions, le « big brother » Endemol circule dans nos esprits comme un fantôme.

28 août : Jour J : mon premier jour de tournage!! Nous sommes tous habillés pareils, « men in black » et Caroline en « woman in black » pour des raisons biologiques. À l'ordre du jour : nos disparitions ! Je ne sais toujours pas ce qu'il faut faire ; on me dit de tomber en arrière sur un matelas et de présenter en même temps la séquence. Chiche ! C'est plus facile qu'une levée double. On répète pendant quelques minutes, je dis n'importe quoi et nous tombons en arrière sur un matelas, comme des pommes mûres. Ah oui, j'avais oublié : une centaine de personnes sont là pour nous encourager. J'ignore où la prod' a trouvé ces gens adorables, car *La Plaine Saint-Denis* ressemble la nuit à la face cachée de la lune, mais les spectateurs étaient bien présents. C'était charmant, ambiance club med'. Nous contrôlons l'image : je suis étonné, car c'est étonnant ! Un doute me vint à l'esprit : et si le script était bon, car *Errare humanum est* ! Ça se corse avec la *vraie* disparition. Je me trouve sur une plateforme en plexi et l'on me fout un foulard rose — ma couleur préférée — dans les pattes et l'on me dit : « Otto, tu ne sautes pas ! ». Je n'ai pas vraiment compris le trucage ; dans le foulard, il y avait des têtes en mousse. Jean Pierre plante encore quelques clous à côté de mes doigts, et quand je laisse tomber le foulard, mes compères n'étaient plus là. Ce n'était pas nécessaire de jouer comme Depardieu, car j'étais *vraiment* surpris de me retrouver seul sur la plateforme. Heureusement, j'ai compris qu'il ne fallait pas sauter cette fois-ci, car derrière moi il n'y avait que du béton et une grande caméra-grue comme je n'en avais jamais vu de ma vie. Selon Josselin, assistant de la production, 3 années ESRA, 472 stages et 2500 émissions à son actif, il s'agissait du « meilleur grutier de la télé française ». Ahhhhh ! Je dis mon texte que le Saint-Esprit me murmure dans l'oreille. Il paraît que dans des situations extrêmes, on accomplit des miracles ; je suis maintenant convaincu que Prévert a sûrement écrit les dialogues des *Enfants du paradis* en tombant tête en arrière sur un matelas. Le plus étonnant était pour moi le fait que des paroles écrites par personne, introuvables dans le script, venaient sur mes lèvres sans que je m'en aperçoive. J'aperçois donc mes trois collègues derrière la caméra, au volant d'un camion et au milieu du parking ; tout le monde est étonné, moi aussi ! On fonce dans le car régie pour voir les enregistrements : la caverne de George Lucas ! Une cinquantaine d'écrans, 20 mystérieux techniciens et plein

de machines infernales. Après 30 ans d'expérience à la télé, j'ai l'impression de me retrouver à la NASA. Enfin, je trouve le moniteur de l'image, c'était entre la console de son n° 8 et l'enchanteur n° 12... Avec seulement un essai, nos disparitions sont dans la boîte et la musique est rajoutée deux minutes plus tard ! Ce qui est logique, car entre le dernier shoot et le montage son, il y avait 90 secondes, donc 1 minute et demie de temps libre pour que le mec du son fasse son travail ! Il paraît qu'il a même eu le temps de fumer une clope, d'engueuler sa femme et de toucher les fesses de la scripte... Rapidité, efficacité et précision ! Vive Endemol ! Il est maintenant trois heures du matin, rendez-vous le lendemain à 9 heures 32 minutes.

29 août : Je ne trouve pas le studio. Normal, hier, il n'y en avait pas. 1000 mètres carrés, des décors clignotants, coulissants, impressionnants, riches, kitch mais pas trop ploucs ! Marcel* voulait des pyramides renversées, symbole de l'insurrection contre le pouvoir, une chose que seul mon subconscient pouvait comprendre. Les hôtes sont en tailleur gris, les mecs avec des oreillettes : la *sécurité*. Ohlala ! Ça sent le travail... Nous répétons au fur et à mesure que les accessoires arrivent. Jean Pierre livre ses bricolages, parfois encore humides, en dernière seconde, il ne dort plus depuis des mois. Le metteur en scène donne ses indications comme des tuyaux clandestins du tiercé, ce qui veut dire que nous avons une liberté artistique quasi totale. On me fout une « *femme sciée* » entre les mains. Je ne savais même pas comment ça marchait ; donc, je décide de ne rien toucher et de laisser faire *la femme sciée* par mes collègues pendant que je me vernissais les ongles. Il paraît que l'idée de l'illusionniste qui ne fout rien était drôle. Sauf avec moi, c'était la triste vérité... Selon Dani Lary qui a vu et aimé (!) l'émission, c'était « la plus belle femme sciée du monde » ! À l'idée que nous devons présenter un spectacle le soir même devant 500 personnes au studio et en passant aussi pour 3 millions de téléspectateurs, nous sommes tellement paniqués, qu'il devrait y avoir une harmonie entre nous, semblable aux dernières heures du TITANIC. Nous avons frôlé l'Iceberg, mais le naufrage n'a pas eu lieu.

Il est 20 heures : Le public entre, avec eux les 3 invités d'honneur, DAVE, ARMELLE et BOSSO. Nous étions tant occupés de répéter les tours que nous sommes trop fatigués pour avoir le trac. Je découvre un nouveau présentateur, Stéphane ROTENBERG, qui a le secret de mettre tout le monde en confiance. Il

nous porte, nous enveloppe de ses paroles ; il conditionne, il baratine le public tellement qu'ils nous prennent pour des Copperfield ; il nous met les « stars » à nos pieds, parfois il arrive même à les rendre spirituels. Du travail d'orfèvre ! Le spectacle avance, une centaine de techniciens nous donne un air d'Hollywood ; nous osons, nous nous libérons. Ça dure jusqu'à 2 heures du matin : pas un seul spectateur n'a quitté la salle pour prendre le dernier métro. Et si l'émission n'était pas un désastre ? Nous prenons cette hypothèse, à priori farfelue, en option.

30 août : Après 4 heures de sommeil (zéro heure pour Jean Pierre; ce n'est pas grave, il commence à s'habituer), nous nous retrouvons de nouveau à La Plaine Saint-Denis pour le dernier jour de tournage, bientôt c'est fini ! Je me souviens avec nostalgie des télés, où j'étais engagé seulement comme guest star ! Pour Stefan, ça devient chaud : aujourd'hui, c'est le jour où il doit faire son « flying ». Pas un flying à la con, non, il doit se promener sur des fontaines d'eau, sauter de l'une à l'autre et cela avec une machinerie pas encore terminée. Tout cela à 10 mètres au-dessus du sol, sans filet, au-dessus d'une piscine avec des piques de fontaines prêtes à empaler n'importe qui...

18 heures : Remplissage de la piscine, répétition. Première alerte cardiaque de Marcel*, mais son état est stable.

19 heures : Heure de la prière, Musulmans et Chrétiens réunis.

20 heures : Tournage du flying, sans public pour leur éviter la vue d'un corps écrasé et empalé. Pauvre Stefan, on l'aimait bien !

21 heures : Tout est dans la boîte, Stephan a lévité sur les fontaines, à faire pâlir de jalousie Mary POPPINS ; Caroline a dansé au sol « Singing in the rain », nous remercions Dieu. Marcel* aura sa deuxième attaque cardiaque, mais les médecins sont optimistes, on vide la piscine et le spectacle peut commencer.

22 heures : Début du tournage avec le public. Comme hier, personne ne quitte la salle, même pas pour pisser. Nous découvrons que les hôtes en gris ont l'accès au bar et au whisky. Nous travaillons, nous rigolons, les enfants de Gaétan (5 et 17 ans) s'éclatent, tout le monde semble heureux... Ça se termine vers 3 heures du mat', j'ai vu les premières images et je pense : « Et si l'émission était un succès ?? »

31 août : M6 nous convoque pour une Conférence de Presse au Bois de Boulogne pour fêter, en présence de nombreuses putes, la nouvelle grille de pro-

grammes. Nous avons préparé une bonne séquence pour cette conf' de Presse. Mais après avoir vu notre contribution à la répétition, la direction de M6 nous libère aussitôt et l'on nous déconseille vivement de venir au cocktail. Je sais pourquoi : M6 doit nous considérer comme des grandes stars et notre venue aurait provoqué une émeute par des fans en chaleur...

16 septembre : La diffusion ! 3 600 000 spectateurs.

Partie 2 (2007)

15 juin 2007 : Après le succès des numéros 1 et 2 des « MAGICIENS : LEURS PLUS GRANDS SECRETS », Marcel* me téléphone pour me proposer de faire encore deux émissions. Je dis immédiatement « oui » en précisant qu'en faveur de M6, je refuserai toute autre proposition pour ces dates.

16 juin : Mon agence me téléphone pour me proposer de travailler dans un théâtre à Berlin, le fameux *Wintergarten* pour août et septembre. Je leur réponds :
— *Foutez-vous le contrat germanique dans le cul, M6 veut faire de moi une star !*

17 juin : Je demande au producteur de l'émission de me communiquer les dates du tournage.

— *Tard dans l'automne, tu peux tranquillement accepter ton ménage en Allemagne.*

Je rappelle mon agence et lui dis :

— *Veuillez avoir la gentillesse de sortir le contrat du Wintergarten de votre cul ; aller à Berlin est mon rêve depuis toujours.*

20 juin : Marcel* me communique, à ma grande surprise, que les dates seraient avancées, autour du 11 septembre (!).

J'hésite entre meurtre, suicide, ou acte terroriste, mais : « l'Allemagne est signé et M6, ça sera sans moi ! Et toc ! »

1er août : Je commence mon contrat à Berlin et j'ai une idée de génie : et si je travaillais comme un porc et mettais mes gags les plus sordides et les plus vulgaires dans mon numéro, peut-être que je serais viré et que je pourrais aller faire l'émission ? « *LE COUSSIN PÉTEUR* », « *LA FARANDOLE DES LAPINS ÉCRASÉS* », « *LE TABOURET ENCULEUR* », et « *LE VOMI SUR SCÈNE* » auront une glorieuse première à Berlin. Mais au lieu de me virer, les Allemands trouvent tout cela très drôle, voire poétique et ils me proposent une prolongation. Fichtre ! Je perds à tout jamais l'espoir de me rendre libre pour devenir une star sur M6.

15 août : Marcel* me téléphone en pleine canicule d'été à Berlin — il faisait 10 degrés, on pouvait sortir sans gants — pour me donner les dates exactes : *11 et 18 septembre*. Je n'en crois pas mes oreilles ni mes yeux, mais ce sont exactement les jours de relâche à Berlin !! Coïncidence, geste de Dieu ou hasard, je ne le sais point, mais me revoilà de nouveau dans l'équipe. Je ne pouvais pas participer au scénario pour des raisons géographiques, cependant j'apprends avec bonheur qu'avec ma copine Caroline, nous serons de nouveau les deux potiches. De temps en temps, je reçois d'étranges emails de 70 pages avec quelques plans des grandes illusions ; titre de ces envois : « *11 septembre* » (!). Chaque fois que je fais imprimer ce document « *11 septembre* » dans l'Internet café tenu par des Turcs, je récolte des regards admiratifs et pleins de sympathie...

10 septembre : Grand départ de Berlin (via Frankfort, Téhéran et Kaboul) puis Paris. Il n'y avait pas de vol direct, disait M6 ! J'arrive le soir au bureau et j'apprends que pour le lendemain je dois :

- Faire léviter une voiture
- Inter changer deux personnages dans deux voitures
- Dormir, me laver (facultatif) et revenir le lendemain pour le tournage en plein air et pendant la nuit.

Ce fut mémorable : Les spectateurs témoins ont fait semblant de ne rien voir des trucages ; Stefan et Caroline étaient à mes côtés, et j'avais une liberté totale pour improviser un texte. Le paradis quoi...

Pour la « lévitation » de la voiture, qui pendulait comme un arlequin dans le vent, voici la recette :

La voiture qui lévite :

Effet : Une voiture lévite, au milieu des spectateurs, sur un parking en plein air. Époustouflant !

Matériel : Une voiture, 50 pilules d'ecstasy, 1 comprimé de lexomil, une grue avec des fils de fer, un comédien (actor studio de préférence), 50 spectateurs choisis au hasard, un chef opérateur professionnel.

Secret : Vous accrochez la voiture à des fils de fer et vous donnez un lexomil au conducteur de la grue, pour qu'il tire la voiture lentement en l'air. Vous mettez les spectateurs sous ecta (sinon, deux hectolitres de pinard feront à peu près le même effet). L'opérateur tire la voiture vers le ciel, le comédien fait semblant de se mettre en transe, les spectateurs sont euphoriques quoiqu'il arrive et le chef opérateur monte les images comme il l'a appris à la FEMIS (école supérieure de cinéma).

Je n'étais pas trop convaincu que le public, ayant le privilège d'assister à cette mega-illusion, soit complètement persuadé de mes dons d'illusionniste. C'est pourquoi je leur ai présenté un peu de close-up, notamment la célèbre « passe-synthèse » d'Edernac, tandis que pour le changement des deux personnes dans les deux voitures, j'inventais un texte que même Chantale Goya aurait refusé, car trop primaire...

Vers 3 heures du matin, tout était enregistré, au revoir et à dans une semaine ! Et je m'envole vers Berlin le 12 septembre.

17 septembre : Les choses se corsent, levé à 5 heures du matin, arrivé à Roissy vers 10 heures. Au Studio 130, on est déjà en pleine panique, je suis en

retard, mais l'éléphant l'est aussi. Enfin pas trop, parce qu'après le déjeuner où je fêtais avec 2 litres de vin rouge les retrouvailles avec Caroline et les autres copains, je me trouve sur un gros plateau décoré en salle de répétition. Je réalise qu'un immense monte-charge descend lentement comme un ascenseur. J'ai juste le temps de crier :

— *Attention, vous allez écraser un éléphant !*

Il y avait vraiment un éléphant au-dessous. C'était prévu, mais moi, je ne le savais pas. Tout à coup, l'éléphant se trouve à côté de moi et j'entends :

— *On va couper ça au montage.*

Le « ça » était ma remarque en faveur de la bête. Je remercie de tout mon cœur la personne qui a fait le montage : un boulot d'orfèvre. Mon étonnement pour l'apparition de l'éléphant était, paraît-il, très naturel...

Pour le reste du tournage, je n'ai plus de souvenirs, sauf que pour le dîner, on a encore eu du vin rouge et que Marcel* me trouvait « un peu fatigué ». Le mot était faible. Mon corps hésitait entre hypoglycémie, coma éthylique et crise nerveuse, et je ne comprenais plus grand-chose. Un moment donné, après avoir accepté quelques sympathiques remontants que les hôtes d'Endemol nous proposaient, j'ai dû faire mon numéro de cannes sur une patinoire (les semelles en cuir sont les ennemies jurées d'un plancher ciré, maintenant je le sais).

Plus tard, vers 2 heures du matin, Marcel* nous explique un tour avec de grosses valises en carton et une broyeuse géante qui devait broyer ces valises ; mais elle broyait mal et il n'y a eu que 10 grammes de poussière, c'est-à-dire le contenu d'un cendrier, qui sont sortis... Caroline et moi, nous n'avions rien compris au déroulement du tour — nous ne faisons pas partie de l'équipe des créateurs — le public non plus n'a rien pigé pour les mêmes raisons, Dieu peut-être !

À un autre moment, j'ai vu Gaétan changer la couleur de deux boules de tennis à l'aide d'une machine infernale de 150 kg. Enfin bref, je ne voyais plus « où était la réalité et où était la fiction », (je cite Éric Antoine, qui était venu renforcer notre équipe de choc).

18 septembre : On tourne l'épisode n° 4 de notre série et nous sommes en pleine forme ! Déjeuner avec du Bourgogne cette fois-ci, puis on répète nos merveilles.

Pour la séquence « *LE JUS DE LAPIN* » ou « *LE LAPIN DANS LE MIXER* », j'ai une longue et importante discussion avec Éric Antoine sur la mémoire sensorielle et émotive chère à Strasberg (actor studio bien sûr), et après seulement 2 heures de discussion, nous tombons d'accord : le texte de Chantale Goya sur *Le lapin qui tue le chasseur* doit être interprété avec beaucoup de *distançiation à la Brecht* !

Je me souviens également d'une séquence avec une Malle des Indes complètement transparente, inventée par Bakner, et de plein d'autres belles choses, mais la plus grosse surprise, je l'ai eu après les diffusions sur M6 : une centaine de personnes m'ont demandé le secret de la voiture qui lévite... Étonnant, non ?

CONCLUSION :

Ce volet de 4 émissions laisse toutefois un goût amer, une déception. Selon l'usage, pour faire de la télé, il faut coucher ! Notre producteur a toujours refusé toute proposition de ce genre. Ce n'est pas professionnel, nous sommes déçus, une vieille tradition se perd !

** nom changé par la rédaction*

Dans les griffes de Franco Dragone

*« Malheureusement nous n'avons pas de budget ! »
(Constance Rozon, directrice de l'agence JUSTE POUR RIRE,
150 employés fixes, 4000 en plein Festival)*

Avril 2006 : Cet été-là, j'avais 61 ans et j'étais parfaitement heureux, car Gilbert ROZON m'annonce une grande nouvelle qui va bouleverser le monde des variétés : l'entreprise « Juste pour rire » est en train de lancer le plus grand spectacle visuel du monde, et ce, sous la mise en scène de Franco DRAGONE, metteur en scène des Cirques du Soleil, de la lune, de Céline la Dionne et de plein d'autres spectacles de luxe à Las Vegas.

Je commence déjà par faire une flaque en me voyant figurer en haut de l'affiche. Ce n'était pas la peine, car Éric Antoine me confie :

— Otto tu sais, j'adore ton numéro et Gilbert ROZON (chef de l'entreprise Juste pour rire, grand visionnaire ; oui c'est celui qui a sorti Charles Trenet de la naphthaline ; oui c'est celui qui a rendu célèbre Brachetti...) m'a dit qu'il me veut dans le spectacle et il compte sur moi pour faire ton numéro comique.

J'en prends bonne note, je ne me voyais plus en haut de l'affiche, mais plutôt en bas du générique sous la rubrique « remerciements » ou « nécrologie ». Sniff!

Décembre 2006 :

Mon agence me contacte pour un rendez-vous avec Pierre-Phillipe, la main droite de Dragone. Qui c'est? C'est le metteur en scène attitré de Franco Dragone. Sur ma stupide question : « Mais que fait donc Franco ? », on me répond que Franco et lui c'est pareil, ils travaillent main dans la main. Traduction : Franco signe, Franco encaisse, Pierre-Philippe fait le travail. Pierre-Philippe m'explique le concept du spectacle : un décor est spécialement conçu pour nous, c'est une espèce de maison des fous où les artistes sortent et rentrent au fur et à mesure d'un scénario encore un peu flou. Nous picolons quelques bouteilles et nous devenons amis. Je serai, selon Pierre-Philippe, « l'élément perturbateur » et ma jeune fiancée Christa (60 ans, 53 kg) est prévue pour un strip. Les répétitions auront lieu au printemps 2007 à Paris et ensuite à Montréal, avec un rodage en banlieue de Montréal puis ce sera le grand lancement à Montréal, puis 10 ans (minimum) de tournée mondiale.

Avril 2007 :

Ça devient sérieux, car Constance Rozon, la sœur de Gilbert, et quelques autres hautes personnalités de l'entreprise, vient à Paris pour discuter scénario et cachet. Je suis tellement impressionné par leur ignorance de tout ce qui touche le spectacle que je me sniffe dans la nuit même une overdose de 2 grammes de CC, ce qui me provoque une dépression de 6 mois. Cette dépression a sauvé ma « survie » sur place, car je me foutais de tout ce qui se passerait et je devenais par accident, sublime et irremplaçable.

Juin 2007 :

Nouvelle visite de Pierre-Philippe — toujours la main droite de Dragone — et de la directrice du casting, Luce ROZON ainsi que de sa sœur jumelle Lucie. Nous avons bien mangé et bien bu, tandis que des répétitions acharnées avaient lieu, dans une salle de théâtre à Paris, louée pour cette occasion. Pas pour moi, mais pour les jeunes espoirs qui auront l'honneur d'interpréter les numéros des vieilles légendes, en grande partie pas disponibles, car décédées

ou trop riches ou pas transportables pour des raisons médicales. Je les cite dans le désordre : George CARL, Ted BOO, Mac RONNAY, Mister BEAN, Bobby LAPOINTE et Gérard SETY. Puisque je ne suis pas encore mort, pas cher, et surtout transportable, j'aurai l'honneur d'interpréter mes œuvres moi-même. On repicole, on remange et on rigole pas mal.

Éric ANTOINE, qui aurait dû faire le numéro de bulles de savon de Ted BOO, est le premier à déclarer forfait, car Boo ne veut pas donner la recette de ses bulles, avant d'avoir encaissé un chèque... Les numéros des légendes sont par la suite devenus méconnaissables.

Les attractions disponibles, nous, nous sommes restés les mercenaires, les esclaves, les jouets de Dragone. Que le lecteur m'excuse ! J'anticipe trop, nous sommes toujours en juin, le monde tourne encore rond. Pendant la nuit, j'ai l'honneur de retirer un CD avec une musique que l'on a spécialement conçu pour moi. Il s'agit d'une copie d'une musique d'ascenseur que je trouve particulièrement nulle, mais je m'en fous car je suis toujours en dépression.

1er juillet :

Départ pour Montréal, Canada Airlines, classe économique, juste à côté des bestiaux, arrivée à Montréal. On nous emmène dans nos appartements, on rigole, et je fais connaissance de toute la troupe : un comique anglais, un autre comique hongrois, un équilibriste portugais, et Brachetti comme présentateur. Selon le génial scénario, il n'avait pas le droit de parler ni de montrer ses transformations, tout ça c'était un peu flou. Lui, moi et Dani Daniels, nous étions parmi les survivants de cette « Staracademie » qui commencera le lendemain...

2 juillet :

La première répétition a eu lieu dans une salle de la banlieue Nord. Nous arrivons, la scène est vide, car le décor - 300 000\$ HT — ne sera prêt que plus tard. Mais nous pouvons répéter nos déplacements : les marches seront remplacées par des bandes de scotch, les rideaux par des ficelles, et les podiums par

des barres en fer. J'aperçois l'orchestre, un groupe de rock ; je fais connaissance avec d'autres artistes, techniciens, éclairagistes et – surprise – je me retrouve avec le frère et la fille de Dominique Webb qui ont apporté le fameux piano volant que je connais depuis un demi-siècle : 30 tonnes d'acier et de la ferraille des feu Usines Usinor. Ce piano est prévu pour le finale du show. Aucun de nous ne connaît le script, car il change tous les jours, mais nous commençons par prendre connaissance de nos interventions : une chorégraphe se charge de nous apprendre la danse contemporaine. Ça durera des journées, aucun de ses pas ne sera retenu pour le spectacle définitif.

3 au 10 juillet :

Dans une ambiance mi-émeute mi-désespoir, nous essayons de déchiffrer et de deviner les ordres du metteur en scène, Pierre-Philippe. Toujours pas la moindre ombre de Franco Dragone. IBARO, un peintre français, manifestement fou, doit exécuter un tableau pour l'avant-finale, et il nous explique pourquoi il est génial ; Charlie CHUCK, le comique anglais essaie depuis une semaine de se familiariser avec le piano volant (le piano et lui, 60 ans chacun) ; un marionnettiste québécois joue sans décor ; RYO, un Japonais qui ne parle que le japonais, passe son temps par dire « yes » et « oui » ; Brachetti, le présentateur, essaie de déchiffrer — en vain — les ordres du metteur en scène et moi, je commence à semer le doute : « Et si la production faisait exprès de monter le plus mauvais spectacle du monde pour prouver au fisc qu'ils perdent des millions et cela avec les meilleurs artistes du monde ? » Dans ces répétitions, j'ai assisté à un « hommage » à George Carl, un autre à Mister Bean et encore un à Bobby LAPOINTE. Ah oui, j'ai oublié le numéro de Brachetti qui rendait un « hommage » à Gérard SETY. Tout cela était tellement absurde que l'on a même pas reconnu les originaux.

Le top du top des répétitions avec Pierre-Philippe eut lieu un matin : toute la troupe devait regarder l'entrée de Brachetti, donc tourner la tête. Nous essayâmes de tourner la tête vers la droite comme si l'on apercevait quelqu'un. Malheur ! Nous devons tourner la tête à droite, car justement à droite il n'y aurait personne, et c'est ça qui devait nous étonner... Donc, 3 heures de tourne-

ments de tête avec la bonne « intention » selon Pierre-Philippe. Après l'arrivée de Franco Dragone (voir plus tard) nous ne tournions plus la tête à droite, mais dans tous les sens.

12 juillet :

La camionnette qui sert normalement pour transporter le fumier, sauf pendant le festival où elle est réservée pour les artistes, nous emmène dans une autre salle : la salle municipale de LAVAL, là où on va donner 8 shows à partir du lendemain. Personne n'a encore vu le décor, personne ne connaît les prestations des autres. Il est 19 heures, et dans le programme de la journée est indiqué : « marche dans le décor ». Nous marchons donc dans un décor assez compliqué et encore humide par la peinture, et qui n'avait rien à voir avec les barres de fer de l'autre théâtre. Nous apprenons que chacun devra faire sa prestation complète pour que tout le monde puisse apprécier à quel chef-d'œuvre il donne sa contribution. J'aperçois une ombre qui rase les murs : Gilbert Rozon était venu incognito pour assister à ce filage.

Je pèse mes mots : j'ai assisté à l'un des spectacles les plus drôles de ma vie ! C'est un de ces moments privilégiés dont on se souvient jusqu'à sa mort. Entre le piano qui ne rentre pas dans les coulisses et qu'il fallait démonter en plein spectacle ; Charlie CHUCK qui montrait enfin son numéro, qui consistait à démolir une batterie flambant neuve avec une batte de baseball ; la tête de Rozon — devenue verte — qui hésitait entre suicide et meurtre, et les nombreux pièges du décor, je ne savais pas à qui donner la palme. Personnellement, je l'aurais donné à CHABBA, un humoriste hongrois qui interprétait un violoniste oubliant son violon et qui essayait de cacher cet oubli et de « meubler ». C'était sans musique, sans bruitage et en pleine lumière et ça durait dix longues minutes.

Malheureusement, ni le metteur en scène ni les techniciens n'ont compris, car Chabba oeuvrait dans une indifférence inquiétante pendant que nous parlions entre nous. Personne n'avait saisi que c'était déjà le sketch : tout le monde attendait qu'il trouve son violon et qu'il commence enfin... Une petite tendresse aussi pour Ibaro, le peintre génial, qui fabriquait un tableau de 10 mètres sur 20 d'une laideur exceptionnelle. On hissait le tableau dans les cintres et la peinture

coulait sur nous tous pendant le finale. Du HELLZAPOPPINS à l'état pur ! Un régal ! Quand je pense qu'il n'existe aucune vidéo de cette orgie, je pleure, je pleure et je pleure !

12 juillet :

On nous téléphone, cette fois-ci pas pour nous chercher pour une dernière répétition à 6 heures du matin, mais pour une réunion à 15 heures. Ce fut la réunion la plus délirante de ma vie : je tiens à préciser que j'étais toujours en dépression à cause de mon overdose du mois d'avril et que je faisais tout pour être viré. Je n'ai pas réussi, d'autres oui... et ils ne l'ont même pas fait exprès. Dans un moment de faiblesse, j'ai même proposé à la productrice Giselle de lui faire cadeau de mon salaire à condition qu'elle me vire. Malheureusement, seule la première partie de ma proposition fut acceptée.

Nous sommes donc tous dans la salle de réunion. Les artistes, les musiciens, la productrice et le big boss Gilbert Rozon himself. Je ne vois nulle part le metteur en scène Pierre-Philippe. Rozon commence par ces mots inoubliables :

— *Vous avez durement travaillé et je respecte votre dévouement.*

Puis, il nous explique que Pierre-Philippe ne fera plus partie de la production (ah bon, sans blague !...), qu'il a téléphoné à Dragone pour qu'il vienne prendre en main sa mise en scène et que la « Première » devra être retardée. En ce qui concerne la moitié des artistes, Rozon affirme « qu'ils seraient peut-être plus heureux ailleurs », ce qui voulait dire qu'ils étaient virés. Starac' at his best !!

13 juillet :

De nouveaux artistes débarquent ; je reconnais la troupe de « La clique », un spectacle underground qui joue également à Montréal, et l'on annonce que Dragone va arriver. Mais d'abord, nous devons faire chacun notre numéro pour une caméra, pour que le maître — ou plutôt ses assistants — puissent regarder

nos numéros. Je tiens à préciser que les préparations pour « the biggest show on earth » durent depuis déjà un an.

L'arrivée de Franco DRAGONE :

— **10 h** : la petite camionnette qui a déjà servi pendant la guerre du feu nous emmène au théâtre... On nous demande d'attendre, en costume de scène. (Je décide que mon costume de scène sera un t-shirt et un jean...).

— **10 h 32** : l'arrivée du groupe « La clique » que DRAGONE a fait engager pour renforcer le spectacle. Ils font un spectacle à Montréal et c'est une bonne occasion pour eux de doubler leur salaire. Retrouvailles émouvantes avec quelques copains et copines que je connaissais déjà, notamment avec Ursula Martinez. Oui, c'est celle qui se fout à poil avec son foulard rouge. Nous sommes soeurs !

— **11 h 03** : ceux qui veulent, peuvent encore faire leur numéro pour une autre caméra pour faciliter, à DRAGONE, sa difficile tâche.

— **12 h 26** : on nous annonce que Franco DRAGONE est bien dans l'avion vers Montréal. Nous nageons dans le bonheur et nous attendons.

— **13 h 10** : les assistants de DRAGONE arrivent : JULIO et AMANDA. Ils nous disent que Franco va venir et que l'on doit quitter la salle de théâtre. La colère monte, mais nous quittons le théâtre.

— **13 h 13** : les assistants nous demandent de revenir dans la salle, c'était un malentendu ; on avait le droit de quitter la salle, mais ce n'était pas un ordre.

— **13 h 15** : il arrive ! Un Monsieur, que dis-je, un Gentleman entre, salue et nous disons bonjour. Ce n'était pas la peine, car il s'agissait seulement du chauffeur de Dragone. Une autre personne vient (son secrétaire ou je ne sais pas quoi), puis encore un autre et enfin DRAGONE est là. Franco DRAGONE himself ! Il nous explique que l'on va recommencer le spectacle « de zéro » et que ça sera très bien, et si on met un peu de bonne volonté, ça ne sera pas mal, etc... etc... Par la suite nous appelions Dragone « La VOIX », car une voix douce et gentille nous donne via un micro ses impressions et ses suggestions, venant de l'obscurité des profondeurs de la salle.

Même les licenciements se feront par « voix-off ». La mémorable phrase sortant de nulle part : « Y a-t-il quelqu'un qui peut expliquer à RYO qu'il ne fera plus partie du spectacle ? » est entrée dans le subconscient collectif.

La phrase de la semaine fut : Pierre-Phillipe traverse trois fois l'Atlantique pour nous parler, Dragone ne traverse même pas la salle. Nous apprenons par la bouche du Maître qu'il avait regardé dans l'avion nos DVD et qu'il nous connaît maintenant et qu'il nous aime. Connaît-il aussi le script du show ?

14 juillet :

Nous répétons le début du spectacle, c'est-à-dire Franco nous fait traverser la scène. Je me fous de sa gueule et j'étrangle un lapin pendant ma traversée. Franco trouve cela génial et le lapin devient le leitmotiv du spectacle. Mon lapin mort revient au moins 10 fois... Après le strip de l'adorable Ursula MARTINEZ, il demande à quelques femmes de venir sur scène et de se foutre à poil. J'obéis, dans un sombre espoir de licenciement et Dragone trouve ça drôle. Soudain, Dragone a un flash génial: il lui faut absolument cinq saxophonistes sur scène et cela tout de suite ! 12 heures plus tard cinq saxophonistes débarquent directement de France. Nous répétons jusqu'au lendemain, jour, et une partie de la nuit, car demain c'est la « Première ».

15 juillet :

Nous attendons Dragone qui arrive avec sa troupe vers 13 heures : il y aura un filage, le spectacle aura lieu le soir même. Le public n'a pas jeté de pierres, donc on pense que les répétitions appartiennent au passé... Erreur : après le show, on nous annonce que Dragone a eu un autre flash génial : il veut une trapéziste et un autre danseur de break — nous avons déjà SALAH, gagnant de « l'incroyable star » sur M6. Nous apprenons qu'il faut encore répéter, la trapéziste arriva 12 heures plus tard.

Backstage à La clique, Printemps 2010, Bobino. J'ai travaillé pendant trois mois avec cette troupe, c'était puissant ! (photo Otto Wessely)



16 juillet :

Dragone nous fait traverser la scène des dizaines de fois pour donner du rythme au spectacle. C'est un Monsieur très ouvert : chaque fois qu'un artiste fait une suggestion, Dragone écoute. Et dans la plupart des cas, il accepte. Ça prouve que le Dieu des metteurs en scène a de l'humour et de la compassion, d'où aussi sa réputation de faire sortir le meilleur de chacun. Sa recette : écoute, humour, ouverture d'esprit et sensibilité.

J'apprends également, au sujet des gags, qu'il ne faut pas les jouer, car « dès qu'on joue, on joue déjà faux ! » Ces paroles deviennent ma nourriture artistique, je partage cette opinion depuis longtemps. Mais une fois, c'était trop : nous étions en train de répéter le finale du show, c'est-à-dire qu'après une tempête de neige nous devions venir en avant-scène et grelotter de froid, de faim et de désespoir.

— Regardez Otto, il fait ça bien. On n'a pas l'impression qu'il joue, on dirait qu'il a froid.

C'était facile ! Je venais de l'extérieur où il faisait 45 degrés et je suis descendu dans ce théâtre climatisé à mort : j'avais tellement froid que j'ai cru mourir et étais réellement rongé par le désespoir. Je ne l'ai jamais dit à Dragone pour ne pas casser ses rêves. Nous nous adorions mutuellement.

23 juillet :

1 jour de relâche. Nous étions avec « La clique », je ne me souviens plus de rien, les ecstas étaient de bonne qualité !

24 juillet :

On change de théâtre ; nous déménageons pour cette dernière semaine au THÉÂTRE ST DENIS, 2200 places, le quartier général du Festival. Et les répétitions reprennent. Dragone trouve certains numéros « un peu faibles ». C'étaient,

sans qu'il ne le soupçonnât, les hommages aux artistes disparus... Puisque ce n'était pas annoncé comme des hommages, personne ne pouvait le deviner... C'était horrible ! Comment voulez-vous que le public, voire Dragone, le sache ! ? Les défunts à qui on rendait ces « hommages » en forme de mauvaises copies, ne se retournaient plus dans leurs tombes, ils faisaient le ventilateur ! Tout cela fut filmé par une télévision, massacré par la Presse, mais aimé par le public et je supposais que c'était le début de la tournée de dix ans.

Nous sommes partis le 30 juillet, dix jours plus tard donc, et l'on nous a promis que cela recommencerait l'année prochaine. Je suis sans nouvelles depuis, il me manque encore 3000 € sur mon compte, mais je ne suis pas mesquin... car un stage avec Dragone : quelle leçon !

Dans l'avion, l'assistant de Dragone, le beau JUGLIO, m'apporte un verre de champagne – il voyageait en « business class ».

– *Mais oui Otto, avec Dragone, on voyage business ou pas du tout.*

Je songe que dans une autre vie, je serai metteur en scène... ou assistant de metteur en scène... ou producteur... ou pute.

À l'instant (15 octobre 2009, 14 h 30) où j'écris ces lignes — la transmission de pensée existe — je reçois un coup de fil de Gilbert ROZON qui compte sur ma participation pour un grand spectacle avec des artistes visuels, sous la direction de Franco DRAGONE, et qui est prévu pour au moins 10 ans de tournée mondiale. La vie est un éternel recommencement, mais je l'ai déjà dit...



C'est l'entracte !

« Il n'est pas vrai, que le mal, la destruction, la perversion, font nécessairement partie de l'existence humaine, même si on le répète sans arrêt. Mais il est vrai que le mal se reproduit sans cesse, et qu'il engendre pour des millions d'êtres humains, un océan de souffrance qui pourrait aussi être évité. Lorsque sera levée l'ignorance résultant des refoulements de l'enfance, et que l'humanité sera réveillée, cette production du mal pourra prendre fin ».

Alice Miller

Aujourd'hui j'ai 65 ans et je suis parfaitement heureux...

Je viens juste de demander ma retraite. Quarante ans d'une vie professionnelle défilent devant mes yeux ; chaque contrat, chaque vignette, chaque fiche de paie me rappellent des souvenirs... La nostalgie est trop chiant : j'ai foutu tout ce merdier dans un sac et je suis allé voir une entreprise qui s'en charge. 3500 € hors TVA, ça vaut le coup, sinon je « dépressionne » grave ! Et puisque Christa m'a dit que ce n'est qu'un entracte, je décide de ne pas m'en faire. Les contrats arrivent, je vis dans la ville que j'ai choisie, à part quelques grincements par-ci, des petites fuites par-là, je fonctionne encore. Je citais Alice Miller : elle prétend que la maîtrise des refoulements depuis votre enfance, a pour effet que vous ne ferez pas les mêmes erreurs avec vos enfants. Nous avons un fils qui a maintenant 23 ans, un futur cinéaste, et nous sommes fiers de lui. J'ai toujours fait attention de ne pas répéter le comportement de mes parents, respect envers

Alice Miller donc. Jusqu'au jour où mon fils m'a dit que je reproduisais chez lui les mêmes réactions que j'ai eues avec mon père. Rajoutons à cela que j'étais fan de Summerhill — l'éducation antiautoritaire — et le parfait papa était là ! Malheureusement non !

Comment appliquer des règles si l'on refuse soi-même les règles ? Avec le vieillissement, je me rends compte que nous décidons finalement peu. Mon père était économe, mais il était accro aux jeux de casino. J'ai donc tout fait pour ne pas tomber dans la même dépendance ; à Las Vegas, je m'en foutais pas mal des tables de jeu. Et proutsch : je tombe dans la drogue qui ne m'a pas lâché pendant des années. Faut-il donc faire attention partout et tout le temps ? Je dirais non et Molière est d'accord avec moi : « Je hais les coeurs pusillanimes qui, pour trop prévoir, n'osent rien entreprendre », a-t-il dit...

C'est l'entracte, je suce mon esquimau et je fais défiler tous ces êtres qui m'ont donné leur amour, leur amitié et qui ont fait un bout de chemin avec moi. Tout d'abord mon ex-belle soeur Christine. Elle pesait 130 kg et elle avait un coeur de midinette. Elle était grosse, humaine et lucide. Elle me disait depuis toujours, qu'il n'est pas possible d'être irréprochable, mais il faut rester Mensch, rester humain ! Cela m'a accompagné toute ma vie. Être bon est difficile, mais rester Mensch est à la portée de tout le monde... Souvent, je vois des gens qui se calcifient avec l'âge, c'est un grand danger. Rendons donc hommage à tous ces soldats inconnus qui ont prouvé leur humanité :

— À ma vieille copine Barbara, prostituée à Vienne, qui servait toujours un petit casse-croûte à ses clients après la baise : « Ça ne coûte rien d'être gentil » disait-elle

— À ce forain qui m'a engagé en 1970 parce que j'avais faim, il n'avait pas besoin de moi...

— À ce prêtre qui m'a apporté des pilules de Bonheur et Brachetti qui m'avait libéré d'un contrat avec lui, parce que j'étais en dépression, et qu'il avait eu l'intelligence d'insister pour que je revienne dans trois semaines, au lieu de me dire : « Casse-toi ! »

— À cette employée de l'Assedic, qui a bouclé mon dossier d'urgence sans attendre tous les formulaires : « Vous les fournirez plus tard » me dit-elle

- À ce DJ qui m'a offert une cassette avec l'enregistrement live de la soirée
- À ce copain, Michel, qui m'a donné pendant des semaines, des leçons de natation pour que je n'aie plus mal au dos
- À ce psy, à Vienne, qui ne m'a pas fait payer les consultations
- À cette magnifique fille — qui est trop belle pour que vous la méritiez — et qui vous dit après le plan cul : « Aujourd'hui c'était Noël et moi j'étais le cadeau » ; et à ce mec canon qui vous fait une branlette — à l'oeil — dans un sauna sans vous demander quoi que ce soit en échange
- À la bonne femme au Darwins Magic Club, à Las Vegas, qui a su guérir mon mal du pays avec une seule phrase, mais bien ciblée : « It's nice having you here » (c'est formidable que tu sois avec nous ici)
- À ce douanier qui m'a laissé passer la frontière avec une sono contre un pourboire symbolique, et finalement...
- À ce serveur sympathique qui ne vous fait pas payer le triple whisky parce que vous avez fêté votre première fellation : « Si le goût ne part pas avec ça, je ne peux rien pour toi » disait-il...

Aujourd'hui, je regarde à la télé le concert d'ouverture du Mondial de foot en Afrique du Sud. Il y a 20 ans, j'ai passé un an au Boputatswana ; c'était la fin de l'Apartheid. J'ai eu la chance d'assister — en direct — au discours de De Klerck autorisant de nouveau le ANC (African National Congress), illégal pendant des décennies, et — aussi en direct — à la sortie de prison de Mandela. De Klerck et Mandela ont accompli un acte de bravoure et d'humanité pour cette (r)évolution humanitaire. C'est en Afrique du Sud que j'ai croisé le plus de Menschen ; mon fils se souviendra sa vie entière de sa Nanou Patricia, une femme qui parlait quatre langues, qui était drôle, humaine et pauvre... un peu moins pauvre chez moi, mais quand même... À l'époque, je disais que l'Afrique était l'avenir de l'humanité et que l'Afrique du Sud était l'avenir de l'Afrique. J'espère de ne pas m'être trompé. Sun City en Boputatswana reste pour moi inoubliable ; pas à cause du contrat, mais à cause des gens que j'ai eu le privilège d'y rencontrer.

Et finalement, je suis profondément ému par nos 3 illusionnistes nationaux, Jean Régil, Bertran Lotth et Dani Lary ; pas seulement parce qu'ils vont eux-mêmes au charbon — la grande illusion est un travail dur, dur, dur —, mais

ils sont capables de nourrir leur fidèle équipe et faire travailler d'autres artistes dans leurs spectacles et porter des caisses par tonnes. Ils sont restés Mensch !! Leur secret : ils travaillent. Un mot qui m'est étrange...

Une grande leçon d'humanité m'a été donnée par un mec qui s'appelle Saroyan. Un jour, c'était en 2001, j'étais en train de faire un article sur Richard Ross pour un magazine de magie, et je reçois un mail : Cher Monsieur, m'autorisez-vous de me faire un lien sur votre site ? J'ai répondu que je n'avais pas de site, et qu'il n'avait qu'à m'en faire un... Il l'a fait ! Après un mois et 500 heures de travail, mon site était né. Gratuit ! Comment ne pas croire en le Mensch avec des gens pareils ? Mon coach (ne pas confondre avec nègre) pour ce livre s'appelle Lancelot ; je lui ai fait subir l'enfer pendant un an, il s'en sort vivant... ou presque. Il est resté mon guide spirituel. Pourquoi ? Il est resté Mensch... Pour la seconde partie de ma vie, j'espère croiser encore beaucoup plus de Menschen, ce sont eux qui rendent la vie vivable et rien d'autre !

ENTRACTE...

Nous sommes le 13 juillet 2010 : j'ai 65 ans et je suis parfaitement heureux. Pierre ETAIX et sa belle Odile sont venus me voir au Crazy Horse ! Pour Pierre, c'est un long entracte qui prend fin, car il a récupéré les droits de tous ses films. Une bataille judiciaire presque sans fin s'est terminée, en sa faveur. Je suis allé voir YOYO, j'irai voir les autres films, « Le soupirant », « Tant qu'on a la santé » et j'ai l'impression d'avoir de nouveau 18 ans comme quand je les ai vus en Autriche. Pour être franc, je connais Pierre ETAIX depuis plus longtemps que Christa... Il y a des êtres qui traversent votre vie, qui sont là, sans jamais s'imposer.

Dix ans plus tard, je rencontrerai Pierre ETAIX en personne, à l'époque marié avec Annie Fratellini. Quelques années plus tard, le grand ETAIX vint me voir dans un petit café-théâtre et il m'écrivit un article euphorique pour « Paris-

cope ». Nos chemins se croiseront encore plusieurs fois, et toujours accompagnés de petits mots modestes, drôles, gentils et bienveillants. Ce mec est comme un fil rouge dans ma vie, même si on n'a jamais fait de projet ensemble. Quelquefois, il suffit d'exister; il suffit d'un regard, d'un mot sincère pour que la personne fasse partie de votre vie. Ce sont ces liens, invisibles pour notre sens logique, mais indestructibles, qui forment la vie d'un être, d'un Mensch...

On a sifflé une bouteille de Brouilly et on s'est bien marré ce soir du 13 juillet après le spectacle ! Ce ne fut qu'une heure, mais parfois le temps s'arrête. Et de savoir que Pierre Etaix n'a pas désespéré, qu'il a de nouveau plein de projets, ça me comble de joie ! Car à 82 ans, ce n'est qu'un entracte ; la retraite, ce sera pour plus tard ! MERCI ÉTAIX !



Epilogue

sais pas...
Albert Einstein

12 mai 2045 : cet été-là, j'avais 99 ans, et j'étais parfaitement heureux. J'ai décidé — en accord avec mon médecin traitant — de quitter ce monde un jour avant mon centième anniversaire, car l'idée de devenir un vieux con de 100 ans ne me convenait pas.

Plusieurs formules étaient sur le marché, remboursées intégralement par la Sécu. J'ai choisi la formule tradition :

Apéro : MDMA, légèrement triplée, dosée à 130 mg double-montée avec 100 mg MDA 30 minutes après la prise

Hors-d'œuvre : effet toboggan à l'aide d'une pincée de Morphine

Trou normand : 200 mg de CC en une seule prise

Plat principal : MDA + MDMA, dosage à volonté

Dessert : speedball

Digestif : meth-crystal pour permettre les multiples orgasmes qui — finalement — mettront un terme à ma vie terrestre.

J'ai évité les suppléments payants et inutiles.

Le passage dans l'au-delà a été tout simplement merveilleux, le meilleur moment de ma vie, si je peux m'exprimer ainsi.

Je les ai tous retrouvés : les magiciens, les artistes, mes ex, ma famille, sauf mon éditeur Marcel Dupont*. Il était encore sur terre, en train d'éditer la 53ème biographie de Dani LARY dont il est un fan inconditionnel. De plus, il avait quitté ses fonctions au sein de TF1 pour se consacrer entièrement à sa passion : les boîtes. Il devint dans les années 2030 un collectionneur chevronné, pour ne pas dire LE collectionneur de boîtes : boîtes à chaussures, boîtes à bijoux, boîtes pour illusionnistes. Jusqu'en 2010, on utilisait encore des boîtes pour faire apparaître des personnes ou des tigres — même les boîtes de nuit furent l'objet de sa passion : il passait ses après-midi au QUEEN, 102 avenue Sarkozy (ex Champs-Élysées), la célèbre discothèque pour le troisième âge.

David Copperfield se consacrait vers les années 30 à la micro-illusion — il faisait léviter des bactéries — et fut attaqué par un virus de la grippe canine... Il était en train de discuter affaires avec Gilles Arthur. Dani Lary voulait absolument passer dans le spectacle érotique de RATCEKOU, mais la célèbre productrice Lully SAKAGUCCI, qui se consacrait dès les années 40 à la production de spectacles pornos et qui devenait, selon ses admirateurs, La Reine de l'érotisme sans tabou, était contre, car elle m'attendait pour que je puisse intégrer sa troupe de jeunes talents.

Chris ANGELS aussi, était encore parmi les terrestres ; il attendait dans un hospice de vieux son ré-engagement à l'hôtel LUXOR de Las Vegas, l'un de plus vieux hôtels du monde. Vers l'année 2040, il avait préparé son come-back avec un hommage à Houdini et à feu David BLAINE, champion du monde en apnée prolongée en 2018.

Edith PIAF était comme toujours amoureuse et bien sûr malheureuse, ça va de soi. Elle vivait un amour impossible avec Jésus, le fils du patron, mais elle nous faisait souvent l'honneur de participer à la réunion hebdomadaire de l'illégal Magic Club. On y rencontrait RICHIARDI, DAI VERNON, Daniel CROSS, Richard ROSS et parfois aussi les filles du Lido ou de la célèbre boîte libertine le Crazy Horse. Alain BERNARDIN venait souvent et sa phrase : « Vous n'avez pas le droit de parler aux anges » fit le bonheur de nous tous. On a presque plus

rigolé que sur terre, car nous n'avions plus aucun souci financier, nous pouvions donc entièrement nous consacrer à la déconne.

Je me souviens de cette soirée dans les années 4030; nous étions tous bourrés comme d'habitude, Dai VERNON disait à RICHIARDI « be natural », et Richiardi le traitait de vieux con sénile. Qu'est-ce qu'on s'est fendu la gueule ! Une autre fois, nous avons organisé un concours du magicien le plus ringard des années 2000. Le gagnant, ce fut... moi ! Car, vers ces années 2070, je ne me rendais plus compte qu'un numéro sur un rythme de techno était complètement démodé, surtout avec Greta GARBO comme assistante.

Ma famille était également présente; mon père m'avait expliqué que la vie n'avait pas été facile pour lui et finalement qu'il avait été content de moi. Ma mère aussi, elle m'a pardonné toutes mes bêtises, et ma femme, qui était en train de devenir avec Dalida la seconde icône pour la communauté des anges gay, me disait : « Otto, tu es un fils de pute, mais je t'aime ! ». Mon fils Thomas était à ce moment, encore sur terre. Il était devenu un très grand cinéaste; son film « le BIG BANG » fut un triomphe à Cannes en 2022. La version définitive ne durait qu'un milliardième de seconde, mais les critiques étaient unanimes : « Un peu court peut-être, mais d'une intensité redoutable ».

J'ai finalement rencontré mon ange gardien, « le fantôme de l'hôtel du Nord ». Après notre rencontre en 1996, il avait rejoint le paradis, mais il surveillait sévère. Sans lui, ma vie terrestre n'aurait duré que quelques heures : je suis né en 1945, les Russes entraient comme vainqueurs en Autriche, c'était la panique générale, ma mère m'a accouché sur les marches de l'hôpital. Je ne me souviens plus, mais mon ange m'a tout raconté : le passage dans le vide, l'air froid, le bruit, l'angoisse terrible. Je pense que c'était le moment le plus pénible de ma vie.

Au début de mon séjour au Paradis, j'essayais de fuir les gens auxquels j'avais fait des saloperies ou de la peine. Jusqu'au moment où Bouddha m'a dit : « Arrête de faire la gueule, enjoy ! ».

Aujourd'hui, nous sommes l'an 350 845 A.B.O. (après Barak Obama). Nous nous retrouvons autour d'une table pour discuter de l'avenir des spectacles

de l'Univers. Ce n'est pas une chose facile, car depuis environ 100 000 ans la théorie de David DEUTSCH des années 2000, selon laquelle il y aurait un nombre infini d'univers parallèles, est confirmée. Quand je pense aux possibilités énormes pour monter des spectacles, aux prouesses techniques et commerciales, les droits d'auteurs perçus dans les exoplanètes de notre galaxie, mais aussi dans les autres galaxies, dans les autres univers, mes yeux brillent de joie ! Je pourrais monter non seulement une deuxième équipe pour mon numéro, mais dix, vingt, un million et pourquoi pas un milliard ! Mon agent Monique NAKACHIAN, raisonnable comme toujours, me conseille de me consacrer seulement à la Voie Lactée et aux trois dimensions. Mais puisqu'il y a — toujours selon David DEUTSCH — un nombre infini d'autres Monique qui ne disent pas forcément la même chose, je sens la grosse affaire !

Bref, nous discutons spectacle, car Patrick SÉBASTIEN veut monter « Le plus grand cabaret de l'Univers ». Il y a un petit problème, car Dieu le père a voulu caser sa copine, une blondasse qui ne sait rien faire. On lui donnera une petite réplique dans le numéro d'Éric ANTOINE et l'affaire sera réglée. Le spectacle va durer environ 300 heures, sans entracte, et il y aura les plus grands, les plus prestigieux artistes de notre Univers. Monique commence à faire ses propositions :

— *COPPERFIELD !*

— *Ah bon, David Copperfield ? Dieu n'arrive pas à le croire.*

— *Oh ! Mais non, il n'est pas libre, mais son frère, Achmed COPPERFIELD, oui. Très élégant !...*

Monique reprend :

— *...JACKSON !*

— *Ahhh ! Michael JACKSON ? demande Dieu.*

— *Mais non, il est programmé pour un arbre de Noël, mais je vous envoie son frère John JACKSON. Très bon danseur !*

— *Le scénario sera écrit par SHAKESPEARE !*

— *Quoi ? William Shakespeare !? se réjouit Dieu.*

— *Pas tout à fait, mais ce sera presque pareil, son ghostwriter Roger Shakespeare, il est super !*

Mise en scène Harry SPIELBERG (le cousin de Steven), décors Adolphe MICHELANGELO, voix off Germaine MOREAU et lumières par le frère de ROUVEROLLIS, et les danseuses du CRAZY HORSE d'Angoulême.

— *Et j'ai encore une surprise pour vous !, s'exclame Monique, ...MA-JAX!*

— *Quoi ? G-E-R-A-R-D M-A-J-A-X ?*

— *Oui.*

Cette année-là, j'avais trois milliards d'années, et j'étais parfaitement heureux...

L'éternité est longue ! Surtout vers la fin !



«*La poésie des spectacles Arbres de Noël...*» (photo Zakary Belamy)



Résumé

*Né : oui.
Mort : non*

(Quelques détails supplémentaires dans ce livre)

Otto Wessely



Remerciements

— À mes deux relecteurs, Lancelot et Gilles Mageux. Mon français est toujours aussi approximatif, mais eux, ils parlent maintenant couramment allemand...

— À Peter Din, qui a sauvé ce Titanic du naufrage

— À Pierre Etaix

— À Fabrini

— À Michel Magnien pour ses conseils juridiques

— À la FFAP (ex l'AFAP) qui est ma maman depuis mon arrivée à Paris

— À Christophe Henriet qui m'avait commandé ce travail hautement littéraire...

— À mes préfaciers

et finalement

— À l'ASSEDIC des intermittents qui a permis que je me consacre à l'écriture pendant six mois



Sommaire

OTTO WESSELY en 12 dates	11
Avant-propos	13
La farandole des Préfaces	15
« La confusion des sentiments »	35
Chimie, magie, dodo	43
L'art de se faire virer	51
Le Gault Millau des festivals.	69
De Llandudno à Paris	81
Soirée parisienne	87
Les réalités parallèles	99
Le Gault Millau des stupéfiants	115
Nuits parisiennes — 1972	121
Sur les traces des poètes	135
L'Olympia	147
Genèse d'un numéro	165
Richiardi Forever	183
Sur la route de l'Amérique	195
Mes 1000 et 1 nuits au QHS du CHS	217
Quai de Jemmappes	239
Un conte de fée à la Endemol	259
Dans les griffes de Franco Dragone	271
C'est l'entracte !	283
Epilogue	289
Résumé	295
Remerciements	297

Achevé d'imprimé en mars 2011

Sur les presses de Jouve Print Service
11 boulevard de Sébastopol
CS 70400 - 75036 Paris Cedex 01

N°

Dépôt légal : mars 2011

Edition FFAP 257 rue St-Martin 75003 Paris
collection « Histoires de Magiciens »
www.magie-ffap.com